7351

Bibliothèque de S. M.
Le Roi

Tablet X 13 (1

HISTOIRE
D'INÈS DE LÉON.

TOME PREMIER.

Inès de Leon.

BIBLIOTECA NACIONAL MANUEL III

56914 9

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

PAR F. L. C. MONTJOYE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, LIBRAIRE,

RUE DES PRÊTRES S. GERMAIN-L'AUXERROIS.

AN XIII. — (1805.)

PRÉFACE.

VOICI encore des ESPAGNOLS. L'indulgence flatteuse avec laquelle le public a accueilli ceux qui les ont précédés, a dû naturellement m'enhardir à lui présenter encore ceux-ci. Chacun d'ailleurs quand il se crée des héros, les cherche où il croit les trouver. L'un les veut Grecs, l'autre Romains; celui-ci les choisit dans l'Italie moderne, celui-là en Allemagne, et dans ces derniers temps, c'étoit presque une mode de n'en point produire sur la scène, qui ne fussent Anglais. Moi, j'aime l'Espagne. Ce pays me plaît. C'est une contrée heureu-

sement située; là, presque point de jours nébuleux si communs à l'ouest et au nord de notre France; là, jamais la neige ne s'amoncèle dans les vallées. Jamais on n'éprouve de ces froids rigoureux qui bien souvent ici, commençant avec l'automne, tiennent nos campagnes en deuil jusqu'au milieu du printemps; là, également on n'a point à souffrir ces feux immodérés d'été, qui en Afrique, brûlent le sol, dessèchent les eaux, et rendent aux habitans la vie douloureuse : c'est une température comme doivent la désirer, et l'homme qui fait consister son bonheur à passer la plus grande partie de sa journée au milieu des champs, et l'écrivain qui ne veut traiter que des objets qui sourient à son imagination.

Dans ce pays fortuné, il règne un mouvement, une énergie que nous ne connoissons point en de çà des Pyrénées. Le soleil y a plus d'activité; le ciel y présente aux yeux un azur plus vif, plus pur; la lumière des étoiles y est plus brillante, la verdure des prairies plus éclatante; les nuées s'y fondent en pluies qui font croire qu'au-delà de l'empirée, des réservoirs immenses d'eau ont brisé leurs digues, et vont inonder le monde entier; le tonnerre y gronde avec plus de force, et quelquefois la terre mêle de majestueux mugissemens aux éclats de la foudre; les torrens y ont plus de fougue, les rivières plus de rapidité, et souvent le ruisseau le plus modeste se convertit en un fleuve impétueux; là en un mot, tous les phénomènes, tous

les tableaux que saisit l'œil de l'observateur, sont pittoresques.

Sur le sol fertile de l'Espagne, les productions de la nature les plus riches, les plus agréables, les plus utiles, naissent presque sans effort; les plus beaux, les meilleurs fruits y ont une odeur, une saveur que toute la science de nos livres, que toute l'habileté de nos jardiniers ne peuvent pas donner aux nôtres. L'imagination des habitans est riche, brillante; elle enfante des images grandes, sublimes, qui étonnent, élèvent l'ame. Ils ont dans leur manière de s'exprimer, une tournure orientale qui ne laisse pas que de répandre un véritable charme dans ce qu'ils disent et ce qu'ils écrivent : nulle part le langage humain n'a plus de noblesse. Dans les moindres

classes de la société, chez le plus petit peuple, on trouve de l'élévation dans les sentimens. Le pauvre même au sein de la plus affligeante misère, soutient sa déplorable situation avec une véritable dignité. L'ivrognerie, l'avarice, la poltronnerie, le mensonge, sont des vices qui ne peuvent se naturaliser en Espagne. On diroit que c'est là seulement que l'homme connoît son origine, que là seulement il sait qu'il a été créé à l'image de Dieu. On y pousse au plus haut dégré toutes les vertus libérales, la magnanimité, la générosité, la fidélité à ses amis, l'attachement à son Souverain, l'estime de soi-même. On reproche parmi nous aux Espagnols, une morgue risible, une fierté gigantesque; on les accuse d'avoir l'esprit

et le cœur sans cesse exaltés; mais outre qu'il ne faut pas juger d'une nation entière par les relations de ceux qui n'en ont vu en passant, que quelques individus, ou par les traductions partiales, infidelles, arides de quelques écrits sortis de cette nation, il me semble que cette exaltation même est très-avantageuse à l'écrivain qui veut en peindre les effets. Elle donne à ses tableaux tout au moins l'agrément qui résulte de la peinture d'objets singuliers et nouveaux pour nous, ainsi que de la description de mœurs, d'usages différens en très-grande partie des nôtres. Lisez un roman suédois, danois, hollandais, anglais, allemand, supposez le lieu de la scène en France, donnez des noms français aux personnages, et vous verrez que l'auteur ne

vous a point transplanté hors de votre pays. Partout où il vous conduira, vous retrouverez ce que vous avez sans cesse sous les yeux; vous n'aurez vu ni Stockholm, ni Copenhague, ni Londres; vous n'aurez jamais vu que Paris. Qui ne sait qu'autant pour rester fidèle à la vraisemblance, que pour produire une illusion nécessaire, il faut donner aux acteurs qu'on introduit en scène, non-seulement le costume, mais encore le langage et les habitudes des personnages qu'ils représentent? C'est ce que j'ai tâché d'observer dans ce nouvel écrit, ainsi que je l'avois fait dans les deux qui l'ont précédé; et en plaçant de nouveau le lieu de la scène en Espagne, il est hors de doute que je ne puis qu'être approuvé au moins par les écrivains

qui aiment par-dessus tout les descriptions qu'ils appellent *romantiques*. Quel pays peut en fournir plus abondamment que l'Espagne ?

Enfin, comme on n'a point reproché à Lesage de n'avoir adopté que des sujets Espagnols pour la composition de ses romans ; je me flatte qu'on ne me saura point mauvais gré d'avoir au moins cette conformité avec cet aimable et ingénieux écrivain : non que j'entende dire par-là que l'*Histoire d'Inès de Léon* ne soit qu'une fable ; mais je n'entreprendrai pas non plus une démonstration complette de la vérité des faits qui y sont contenus. Comme une semblable histoire ne se lie point à la fortune des empires, une discussion qui en établiroit la vérité, importe fort peu au lecteur, et je dois laisser à sa sagacité de démêler en

lisant cette nouvelle production, les caractères qui distinguent essentiellement le vrai du fabuleux.

Ce sera au reste, le dernier écrit de ce genre que je donnerai au public. Je n'ai même été entraîné à m'en occuper que par des considérations, que par une déférence, auxquelles je n'ai pu me refuser; mais il est temps que je réunisse quelques écrits que les jours malheureux où nous avons vécu, m'ont obligé de laisser imparfaits, et que je mette enfin la dernière main à un ouvrage plus sérieux et beaucoup plus important que celui-ci.

C'est là l'unique motif qui m'oblige d'abandonner une carrière où le public a bien voulu me voir avec quelque satisfaction; car, d'ailleurs, je suis bien éloigné de vouloir verser de la déſa-

veur sur ceux qui la parcourent. Il est sans doute des écrivains qui ont abusé de ce genre pour donner des leçons de libertinage, d'impiété, de suicide, d'insurrection contre toutes les lois qui assurent le bonheur des familles et la tranquillité des états; mais de quel genre n'abusent pas des hommes essentiellement corrompus ? Quel est le coin de la république des lettres qu'ils n'ayent pas souillé de leur poison ? Une dégoûtante obscénité n'a-t-elle pas défiguré l'ode, l'élégie, l'épître, l'épigramme, le conte, la fable, le poëme épique ? Des maximes de rébellion, d'anarchie, ne se sont-elles pas glissées dans le drame et jusques dans l'histoire qui ne devroit donner aux peuples et aux rois que des leçons utiles ? L'athéisme n'essaye-t-il pas

encore aujourd'hui d'étayer de sa doctrine désolante l'étude de l'histoire naturelle, celle des sciences exactes ? Qu'y a-t-il de sacré pour l'écrivain qui par un abus funeste du scepticisme, ne trouvant au fond de son cœur ni morale, ni principes religieux, voudroit les arracher du cœur du reste de ses concitoyens ? Comme les harpies immondes, il infecte tout ce qu'il touche, d'un venin qui donne la mort.

En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
L'écrit se sent toujours des bassesses du cœur.

Il ne s'ensuit donc pas de ce que des aventures fabuleuses sont semées d'images licencieuses, qu'il faille ni proscrire tous les ouvrages où l'on amuse la curiosité du lecteur par une fiction innocente en elle-même, ni dédaigner les écrivains qui s'adonnent

à un genre dont on peut tirer le plus grand fruit pour les mœurs. Le *Comte de Valmont* n'est qu'un roman, et cependant quel est le père de famille qui ne s'empressera de le mettre entre les mains de ses enfans? Le *Télémaque* du vertueux Fénélon n'est-il pas lui-même un véritable roman? Cependant ce prélat qui a fait tant d'honneur à la religion par la pureté inaltérable de sa conduite, et aux lettres par la beauté de son génie, crut que son ingénieuse fiction, bien loin d'amollir l'ame de son auguste élève, seroit très-propre à lui donner les qualités qui font le prince aimable et le grand homme.

Il est juste même de convenir que jusques dans ces derniers temps où nous avons été inondés de tant de

productions romanesques, il s'en rencontre qu'on peut laisser lire à la vierge la plus timide, non-seulement sans danger pour son innocence, mais encore avec la certitude qu'elle en sera plus portée à chérir et à respecter ses devoirs. Sans doute les pères et les mères doivent se rendre difficiles sur cet article, et c'est à eux seuls qu'appartient avec l'avis des personnes éclairées, le discernement de ces sortes de lectures.

Ces divers exemples et l'autorité de Fénélon peuvent donc induire à croire qu'il seroit injuste et excessivement rigoureux de frapper d'anathême sans exception, un genre dont des écrivains sans pudeur ont abusé. Ce n'est pas en effet un motif de proscrire un genre parce qu'on en abuse,

car alors il ne resteroit plus rien dans le domaine des belles-lettres, dans celui des arts, dans celui même des sciences.

J'irai plus loin. J'oserai ajouter qu'au temps où nous vivons, il seroit à désirer que des hommes d'un vrai mérite ne dédaignassent pas de s'exercer dans ce genre. Je vois que depuis quelques années le goût des romans est généralement répandu. Il n'est peut-être pas une famille où l'on n'en lise, et il en est plus d'une où l'on ne lit autre chose; c'est la lecture de prédilection pour les deux sexes, pour tous les âges. Dans les campagnes, dans les villes, le père et la mère réunissent le soir pendant l'hiver auprès du feu, leurs enfans, et l'on engage ensuite ou l'instituteur, ou l'un d'eux, à lire quelques pages de *Cléveland*,

du *Doyen de Killerine*, de *Paméla*, et quelquefois de pis encore. C'est la lecture qu'on a substituée à celle de l'histoire sainte et de l'histoire profane, qui se faisoit jadis dans le sein des familles. Que des femmes et des enfans aiment à se repaître de mensonges qui pour être saisis, ne demandent aucune application; que trouvant la vie des rois, des empereurs, des grands personnages qui ont paru sur ce globe, trop sérieuse, des femmes et des enfans lui préfèrent la vie de héros fantastiques qu'on est dispensé d'imiter, s'ils sont plus que des hommes, et dont on goûte fort la morale, si elle se plie à nos goûts et à nos penchans, cela se conçoit. La foiblesse est paresseuse; et quand on fait une lecture sérieuse, il faut un certain tra-

vail, ne fût-ce que pour emmagasiner dans sa mémoire les faits qui méritent d'être recueillis; mais on trouve aussi dans toutes les classes de la société, des hommes qui sur cet article, ont le même goût que les femmes et les enfans; on en voit qui courbés sous le poids des années, qui adonnés à une profession grave, ont une véritable antipathie pour toute lecture autre que celle d'aventures fabuleuses.

Je suis fort éloigné, comme on voit, d'approuver cet engouement; mais enfin puisqu'il existe, et en attendant qu'une salutaire révolution opérée dans la manière dont nous élevons nos enfans, ait modéré un goût aussi universellement répandu, n'est-il pas à désirer que de sages écrivains s'en servent comme d'un appas pour incul-

quer des vérités utiles qu'on ne rechercheroit point si elles n'étoient pas comme cachées sous le voile d'un mensonge ingénieux, pour nourrir dans les jeunes ames, le feu sacré de la pudeur, pour ennoblir aux yeux des mères de familles les détails domestiques, les soins, les travaux qui procurent l'ordre, l'économie; pour inspirer enfin aux hommes de toutes les conditions l'heureuse émulation de remplir avec succès les devoirs de l'état qu'ils ont embrassé? Oui, puisque la génération présente veut des mensonges, il faut en attendant que cette frénésie se ralentisse ou finisse, imiter ces médecins prudens qui comme le dit un poète, frottent de miel les bords de la coupe où est le remède qu'ils veulent présenter à un enfant ma-

lade. Un auteur prudent et vertueux

Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens ;
Son feu n'allume point de criminelle flamme :
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre ame.

C'est alors que le genre du roman cessera d'être proscrit comme un genre dangereux ; c'est alors qu'on ne le regardera plus comme un genre futile, et que ceux qui s'y adonneront, si d'ailleurs leur production réunit au mérite de l'invention et du plan celui du style, obtiendront avec la reconnoissance publique, un rang distingué parmi les écrivains ; car dans la république des lettres, les places sont tellement réglées, que tous ceux qui excellent dans un genre, sont payés de la même considération.

On pense bien que fortement pénétré de ces principes, je ne m'en suis

pas plus écarté en traçant l'*Histoire d'Inès de Léon*, qu'en traçant celle de *Quatre Espagnols*, qu'en composant le *Manuscrit trouvé au Mont-Pausilyppe*. J'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour donner à cette nouvelle histoire tout l'intérêt qu'on désire à ces sortes d'écrits. Je n'entrerai point à cet égard, dans des détails, ni n'entreprendrai une analyse qui en dévoilant au lecteur le plan et le dénouement, lui ôteroient le plaisir de la surprise. Tout ce que je pourrois d'ailleurs, lui dire d'avance à la louange d'un ouvrage qu'il doit juger lui-même, bien loin de me mériter sa bienveillance, lui paroîtroit superflu et déplacé. Je dois me borner dans cette préface à solliciter son indulgence, et à lui donner l'assurance qu'en cher-

chant à piquer et à satisfaire la curiosité par la singularité et la variété des aventures, ainsi que par la vérité des caractères, j'ai cherché en même temps à faire ressortir de l'ensemble de cette production, des vérités qui tournassent au profit des mœurs, ainsi qu'il convient que cela soit à l'égard de tout ouvrage de cette nature, dont le plus essentiel mérite est d'avoir un sens moral. Dans ce nouvel écrit en un mot, comme dans tous ceux qui sont déjà sortis de ma plume, il ne se trouvera pas une ligne dont j'aie à me repentir au dernier moment de ma vie; et certes je ne parlerois point ainsi de moi-même, si je croyois qu'il y eût quelque vanité à tirer de l'accomplissement d'un devoir auquel on ne sauroit manquer sans se vouer au mépris universel.

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

PREMIÈRE PARTIE.

INÈS dont on va lire l'histoire, naquit à Léon, capitale du royaume de ce nom, ville autrefois florissante et très-peuplée, mais déchue dans ces derniers temps, de son ancienne splendeur. Fernand de Léon, père d'Inès, étoit bon hidalgo; personne n'en doutoit; personne ne lui demandoit ses preuves; mais il portoit ses prétentions beaucoup plus haut: comme il ne se connoissoit point d'autre nom de famille que

celui de Léon, il vouloit qu'on le crût issu des monarques qui avoient régné sur cette province d'Espagne. Ce n'est point ici le lieu d'examiner sur quels titres il appuyoit cette brillante origine. On sait qu'en général les gentilshommes espagnols ont des idées fort exagérées sur leur noblesse. Cette exagération ne nuit point au commerce que les simples particuliers ont avec eux; elle semble n'avoir d'autre effet que de mettre de la dignité dans leur caractère; car d'ailleurs elle leur laisse ces manières douces, affables, prévenantes qu'on aime à trouver dans ceux qui se croient plus grands que les autres hommes.

Malheureusement la fortune de Fernand ne répondoit pas à ses hautes idées. Un château en ruines à quelques lieues de Léon et dans lequel il n'avoit jamais mis le pied, une terre négligée et de peu de produit, la seigneurie du petit bourg de Duenas, une maison assez propre dans

Léon même, qu'il décoroit du nom de palais, composoient toute sa propriété; c'étoit tout ce qui lui restoit du royal héritage qu'il croyoit lui avoir été transmis par ses aïeux. Il avoit un frère, son cadet, nommé Louis. Celui-ci au sortir de ses études, étoit entré dans l'état ecclésiastique, et s'étoit long-temps flatté de pouvoir parvenir à une des premières dignités de l'église; il eût alors aidé son frère à soutenir l'honneur de leur maison. Don Louis fut trompé dans son espoir. Ses études, son application à ses devoirs, ses sollicitations ne purent lui procurer aucun avancement. Désespérant de réussir en Espagne, il imagina qu'il pourroit être plus heureux en Portugal. Il se mit en qualité de simple secrétaire, à la suite de l'ambassadeur que la cour de Madrid envoyoit à celle de Lisbonne. Peu après qu'il fut arrivé dans cette dernière capitale, il abandonna la carrière diplomatique qu'il croyoit ne pouvoir pas parcourir avec succès. Il se

livra de nouveau avec beaucoup de zèle aux devoirs de son état, et se borna ensuite à solliciter auprès du patriarche, d'être un de ses chanoines. On lui fit entendre que les grands bénéfices devoient de préférence être accordés à des nationaux ; il le comprit, se dégoûta du monde, se guérit de toutes ses illusions, et entra chez les religieux bernardins d'Alcobaca, où il trouva le repos, et fit profession.

Fernand, son frère aîné, n'avoit point voulu entrer au service ; il craignoit d'y languir dans les grades inférieurs ; il se persuadoit que le sang illustre qui couloit dans ses veines, inspiroit une sorte de jalousie aux princes de la maison régnante, et que par cette raison, il ne parviendroit jamais à être officier supérieur. Il se réduisit donc à vivre de son revenu ; mais ce revenu étoit modique, et Fernand voulant cependant se soutenir avec quelque dignité, consentit généreusement à dé-

roger ; il épousa la fille d'un *pecheor* (1). Ce *pechero* nommé Gabriel Coellos, étoit un riche fabricant de toiles à Burgos, qui avoit une autre manufacture à Léon même, que dirigeoit son fils. Coellos faisoit de fréquens voyages à Léon avec sa fille Isabelle. Cette famille étoit toujours bien accueillie chez Fernand, et en recevoit toute sorte de bons offices. Insensiblement Coellos se lia intimement avec Fernand, et en vint au point de ne pouvoir plus lui rien refuser. Celui-ci lui ayant demandé sa fille Isabelle en mariage, Coellos la lui accorda avec une riche dot qui le mit en état de figurer avec éclat dans Léon. Il prit un équipage, des mules, des valets, des pages même. Sa maison fut montée sur le ton de celle d'un seigneur opulent. Il donnoit des

(1) Mot à mot, *sujet aux impositions ;* c'est ce qu'on appeloit autrefois parmi nous, *membre du tiers-état.*

gala, des bals, des fêtes. Toutes les personnes un peu considérables de la ville se réunissoient tour-à-tour chez lui, tous les soirs, pour faire cercle. Les étrangers qui passoient par Léon, n'avoient pas d'autre auberge que la maison de Fernand. On y exerçoit envers eux les droits de l'hospitalité avec de telles prévenances, qu'ils prenoient une haûte idée et de la générosité de leur hôte et de la noblesse du caractère espagnol.

Cette vie dissipée et bruyante ne déplaisoit point à Isabelle. Dix-huit mois après son union avec Fernand, elle lui donna un fils qu'elle voulut nourrir elle-même, disant que la nature en imposoit la rigoureuse obligation à toutes les mères. Elle avoit raison; mais la nature ne peut prescrire ce devoir qu'aux mères qui peuvent le remplir. Isabelle se fatiguoit par des courses continuelles dans les bourgs et les villes des environs. Il ne se faisoit pas un combat de taureaux qu'elle ne

voulût y aller. Il ne passoit pas dans le voisinage une troupe de bateleurs ou de comédiens, qu'elle ne voulût être témoin de leur savoir-faire. Elle mettoit la même activité dans sa bienfaisance. Elle alloit çà et là soulager toutes les misères qu'elle connoissoit. Lui témoignoit-on le désir d'obtenir d'un magistrat, d'un officier supérieur, d'un homme en place, une grâce, une faveur, elle partoit sur-le-champ, à toute heure de nuit comme de jour, pour aller solliciter ce qu'on souhaitoit ; rien ne l'arrêtoit. Les voyageurs la rencontroient sur toutes les routes. Elle alloit de Léon à Zamora, de Zamora à Salamanque, de Salamanque à Benavente ; elle poussoit jusqu'à Madrid, jusqu'à l'Escurial. Bien accueillie de ceux qu'elle sollicitoit, réussissant presque toujours dans ses sollicitations, les succès qu'elle obtenoit nourrissoient son goût pour cette vie errante.

Chez elle, Isabelle ne prenoit pas plus de repos. Elle étoit de tous les bals, de

toutes les fêtes, moins pour y figurer que pour porter son jugement, et dire son mot sur les personnages qui ne se bornoient pas à y jouer un rôle passif. Dans l'intérieur de sa maison, elle étoit environnée d'ouvriers ; elle faisoit arranger un ameublement, elle ordonnoit un repas, elle donnoit audience à des marchandes de modes, elle régloit des comptes, elle écrivoit des lettres. Elle ne pouvoit vivre dans la solitude. Elle eût pensé être dans un désert, si elle n'eût pas vu sa table entourée d'un nombre suffisant de convives. Le souper étoit le repas important. Les mets les plus recherchés, les vins les plus délicats, les liqueurs les plus exquises y étoient prodigués. Les jeux ou les danses qui suivoient ce repas, se prolongeoient bien avant dans la nuit, et il sembloit qu'on avoit fait un pacte avec l'aurore, pour ne se coucher que quand elle se levoit.

Sans doute chacun est libre de dépenser sa

fortune comme il l'entend, sur-tout quand l'emploi qu'on en fait ne nuit à personne, et qu'au contraire il contribue au bien-être de ceux avec qui on a intérêt de bien vivre. Mais on conçoit qu'une mère qui veut être bonne nourrice, doit adopter un régime tout différent de celui qu'Isabelle suivoit comme machinalement, et qu'il ne lui venoit pas à l'idée de changer.

Il arriva donc que son lait s'échauffa; et qu'au bout de trois mois il tarit tout-à-fait. Isabelle se dépita, et son dépit ne lui rendant point son lait, elle se décida à recourir au sein d'une étrangère dont le plus habile médecin de Léon attestoit la bonne conduite et la vigoureuse santé. Les caresses que l'enfant prodiguoit à sa nouvelle nourrice, les signes qu'il donnoit, du plaisir que lui faisoit éprouver le changement survenu dans sa nourriture, impatientèrent Isabelle. Elle ordonna qu'on le sevrât. Il fut sevré. Depuis ce moment, ce pauvre enfant qui par

toutes les formes de son corps, annonçoit devoir être un jour un cavalier accompli, dépérit à vue d'œil ; il ne fut bientôt plus qu'un squelette, et malgré les soins les plus empressés, les attentions les plus recherchées, malgré tous les secours de la médecine, on ne put prolonger sa carrière au-delà de deux ans. Ce fut à ce terme si court que se borna son séjour sur cette terre que nul de nous peut-être, ne consentiroit à habiter, s'il pouvoit avant de naître, nombrer les maux dont ses propres passions et celles des autres l'accableront.

La mort de cet enfant fut le premier malheur qu'éprouva Isabelle. Dès qu'il eut expiré, elle le serra contre son sein ; elle le couvroit de ses baisers, elle cherchoit à le réchauffer de son souffle, elle le contemploit d'un œil sec, elle ne proféroit plus une plainte. Les remontrances de son mari, les consolations de ses amis, les observations de ses gens, rien

ne pouvoit calmer sa douleur muette et profonde. Elle tenoit son fils si étroitement embrassé, que nul effort de la part de ceux qui l'environnoient, ne parvenoit à lui arracher ces restes froids et inanimés. Lorsqu'enfin les signes qui suivent notre destruction, s'y manifestèrent d'une manière effroyable, Isabelle comme se réveillant d'un sommeil paisible, repoussa loin d'elle avec violence ce corps sur lequel la mort avoit empreint ses traits les plus hideux, et l'œil égaré, les cheveux épars, elle se précipita hors de sa chambre, courant dans les diverses pièces de son appartement, montant, descendant, allant et venant dans toutes les allées de son jardin, sans que ceux qui la suivoient pussent deviner comment se termineroit ce désespoir.

Isabelle épuisée de fatigue, pâle, défaite, tomba presqu'évanouie dans les bras de son mari. On la transporta dans un appartement qu'on avoit eu le tems

de préparer, et d'où l'on avoit écarté tous les objets qui auroient pu lui rappeler la terrible perte qu'elle venoit de faire. Etendue sur son lit, immobile, les yeux fixés vers le ciel, ne versant aucune larme, ne poussant ni sanglots ni gémissemens, on l'eût cru anéantie, si la chaleur de sa main que son mari tenoit dans la sienne, n'eût attesté que la vie ne s'étoit point éteinte en elle. Enfin revenue à elle, tournant ses regards sur Fernand, elle le pressa étroitement dans ses bras, et l'inonda de ses larmes. Dès ce moment elle reçut ses soins avec reconnoissance; mais elle exigea qu'il lui permît de porter le deuil, et elle le porta trois mois qu'elle passa à se transporter chez différens amis qui s'empressoient de lui offrir des sujets de distraction.

A l'époque où Isabelle perdit son premier-né, elle étoit enceinte; et la certitude qu'elle en avoit, fut sans doute un des plus puissans motifs qui la détermi-

nèrent à faire effort contre sa douleur. Quatre mois après la mort de son fils, elle mit heureusement au monde une fille qui fut appelée Inès. C'est cette même Inès dont j'écris l'histoire. Les diverses singularités qui ont marqué le cours de sa vie, m'ont paru dignes d'être connues.

A peine Inès fut au monde, que sa mère voulut être sa nourrice, comme elle l'avoit été de son premier enfant. Elle refusoit de croire à la véritable cause qui avoit fini par lui enlever son fils. Elle résistoit aux prières de son mari, aux instances de ses amis, aux avis même de son confesseur; à chaque observation qu'on lui présentoit, elle répondoit qu'elle vouloit nourrir sa fille. La nature ne le voulut pas. Le vif chagrin qu'Isabelle avoit ressenti de la mort de son enfant, sans déranger trop sensiblement sa santé, n'avoit pas laissé que de rendre les suites de sa grossesse pénibles ; son sang s'étoit allumé, les sources du lait étoient taries. Autant pour sa propre conservation

que pour celle du nouvel enfant, il fallut se hâter de trouver une nourrice. Isabelle céda donc à l'impérieuse nécessité, et laissa à son mari la liberté de prendre tous les arrangemens qu'il croiroit convenables pour la première éducation de leur fille. Fernand convaincu que l'agitation qui régnoit dans sa maison, seroit funeste même à une nourrice étrangère, envoya l'enfant à Villalobos pour y être nourrie, fortement résolu de ne la reprendre qu'à l'âge de deux ans. Cette résolution déplut vivement à Isabelle ; mais considérant ensuite en elle-même que ce lui seroit une occasion de faire de fréquentes courses à Villalobos, elle se consola, et se résigna.

Au bout de deux ans en effet, la petite Inès revint sous le toit paternel, avec toutes les apparences de la santé la plus florissante, et annonçant par ses manières enfantines, par l'élégance de sa petite taille, par le contour gracieux de sa physionomie ; devoir être la plus belle personne

d'Espagne. Elle avoit eu la petite-vérole chez sa nourrice, et n'en étoit nullement marquée. Cette circonstance ajoutoit à la satisfaction qu'éprouvoient Isabelle et Fernand, de posséder l'aimable enfant; elle avoit déjà quelqu'air de ressemblance avec son père, ce qui ne contribuoit pas peu à la rendre encore plus chère à sa mère qui nourrissoit au fond de son cœur un véritable amour pour Fernand. Elle ne l'aimoit pas seulement comme une maîtresse aime son amant; il étoit encore facile à ceux qui les connoissoient, de voir que quand même Fernand n'eût pas été son mari, il eût été de tous ses amis celui qu'elle eût le plus chéri et le plus considéré.

Fernand étoit un fort bel homme: de grands yeux noirs, des sourcils bien arqués, un front ouvert, un nez aquilin, une bouche petite et vermeille, de belles dents, une taille élevée, un port majestueux; tout imprimoit sur l'ensemble de

sa personne un air de noblesse qui sembloit confirmer l'idée qu'il s'étoit faite de son origine. On ne pouvoit guère se défendre d'une sorte de respect en l'abordant. Isabelle elle-même sembloit éprouver quelquefois une semblable émotion. En lui parlant il lui arrivoit plus souvent de l'appeler *sérénissimo senor* que *mi esposo*, ou *mi amigo*. Souvent aussi en le présentant à des étrangers, elle disoit avec complaisance : *aqui el hijo de los mis reys* ; voilà le fils de mes rois. Cependant cette fierté qui se faisoit d'abord remarquer quand on abordoit Fernand pour la première fois, étoit tempérée par des manières aisées et franches ; par un regard plein de douceur, et un sourire qui appeloit la confiance. La timidité qui lui étoit naturelle, en lui donnant de la froideur et de l'embarras, contribuoit aussi à le faire paroître haut et vain aux yeux de ceux qui le voyoient pour la première fois, et auxquels il ne croyoit devoir que les poli-

tesses qu'on ne peut refuser à personne. D'un autre côté il n'en paroissoit que plus aimable à ceux avec lesquels il désiroit contracter une liaison d'amitié et pouvoir aller jusqu'à la familiarité. Il plaisoit d'autant plus à ces derniers, que comme ils partageoient l'opinion générale qu'il avoit un grand fonds d'orgueil, ils lui tenoient compte de l'effort qu'ils imaginoient qu'il faisoit sur lui-même pour se dépouiller de cette fierté en leur faveur. A l'époque où il reprit sa fille, il avoit trente-deux ans ; les formes mâles et vigoureusement dessinées que cet âge donne à l'homme d'ailleurs bien constitué, contribuoient encore à rehausser la beauté de Fernand.

A cette même époque Isabelle avoit vingt-quatre ans; elle étoit plus jolie que belle; sa taille ne s'élevoit pas au-dessus de la moyenne ; toute sa physionomie avoit une mobilité qui annonçoit la vivacité de son imagination; elle n'étoit ni brune, ni

blonde. Ses cheveux châtains prenoient par intervalles une couleur plus ou moins foncée; ses yeux suivoient la même variation; on y remarquoit moins de vivacité que de cette agitation qui sembloit être le seul état que son ame pût endurer. Sa peau d'une blancheur peu ordinaire, avoit une fraîcheur éclatante; les plus belles dents du monde ornoient sa bouche; tous ses traits étoient petits et agréables sans être réguliers. L'art n'auroit pu égaler le vermeil tendre qui coloroit ses joues, et le fard qui embellit tant de belles, l'eût enlaidie. Quiconque ne la connoissoit pas, la croyoit encore dans la première jeunesse; elle plaisoit au premier coup d'œil, et plus on la fréquentoit, plus cette première et heureuse impression prenoit de force. On trouvoit un tel charme dans sa société, qu'il devenoit infiniment pénible de se séparer d'elle. Isabelle le savoit, elle connoissoit tous ses avantages; mais sans avoir l'air de les connoître.

Lorsque sa fille fut en état de recevoir les premiers élémens des sciences, Isabelle ne voulut ni bonne ni gouvernante ; elle prétendit être la seule institutrice d'Inès. La mémoire de la pauvre enfant étoit un chaos dans lequel on jetoit quelques notions de géographie, quinze jours après quelques traits d'histoire, ensuite des mots français, des mots italiens et même des mots latins ; puis on la faisoit broder ; à quinze jours de broderie succédoient quinze jours de danse, et aux quinze jours de danse, quinze jours de clavecin. Quand Isabelle pour le besoin des affaires qu'elle se créoit, couroit des semaines entières dans les environs, Inès n'avoit plus ni institutrice à écouter, ni devoir à faire ; elle restoit abandonnée à elle-même ; elle vaguoit, elle polissonnoit avec les petites filles de la ville, dans les rues, dans les carrefours, dans les places, dans les promenades publiques ; on la rencontroit partout ; les dames de Léon se l'arrachoient,

et la gorgeoient de chocolat et de bonbons. Fernand s'enivroit des amitiés que recevoit sa fille; il renchérissoit sur les caresses qu'on lui faisoit, et trouvoit que jamais enfant n'avoit mieux mérité d'être *gâté*. Il vantoit à tout venant les saillies, les reparties, les gentillesses de son Inès. Jamais l'Espagne n'avoit vu un pareil prodige; c'étoit une mémoire extraordinaire, une conception miraculeuse, un esprit divin. Dans toutes ses lettres à son frère don Louis, religieux à Alcobaca, il ne tarissoit pas sur les qualités éminentes d'Inès; il ne cessoit d'inviter l'oncle à venir contempler son incomparable nièce.

Celui-ci se trouvant chargé par son supérieur d'une mission auprès de l'évêque même de Léon, eut ainsi une occasion toute naturelle de se rendre dans sa famille, et de venir voir de près son adorable nièce. Peu de jours lui suffirent pour se convaincre que le petit prodige n'étoit qu'un prodige d'ignorance et de fierté. Il en fut

d'autant plus alarmé, qu'Inès réunissant au plus haut dégré de perfection tous les avantages extérieurs, il crut que ce seroit une véritable offense contre le ciel, de ne pas orner son plus bel ouvrage par toutes les qualités de l'esprit et du cœur que donne une bonne éducation. Il s'en ouvrit à l'évêque de Léon, ami de Fernand et d'Isabelle, ainsi qu'à Gabriel Coellos, père de celle-ci. On se réunit chez Fernand pour délibérer sur cette grande affaire. Isabelle étoit alors absente; il lui avoit pris fantaisie de faire un voyage à Madrid, pour y voir au couvent de *las Salésas* une parente éloignée, qui pourtant ayant fait profession, sembloit ne pouvoir plus rien pour sa famille.

La délibération ouverte, les avis furent partagés. Le prélat disoit que dans une affaire de cette nature, il n'y avoit rien de mieux que de s'en rapporter au seul jugement du vénérable don Louis qui réunissoit aux lumières et à la piété d'un

saint religieux, la tendresse d'un bon parent. Don Louis répondoit qu'il seroit coupable de l'orgueil le plus condamnable, s'il osoit avoir un avis, en présence d'un évêque que son haut mérite avoit fait juger digne d'un siége où il ne reconnoissoit d'autre supérieur que le souverain pontife (1). D'ailleurs, ajoutoit-il, dans la question qu'il s'agit de décider, un ami peut seul la voir sous son véritable point de vue, car quel intérêt auroit-il à cacher aux autres, ou à se dissimuler à lui-même le parti qu'il convient de prendre ? Pourquoi craindroit-il de dire courageusement ce qu'il pense ? Un parent au contraire, est porté à l'indulgence sans même le savoir : il s'aveugle sur le mal qu'il s'agit de guérir, et ou il temporise sur les remèdes qu'il faut proposer, ou il emploie des ménagemens qui prolongent la durée du

(1) L'évêque de Léon ne relève que du saint siége

mal. Est-ce à moi par exemple, qu'il convient de dire à mon frère que ma nièce est fort mal élevée ? Ne croiroit-il pas que l'affection que je lui porte, que mon extrême désir de le voir heureux dans ce qu'il a de plus cher, m'exagèrent quelques légers inconvéniens ? et plein de cette idée, pourroit-il goûter le plan d'éducation que je lui présenterois ? Comment au contraire, pourroit-il refuser de croire sur l'un et l'autre article, un prélat dont le cœur est dégagé de toute prévention, de tout intérêt, et dont l'avis ne sauroit être dicté que par l'amitié la plus pure ?

Il y avoit sans doute beaucoup de politesse dans ce raisonnement, mais on n'en savoit pas mieux ce qu'il convenoit de faire pour procurer une excellente éducation à la petite Inès. Quand le tour de Gabriel Coellos, son grand-père, fut venu de dire son avis, il s'adressa à Fernand, et il s'établit entr'eux le dialogue suivant :

« Ne m'avez-vous pas dit cent et cent

» fois, demanda Gabriel, que ma petite » fille étoit un ange ? — Oui, certes, je » l'ai dit ; je le répète encore, et on voit » bien à la noblesse des inclinations qui se » manifestent en elle, de quel sang elle est » issue. — Oh ! la noblesse du sang n'y » fait rien, car fussé-je issu d'un amiral » ou d'un capitaine-général, on ne me » verroit pas aujourd'hui à la tête d'un » des beaux établissemens de ce royaume, » si dès mon enfance mon père ne m'eût » donné le goût et les connoissances de » mon état. A quoi destinez-vous notre » chère Inès ? — A représenter convena- » blement dans le monde la noble suite » d'aïeux que lui donne sa naissance. — » Représenter, n'est pas un état, que je » sache. Encore, que prétendez-vous en- » faire ? — Je ne vous entends pas. — » N'entendez-vous pas la marier un jour ? » — Ce n'est pas là une question à faire. » — A qui la voulez-vous marier ? — Com- » ment voulez-vous que je puisse dire dès

» maintenant qui sera digne de mon Inès?
» Que font d'ailleurs toutes ces questions
» au système d'éducation que nous avons
» à adopter? — Permettez : je ne suis pas
» hors de la question, car j'ai toujours
» entendu dire que l'éducation la plus con-
» venable à donner à une petite fille, c'étoit
» de lui bien mettre dans la tête et dans
» le cœur ce qu'elle devoit savoir et aimer,
» pour se rendre aimable et utile à l'époux
» qu'elle auroit un jour. Or, ne faut-il pas
» que nous sachions quel rôle jouera dans
» le monde le mari d'Inès, si nous voulons
» apprendre à cette chère enfant comment
» elle doit l'aider à jouer ce rôle. »

On en étoit là de cette conversation, lorsqu'Isabelle arrivant de Madrid, apparut tout-à-coup dans la salle où les débats avoient lieu. La sérénité étoit sur son front, la joie brilloit sur toute sa physionomie qu'embellissoit encore une santé florissante. Elle sonna et ordonna qu'on lui amenât sa fille qui n'avoit point été jugée

digne d'être admise à la délibération. Inès se jeta au cou de sa mère ; Isabelle la prit sur ses genoux, la contempla attentivement, la trouva embellie, plus belle que jamais, mais un peu sérieuse. — « Qu'as-» tu, mon enfant ? lui dit-elle. — Rien. » — Tu es presque triste. — Oh ! non. » — As-tu quelque chagrin ? — Non. — » As-tu à te plaindre de quelqu'un ? — » Non. — Est-ce que tu n'es pas bien aise » de me voir ? — Oh ! maman..... » Et sur cela, Inès embrassa sa mère qui continua ainsi : « As-tu bien travaillé ? — » Oui. — As-tu fait tous tes devoirs ? — » Non..... — Oh ! que de monosyllabes ! » s'écria Isabelle avec vivacité ; vous m'im-» patientez, mademoiselle. Il est bien » étrange que quand je ne m'occupe que » de votre bonheur, car c'est encore pour » vous que j'ai été à Madrid, il est bien » étrange que vous me payiez si mal de » mes peines. Je ne veux point que vous » ayez avec moi cette réserve qui n'est pas

» de votre âge. Si vous n'avez pas de la » franchise, de l'abandon, de la gaieté, vous » serez une fille très-maussade dont per- » sonne ne voudra. Allons, parlez, dé- » pêchez-vous; quelle est la cause qui vous » rend si sérieuse? je veux la savoir; ré- » pondez; je vous l'ordonne.... »

Quelques larmes alors roulèrent dans les yeux d'Inès qui n'en parut que plus belle. Puis tirant du fond de son cœur un long soupir, elle dit d'une voix entrecoupée : « Tout le monde me dit que je suis » une sotte, et cela m'humilie. — Tout le » monde! qui encore? nommez quel- » qu'un. — Mon oncle don Louis dit que » je ne sais rien; qu'il ne connoît aucune » fille de huit ans aussi ignorante que moi, » et il me gronde. — Vous devez recevoir » avec beaucoup de reconnoissance tout » ce que vous dit votre oncle qui est pour » vous un bon parent, et pour nous tous » un excellent ami; il n'y a pas là de quoi » bouder. C'est à vous de mériter l'affec-

» tion qu'il vous porte, et à moi d'entrer
» dans ses vues. Embrassez-moi, Inès;
» adieu; retirez-vous: vous concevez qu'a-
» près un si long voyage, j'ai besoin de
» repos et de conférer avec les parens et
» l'ami qui sont ici, de mes intérêts que
» je ne séparerai jamais des vôtres. »

Inès retirée, sa mère parla ainsi aux personnes présentes : « J'ai toujours eu pour
» principe que la plus étroite union devoit
» régner entre les parens. Je vois qu'il n'y a
» de familles heureuses et puissantes, que
» celles dont tous les membres qui les com-
» posent, n'ont qu'un même cœur et qu'un
» même esprit. Mon mari a une parente à
» Madrid, dans le couvent de Las-Salésas;
» elle est nièce de la mère de Fernand;
» c'est si vous voulez, une parente un
» peu éloignée; mais enfin que risquois-je
» de chercher à nous l'attacher? Sauroit-
» on avoir trop d'amis? souvent les plus
» grands services nous viennent de ceux
» sur lesquels nous comptions le moins.

En

» En allant à Madrid, je n'avois pas d'autre
» vue que de connoître cette parente qui
» a pour nom de religion, dona Maria, et
» de lui demander son amitié pour ma
» fille. J'en ai été accueillie avec une
» extrême bonté. Sa politesse ne s'est dé-
» mentie dans aucune des visites que je lui
» ai faites, et a fini par tourner en une
» véritable affection pour moi. C'est une
» femme de trente-quatre à trente-six ans,
» qui sans avoir l'esprit bien brillant, a
» un grand fonds d'instruction et un juge-
» ment exquis; elle sait en outre, la mu-
» sique qu'elle avoit apprise avant d'en-
» trer en religion, du meilleur maître de
» Madrid; elle dessine et peint fort agréa-
» blement; elle parle le françois et l'italien
» comme l'espagnol : c'est en vérité un
» sujet distingué. La supérieure de la mai-
» son m'en a fait un éloge qui a parfaite-
» ment répondu à l'idée que j'avois moi-
» même de cette bonne religieuse. On ne
» peut pas dire que ce soit une belle

» femme, mais elle a un son de voix qui
» va au cœur, et il y a je ne sais quel
» charme répandu sur toute sa physiono-
» mie, qui pénètre l'ame. Elle est maîtresse
» des pensionnaires, et elle s'acquitte de
» ses fonctions avec une patience et une
» habileté dont il faut être témoin pour y
» croire. Je ne puis vous dire à quel point
» j'ai été ravie, enchantée de la modestie,
» du savoir, de la bonne tenue des jeunes
» demoiselles qui sont sous sa direction.
» Je ne crois pas que dans le monde entier,
» il y ait une maison d'instruction où les
» personnes de notre sexe reçoivent une
» éducation plus soignée; on ne peut rien
» imaginer de mieux; c'est la perfection
» même. D'après tout cela, j'ai pensé que
» ce seroit un grand bonheur pour mon
» mari et pour moi, si notre Inès pouvoit
» être élevée dans une telle maison et par
» les soins d'une telle institutrice. J'avois
» la tête pleine de cette idée; je la com-
» muniquai à ma cousine dona Maria;

» elle me répondit que la chose n'étoit
» pas possible ; que les jeunes demoiselles
» élevées dans le couvent de las Salésas,
» l'étoient aux dépens du Roi, et appar-
» tenoient à des familles pauvres ; que
» d'ailleurs le nombre en étoit déterminé,
» et qu'il falloit pour être de ce nombre,
» de puissantes protections à la cour où
» je ne connoissois personne..... — La
» chose est réellement fâcheuse ! s'écria
» le père d'Isabelle, car cet arrangement
» nous ôtoit toute inquiétude. — Oh ! lui
» répondit Fernand, vous ne connoissez
» pas votre fille. Ce sont les grandes diffi-
» cultés qu'elle aime. C'est là qu'elle de-
» ploie toute la puissance et toute l'activité
» de son génie. Permettez qu'elle achève.
» — Ai-je eu tort ? dit Isabelle à Fernand.
» Voyez quels avantages peuvent résulter
» pour Inès et pour nous, d'une semblable
» éducation. Je ne me rebutai donc point.
» J'avois entendu dire à dona Maria, qu'une
» de ses compagnes avoit un frère commis -

» dans les bureaux du ministre de grâce
» et de justice. Je demandai à cette reli-
» gieuse une lettre pour son frère ; elle me
» l'accorda de bon cœur. Ce commis, ap-
» pelé Isidro Langarez, me fit un accueil
» plein d'honnêteté ; je lui communiquai
» mon projet ; il me conseilla d'abord de
» l'abandonner à cause des grandes diffi-
» cultés qu'il voyoit dans l'exécution. Je
» lui répondis que les difficultés ne me
» rebutoient point ; que je savois que les
» grandes affaires en étoient hérissées ;
» qu'une mère qui ne vouloit que le bon-
» heur de sa fille, avoit droit de tout dire
» et de tout oser, et qu'enfin j'étois sûre
» de réussir, s'il vouloit me prêter son ap-
» pui. Il me l'offrit de fort bonne grâce.
» Dès aujourd'hui, me dit-il, à dîner (1),
» je mettrai sous les yeux du ministre votre
» demande ; il ne tiendra pas à moi que

(1) A la cour de Madrid, les commis mangent habituellement avec les ministres.

» vous ne soyez exaucée ; je solliciterai » pour vous une audience particulière. » Veuillez demain matin passer à mon » bureau ; je vous instruirai de ce qui aura » été décidé ; et si l'audience est obtenue, » je vous introduirai dans le cabinet du » ministre.

» Vous voyez qu'on ne pouvoit rien de » plus obligeant, et qu'il eût été difficile » d'aller plus vîte ; tant il est vrai que quand » on veut réussir, il faut agir soi-même.

» Le lendemain matin, à l'heure indiquée, » je me rendis chez Langarez. Venez, » senora, me dit-il, le ministre vous at- » tend. Don Alonzo de Santa-fé réunit au » ministère de grâce et de justice, de » hautes dignités ; il est grand d'Espagne, » bailli de l'ordre de Malte, chevalier de » la Toison d'or, duc d'Almeyra ; c'est » sous ce dernier titre et ce dernier nom » qu'il est seulement connu ; c'est ainsi » qu'il signe ; il jouit du plus grand crédit » auprès du Roi. Il paroît avoir la plus

» tendre amitié pour Langarez et mettre
» en lui toute sa confiance, et il faut qu'il
» ait découvert en lui des qualités bien
» essentielles pour n'être pas rebuté de son
» extérieur qui malgré toutes les formes,
» tous les charmes de la politesse la plus
» recherchée, n'en est pas moins rebutant.
» Langarez est un petit homme fluet; son
» visage pâle et long est marqué de petite-
» vérole ; son nez est d'une grandeur dé-
» mesurée ; ses sourcils noirs et touffus
» se réunissent, et donnent à toute sa
» physionomie un air sombre qui n'ap-
» pelle pas la confiance. Par-dessus tout
» cela, il louche d'une manière désagréa-
» ble, et je n'aime point les gens qui
» louchent ; cela me semble indiquer un
» fonds de fausseté qui me repousse. Il a
» fallu tout le besoin que j'avois de la re-
» commandation de Langarez et toute
» l'honnêteté qu'il a mise dans ses pro-
» cédés avec moi, pour me le faire sup-
» porter.

» Le ministre a bien un autre extérieur:
» il a dans sa taille, dans son maintien,
» dans ses manières, toute la dignité qu'on
» peut désirer à un homme de son rang.
» Ses décorations ajoutent encore à la sorte
» de majesté répandue sur toute sa per-
» sonne. Il me fit asseoir entre lui et Lan-
» garez qu'il n'appelle que *mi amigo*. Il
» me félicita d'avoir inspiré un aussi vif
» intérêt à *su amigo* qui l'interrompant,
» dit qu'il confessoit n'avoir pu ni me voir
» ni m'entendre, sans concevoir pour moi
» la plus profonde estime, et le plus vif
» désir de m'obtenir ce que je désirois.
» Cependant, continua le ministre, quoi-
» qu'il soit heureux d'être dans les bonnes
» grâces de *mi amigo*, vous inspirez trop
» d'intérêt par vous-même pour avoir be-
» soin d'un intercesseur. J'appuierai votre
» demande auprès de sa Majesté, avec
» tout le zèle qui m'est ordinaire, lorsque
» je parle pour mes meilleurs amis. Adieu,
» senora, vous pouvez retourner dans votre

» province, après avoir remis à *mi amigo* » votre placet auquel vous joindrez l'acte » de naissance de votre fille, si vous l'avez » ici, sinon vous le lui enverrez. Dès que » la volonté du Roi me sera connue, je » ne perdrai pas un instant pour vous en » informer.

» Telle a été mon entrevue avec le mi- » nistre qui d'ailleurs, ne me fit aucune » question ni sur la naissance ni sur la for- » tune de mon mari. Lorsqu'il se leva pour » me congédier, Langarez me présenta la » main, et me conduisit dans son cabinet » où il dressa lui-même le placet qui de- » voit être remis au Roi, et auquel je » joignis l'extrait de baptême de notre » Inès, que je retrouvai heureusement » parmi les papiers que j'avois sur moi, » car tout a été bonheur pour nous dans ce » voyage. Cette formalité remplie, comme » je faisois ma révérence pour me retirer, » Langarez me prit la main, la baisa, et » me pria de permettre qu'il me baisât

» aussi au visage. Je crus que ce qu'il fai-
» soit pour moi, valoit bien cette petite
» récompense ; je lui présentai mes joues
» qu'il baisa fort affectueusement, et je
» lui accordai cette faveur avec d'autant
» moins de scrupule, que cet homme est si
» laid, qu'il faut un grand courage pour
» en recevoir une pareille caresse. Oh ! je
» vois bien, me contentai-je de lui dire,
» que vous autres gens de cour, vous êtes
» galans; je vous enverrai mes provinciaux
» afin que vous les façonniez. Envoyez-
» nous plutôt, répondit-il, vos provin-
» ciales. Tout étant dit entre nous, je me
» retirai.

» Or, je vous demande maintenant,
» don Fernand, comment vous trouvez
» que j'ai mené cette affaire ? — Avec
» votre intelligence ordinaire, répondit Fer-
» nand ; mais, ma chère amie, n'allez plus
» à la cour sans moi. — Oh ! allez-vous
» vous aviser d'être jaloux ? — Non, dit
» don Louis, mon frère n'est pas jaloux ;

» mais une femme jeune, jolie, aimable,
» ne se trouve pas sans danger toute seule
» à la cour; et pour faire le bonheur de
» votre Inès, il ne faut pas mettre le vôtre
» en péril. Les écueils sont en grand nom-
» bre à la cour; le serpent y est caché
» sous les fleurs. — Oh! vous m'ennuyez,
» s'écria Isabelle, avec votre serpent. Le
» serpent ne pique que celles qui veulent
» bien se laisser piquer. Qu'en dites-vous,
» seigneur évêque? — Je ne présume point
» le mal, répondit le prélat, et je n'ai pas
» trop bonne idée des gens qui voient par-
» tout la corruption. Il faut attendre pour
» mal penser d'un homme, qu'on lui ait
» vu commettre une méchante action. J'ai
» des relations avec Langarez, né de pau-
» vres artisans, et parvenu par son mérite
» et ma seule recommandation à la place
» qu'il occupe. Je suis son parrain, et si
» j'ai rempli envers lui dans toute leur
» étendue, les obligations que ce lien sa-
» cré m'imposoit, je dois dire que je l'en

» ai toujours trouvé reconnoissant. S'il a
» une figure désagréable, c'est un malheur,
» mais ce n'est pas un crime. — Comme
» vous plaidez sa cause! dit Isabelle; je suis
» charmée que vous le connoissiez. Si je
» retourne à Madrid, vous me donnerez
» une lettre pour lui. — Vous n'en avez
» pas besoin, senora, mais je suis à vos
» ordres pour tout ce qui vous sera agréa-
» ble. — Et le ministre, demanda Isabelle,
» le connoissez-vous ? — Beaucoup, ré-
» pondit le prélat. — Et vous n'en disiez
» rien ? — Je ne présumois pas que vous
» eussiez besoin de mes services auprès de
» lui. — De quelle nature est votre con-
» noissance avec lui ? — Mais, je me crois
» honoré de sa confiance. — Quelles sont
» les raisons qui vous portent à le croire ?
» — Vous êtes curieuse, senora, vous êtes
» pressante. — Je veux tout savoir. Quel
» homme est-ce que le duc d'Almeyra ? —
» C'est un ministre adroit, intelligent,
» plein de zèle pour le service du prince,

» et très-jaloux de soutenir l'honneur du
» nom espagnol. — Ce n'est pas ce que je
» demande. Je veux que vous me disiez
» pourquoi vous croyez qu'il vous accorde
» sa confiance. — C'est qu'il m'en donne
» des preuves, et dans ce moment même
» j'ai avec lui une liaison d'intimité pour
» une affaire qui l'intéresse singulière-
» ment. »

Isabelle alloit continuer ses questions ; mais le prélat qui les craignoit, et qui se reprochoit presque d'en avoir trop dit, leva le siége et prit congé d'Isabelle en la félicitant du sort heureux qui attendoit la petite Inès. Peu après qu'il se fut retiré, Lorenzo Coellos, fils de Gabriel, entra ; c'étoit un jeune homme hardi, entreprenant, d'assez bonne mine, généreux, aimant tous les plaisirs de son âge, qui plaisoit sans chercher à plaire, qu'on recherchoit, et qui avoit pour amis tous les étourdis de Léon. Quoiqu'il eut deux ans de plus que sa sœur, elle étoit la seule dont

il écoutât les avis avec quelque docilité ; il l'aimoit beaucoup, et ne se fâchoit jamais contre elle lors même qu'elle le grondoit. Dès qu'on l'eut mis au fait des bonnes nouvelles qu'Isabelle avoit apportées, il courut chercher Inès, et folâtra avec elle jusqu'à ce qu'on vînt les avertir que le dîner étoit servi.

On n'avoit ce jour-là aucun étranger ; Fernand étoit ravi de se trouver seul à table, peut-être pour la première fois depuis son mariage, avec sa femme, son beau-père, son beau-frère, et sa chère Inès qui ne savoit trop si elle devoit se réjouir ou pleurer de ce qui lui avoit été annoncé. On l'apprit aux domestiques ; on en parla pendant tout le repas. Lorsqu'on fut rentré dans le salon, Isabelle dit que l'on avoit assez parlé du couvent de las Salésas, de Langarez, du duc d'Almeyra. « Parlons maintenant, ajouta-t-elle, de » notre évêque qui est un homme tout » cousu de mystères. Je voudrois bien

» savoir quelle espèce de liaison il y a entre
» lui et le duc. Je m'étonne également de ce
» qu'il semble avoir aussi bonne opinion
» de Langarez qui si je me connois en fi-
» gures, ne me paroît pas mériter cette
» bonne opinion. »

Lorenzo entendant parler de l'évêque, interrompit ses jeux avec Inès, et vint se mêler de la conversation. « Notre évêque, » dit-il, est un singulier personnage ; je » sais de lui une histoire qui donne à pen- » ser. — Conte-nous cela, lui dit Isabelle; » il n'y a que toi qui saches m'amuser ; tu » sais toutes les anecdotes de la ville. — Je » vous conterai donc qu'il y a dans un des » couvens de cette ville, une grande et belle » dame qui n'est ni fille, ni femme, ni » religieuse, ni novice, et qui a été mise » là par le saint prélat après avoir sé- » journé environ six semaines et à-peu- » près incognito dans le palais épiscopal. » Voilà en deux mots, l'histoire édifiante » du révérendissime Eugenio de la Cruz,

» notre digne pasteur. — Ne l'écoutez pas,
» ma fille, dit Gabriel ; c'est un insensé
» qui croit toutes les sottises que lui débitent
» les garnemens qu'il fréquente. — Par
» San-Yago, s'écria Lorenzo, rien n'est
» plus vrai. — Conte, conte toujours, lui
» dit sa sœur; l'histoire est tout-à-fait plai-
» sante. Ce n'est pas que je n'aye la plus
» profonde vénération pour notre évêque;
» je ne lui connois que des vertus, et nous
» devons tous le chérir, car c'est le meil-
» leur ami de notre famille, et je suis bien
» persuadée qu'il contribuera de tout son
» cœur et autant qu'il dépendra de lui,
» au bonheur de ma fille. — Certes, dit
» Fernand, s'il pouvoit être seulement
» permis d'élever le plus léger soupçon sur
» la vie toute angélique de ce digne prélat,
» il ne faudroit plus croire à la vertu. —
» Oui, reprit Isabelle, mais l'aventure
» n'en est pas moins extraordinaire; je
» veux absolument l'approfondir. Dis-moi,
» Lorenzo, l'as-tu vue cette belle dame? —

» Comme je te vois. — Où ? — Dans sa
» sainte retraite. — Quel âge a-t-elle ? —
» Elle a passé son printemps. — Encore
» quel âge ? — Cela va de trente-six à
» quarante ans. — De quel pays est-elle ?
» — Elle n'est pas Espagnole. — Fran-
» çaise? — Non, Portugaise. — Et com-
» ment as-tu su toutes ces particularités ?
» — Tout naturellement et sans le cher-
» cher : un de mes amis a sa sœur pen-
» sionnaire dans ce couvent ; la petite es-
» piègle lui a tout conté, et moi curieux
» de voir de près l'étrangère, j'ai suivi mon
» ami au couvent chaque fois qu'il lui a
» pris fantaisie d'aller voir sa sœur. Ma per-
» sévérance a été couronnée du succès :
» un jour j'ai vu arriver la bien-aimée du
» saint évêque dans le parloir où j'étois,
» et recevoir du valet de chambre de son
» excellence, une lettre qu'elle a lue avec
» des yeux humectés de larmes, et après
» l'avoir lue, elle s'est entretenue à voix
» basse avec le messager : voilà tout ce que

» je sais. — Et son nom ? demanda Isa-
» belle. — Elle n'en a point. — Quelle
» folie ! Comment l'appelle-t-on au cou-
» vent ? — Elle y cache avec soin sa nais-
» sance, et n'est connue que sous son
» nom de baptême; elle se fait appeler
» dona Agustina. — Tout cela est mer-
» veilleux, dit Isabelle. Tu ne sais donc
» plus rien, mon frère ? c'est fâcheux.
» Allons, mets-toi l'esprit à la torture ;
» tu trouveras encore quelque chose dans
» ta tête. — J'ai conté tout ce que je sa-
» vois ; mais voilà don Louis qui ne dit
» mot, et qui en sait peut-être plus que
» nous ne croyons. Il vient de Portugal ;
» il est chargé pour l'évêque d'une mission
» dont il ne nous a pas ouvert la bouche,
» et je gage qu'il est question dans cette
» mission, de dona Agustina. — Vous êtes
» un franc étourdi, répondit don Louis ;
» je ne vais pas disant aux gens ce que l'on
» veut bien me confier, et si j'avois à le
» dire, ce ne seroit pas à vous qui ne

» voyez en toute chose, ou que les appa-
» rences, ou que le côté ridicule, et qui
» faites ensuite répéter par les cent bouches
» de la Renommée ce que vous savez. --
» Eh bien, répliqua Lorenzo, si vous ne
» me dites tout ce qui en est, je vous croirai
» d'intelligence avec le seigneur évêque,
» et je crierai partout que dona Agustina
» n'est pas indifférente..... — Silence, si-
» lence, s'écria Gabriel; je n'entends pas
» qu'on continue ces sottes railleries. Il
» faut respecter ceux dont le caractère et
» l'habit sont respectables; et si tu ne sais
» pas les respecter, Lorenzo, crains du
» moins l'inquisition. Tes folies t'attireront
» quelque malheur.—Puisqu'on se fâche,
» dit Isabelle avec humeur, je n'en suis
» plus; finissons cet entretien. — Oui,
» mon oncle, dit à son tour la petite Inès:
» finissez, venez jouer avec moi; je ne
» ferai pas comme eux; je ne vous gron-
» derai pas. — Au surplus, dit Fernand,
» que fait tout cela au bonheur de notre

» chère enfant ? Maintenons-nous dans les » bonnes grâces du seigneur évêque qui » peut un jour lui être utile, et ne prenons » nul souci sur tout le reste. »

La conversation finit là ; on se retira en convenant qu'on se réuniroit dès que la réponse qu'Isabelle attendoit de Madrid, seroit arrivée. Elle arriva dès le surlendemain. Isabelle en recevant le paquet, fit appeler sa fille, la prit par la main, la conduisit dans le cabinet de son père, et dit à Fernand : « Seigneur, le sort de notre » Inès est décidé ; tenez, ouvrez ce pa- » quet ; ma main tremble, mes genoux » fléchissent ; je n'ai pas la force de rompre » ce cachet. — Remettez-vous, ma chère » amie, lui dit Fernand ; asseyez-vous : » donnez-moi ce paquet qui contient notre » arrêt, et cet arrêt ne sera peut-être pas » si terrible. »

Isabelle alors prit place à côté de son mari, et mit sur ses genoux la petite Inès, en lui disant : « Tu vois, ma chère enfant,

» que nous ne sommes occupés que de ton » bonheur ; nous n'avons pas une pensée » qui ne soit pour toi. » Inès passa son bras droit autour du cou de sa mère, et ouvrant ses yeux de toute leur grandeur, les fixa sur son père dont elle suivit avec attention tous les mouvemens.

« Tout ceci, mon aimable Isabelle, dit » Fernand, s'adresse à vous. D'abord voici » ce que vous écrit ma cousine ; je vais » lire, écoutez :

» Chère cousine et bonne amie,

» Le seigneur Langarez est venu hier » voir sa sœur ; il lui a remis les deux lettres » que vous trouverez dans ce paquet ; elle » lui a demandé s'il n'avoit rien à lui dire » de vive voix sur le contenu de ces deux » lettres. Le seigneur Langarez a fait le » mystérieux ; il a répondu que les reli- » gieuses étoient trop curieuses, et qu'aussi- » tôt qu'il soupçonnoit de la curiosité, il » se tenoit sur la réserve ; qu'il lui appor-

» toit ces lettres pour lui faire voir qu'il
» avoit égard à sa recommandation en fa-
» veur de la mère d'Inès. Il a dit ensuite
» qu'il la prioit de vous les faire parvenir
» sans retard par votre parente, parce qu'il
» pensoit que cette voie vous seroit plus
» agréable que toute autre. Enfin il a
» ajouté que s'il avoit eu quelque chose à
» dire sur le contenu des lettres, il ne l'au-
» roit révélé qu'à la supérieure, en lui fai-
» sant part des intentions du Roi et de
» son ministre. Il n'en a pas dit davantage,
» et s'est retiré sans voir la supérieure.

» Jugez, ma chère amie, de ma per-
» plexité. Me voilà obligée d'attendre ce
» que vous m'écrirez vous-même pour savoir
» si je dois vous féliciter, ou vous faire
» compliment de condoléance. Ne doutez
» pas du moins de tout le plaisir que
» j'aurois de vous donner en la personne
» de votre enfant, une preuve de l'amitié
» que vous m'avez inspirée. Rappelez-moi
» au souvenir de mon cousin; dites-lui que

» je lui serai toujours bonne parente, et » embrassez pour moi la petite cousine.

» *Signé* MARIA.

» De sorte, dit Fernand après avoir » lu, que nous ne savons encore rien. » Allons, voyons cette lettre-ci; le cachet » n'en est pas pompeux; c'est tout simple- » ment un chiffre. » Le cachet rompu, Fernand courut à la signature, et dit: « Elle est du seigneur Langarez; lisons:

» Je ne perds pas un seul instant, très-ai- » mable senora, pour vous transmettre la » lettre que son excellence le duc d'Al- » meyra me charge de vous faire parvenir. » Je souhaite que ma diligence sur ce » point vous soit agréable, et que vous ne » doutiez jamais de la sincérité de mon » respectueux et bien tendre attachement.

» *Signé* ISIDRO LANGAREZ.

» Voilà, dit Fernand, qui est laconi- » que et galant; mais nous n'en sommes » pas plus savans. Reste la dernière lettre;

» celle-ci est scellée d'un magnifique ca-
» chet ; toison d'or, croix de Malte, tous
» les attributs de la grandeur, rien n'y
» manque. Lisons. — O Dieu ! s'écria
» Inès en poussant un profond soupir. —
» O Dieu, répéta Isabelle en baisant
» avec transport sa fille sur les deux joues ;
» le voici pour le coup ton arrêt, ton vé-
» ritable arrêt ; écoutons bien ton père ; il
» lit comme un ange. » Fernand lut.

« Je mets, senora, au rang des plus
» beaux jours de ma vie, celui où le Roi
» m'ordonne de vous annoncer que vos
» vœux sont exaucés.....» Ici, Fernand fut interrompu par les sanglots d'Isabelle ; elle posa doucement son Inès à terre, tira son mouchoir, et versa un torrent de larmes.
« Mais qu'avez-vous donc, Isabelle ? lui dit
» Fernand ; dans quel état je vous vois !
» au lieu de vous réjouir.....— Maman est
» si bonne ! dit Inès ; c'est de joie qu'elle
» pleure. » Isabelle, suffoquée d'un sentiment qu'elle ne pouvoit épancher, se jeta

dans les bras de son mari, l'inonda de ses pleurs, et lui dit d'une voix entrecoupée : « C'est qu'il est si doux, mon cher » Fernand, de voir mon Inès heureuse !» Puis levant au ciel ses yeux noyés de larmes, et joignant les mains, elle articula avec peine ces mots : « Dieu ! je vous remer» cie..... Quelle épouse, quelle mère je » suis! » S'étant enfin remise de cette émotion, elle pria Fernand de continuer, lui promettant de ne plus l'interrompre. « Je » recommence, dit Fernand, écoutez :

» Je mets, senora, au rang des plus » beaux jours de ma vie, celui où le Roi » m'ordonne de vous annoncer que vos » vœux sont exaucés. Sa Majesté admet la » doncella Inès, votre fille, parmi les jeunes » demoiselles qui sont élevées au couvent » de las Salésas. L'ordre va en être expé» dié dans mes bureaux, et sous trois » jours il sera signifié officiellement à la » supérieure de ce couvent. J'y joindrai » ma recommandation personnelle, et je

» veillerai

» veillerai à ce qu'on y ait égard. Rien » n'égale, senora, la satisfaction que j'é- » prouve en vous annonçant une nouvelle » qui doit vous être aussi agréable. Four- » nissez-moi souvent l'occasion de goûter » un semblable plaisir, et agréez l'hom- » mage de mon profond respect.

« *Signé* le duc D'ALMEYRA.

» On ne peut rien de mieux, dit Fer- » nand; voilà certes un digne ministre. — » Oh! les braves gens, dit Isabelle, que » ces gens de l'Escurial; nous irons les re- » mercier. — Quand partirons-nous? » demanda Inès. Isabelle sans l'entendre, se livra sans contrainte à tous les mouvemens impétueux de sa joie. Elle parloit avec une volubilité qui ne laissoit pas saisir un seul des mots qu'elle proféroit; elle frappoit des mains, elle crioit victoire. Inès emportée par ces élans, imita sa mère; elle se mit à applaudir et à crier aussi victoire. Tout ce vacarme alarma les domestiques et les attira dans l'appartement où

la scène se passoit. Isabelle les mit au fait de ce qui occasionnoit ces transports d'allégresse, et ajouta : « Je connois l'attache-» ment que vous nous portez tous, et je » n'ai pas hésité à vous informer de ces » bonnes nouvelles, parce que je suis per-» suadée que vous partagerez notre bon-» heur. Il est juste que nos amis sachent » les changemens heureux qui surviennent » dans notre situation, comme il est juste » qu'ils les partagent. » On lui demanda si elle emmèneroit beaucoup de monde avec elle. « Nous verrons cela, répondit-» elle ; rien ne presse. »

Les domestiques retirés, Isabelle prit un gros livre de compte, le mit sur ses genoux, et se mit à écrire à son père, à son frère, à l'évêque et à don Louis qui logeoit au palais épiscopal, pour les informer de la nouvelle arrivée de Madrid. Isabelle ne faisoit jamais une seule chose à la fois. Pendant qu'elle écrivoit, elle n'en continuoit pas moins la conversation avec Fernand ; elle ordonnoit à Inès de lui déclamer une

scène de la *Senorita mal Criarda* (1) de Thomas Iriante ; elle répondoit à des domestiques qui venoient lui demander des ordres ; elle assuroit à des ouvriers qui lui demandoient de l'argent, qu'elle n'en avoit point, et leur promettoit de tout payer avant de partir.

« Je leur écris, disoit-elle à Fernand, » de venir dîner avec nous après-demain, » pour recevoir nos adieux. Nous partirons » le jour suivant. Vous viendrez avec nous, » n'est-ce pas ? — Je ne m'en soucie pas » beaucoup ; je ne suis pas bon courtisan ; » j'aurai un air gauche. — Vous ne vous » rendez pas justice. Au contraire ils vous » trouveront fort bonne mine. Qui sait ce » qui peut résulter de l'opinion que le mi- » nistre prendra de vous ? Ne faut-il pas » d'ailleurs que vous recommandiez vous- » même votre fille à ces bonnes religieuses? » — Soit ; je vous suivrai ; mais vous ne re- » culez pas assez votre départ. Comment

(1) La Demoiselle mal Elevée.

» voulez-vous que dans trois jours, j'aye
» le temps de préparer mes équipages ?—
» Quels équipages ! — Mais, paroissant à
» Madrid, à la cour, il convient que je
» fasse quelque figure. — Vous aurez pour
» cela, quand vous serez à Madrid, toutes
» les facilités que vous pourrez désirer.
» Vous y trouverez des voitures, des do-
» mestiques de louage, et vous vous don-
» nerez telle suite qu'il vous plaira. — Nous
» menerons bien du moins, vous une femme,
» et moi mon valet de chambre ? — Ecou-
» tez, senor, je ne craindrai jamais de
» vous soumettre ma conduite, et Dieu
» me garde de rien entreprendre sans vous
» consulter ! Je ne mets aucun mystère à
» ce que je fais, et je suis bien aise qu'Inès
» elle-même connoisse tous les motifs qui
» me dirigent. Mon dernier voyage m'a
» coûté beaucoup d'argent ; celui que nous
» allons entreprendre, le séjour que nous
» ferons à Madrid, nos courses à la cour
» nous en coûteront encore beaucoup. Ce

» nous est une nécessité d'économiser. » Moins nous dépenserons en choses inu- » tiles, plus nous aurons à donner à Inès » quand elle sera dans son couvent, plus » nous aurons à ajouter à la dot qu'il nous » faudra lui donner un jour. La dépense » pour deux domestiques seroit très-con- » sidérable ; nous pouvons fort bien aller » seuls ; nous trouverons je vous assure, » sur la route et à Madrid, des gens qui » nous serviront à merveille. »

Enfin la conversation et les lettres finies, on compulsa tous les registres, on régla tous les comptes, on mit par écrit ce qu'on avoit à recevoir des régisseurs, ce qu'on avoit à donner à chacun de ceux à qui il étoit dû, on commença les malles, on fit les emplettes. Les régisseurs mandés, donnèrent les uns des à-comptes, les autres des avances, et tous protestèrent qu'ils ne pouvoient mieux faire. Les calculs achevés, Fernand représenta à Isabelle qu'on avoit à peine de quoi faire la route, et que pour

peu qu'on séjournât à Madrid, on éprouveroit le plus grand embarras. Isabelle après s'être assurée de la vérité de cette observation, tranquillisa son mari ; elle envoya sur-le-champ chez son frère pour lui demander deux mille cinq cents piastres; elle envoya également chez son père pour lui demander une somme double de celle-là. L'argent arrivé, Isabelle en prit autant que ses poches et celles d'Inès pouvoient en contenir; elle emmena sa fille avec elle, et courut chez tous les malheureux qui avoient part à ses bienfaits. Elle leur remit le quadruple de ce qu'elle leur accordoit ordinairement, disant que comme elle ne savoit quand elle reviendroit, elle aimoit mieux donner plus que moins.

Ce fut dans ces occupations qu'Isabelle passa cette journée et la suivante, songeant à tout, et n'oubliant que ses gens, ses fournisseurs, ses ouvriers à qui l'on fit dire que leur compte étoit réglé, et qu'on les payeroit quand on seroit de retour. « Je ne

» veux rien laisser en arrière, disoit Isa-
» belle, afin de consacrer toute la journée
» qui précédera notre départ, à mes pa-
» rens et à notre ami le seigneur évêque. »

Ils se rendirent en effet chez Fernand, au jour indiqué. On se mit de bonne heure à table afin d'avoir plus long-temps à jaser après le repas; il fut d'abord assez triste, parce qu'on songeoit qu'il faudroit bientôt se séparer. Isabelle versa même quelques larmes. Lorenzo qui s'étoit placé à côté d'Inès, ne pouvoit parvenir à l'égayer : un incident qu'il avoit ménagé, anima la conversation. « Ma chère enfant, dit-il à
» sa nièce, on t'emmène à Madrid; je ne
» sais combien de temps tu y resteras; il
» est juste que tu y emportes un gage de
» mon amitié, qui chaque fois que tu le
» regarderas, me rappellera à ton souvenir
» et à ton cœur. » En disant cela il avança un plat sur lequel il y avoit des œufs; il en prit trois et les posa sur l'assiette d'Inès. « Pourquoi trois? lui demanda-t-elle,

» C'est bien assez d'un. — Quand tu auras » goûté du premier, lui répondit son » oncle, peut-être voudras-tu goûter des » deux autres. Commence, ajouta-t-il en lui » en présentant un, par casser celui-là. » Inès obéit; mais, ô surprise ! l'œuf cassé laissa voir une petite montre d'or. Inès avant de considérer le bijou, embrassa affectueusement son oncle. Puis revenant à la riche bagatelle, elle la retourna en tout sens. C'étoit une montre à répétition, enrichie de diamans, qui pouvoit être suspendue au cou comme un médaillon ; la boîte présentoit le portrait d'Isabelle. Inès ayant fait cette découverte, s'écria : « Ah ! » je considérerai plus souvent le portrait » que l'heure ! » Ce mot et l'air dont il fut prononcé, lui firent beaucoup d'honneur. « Voilà un enfant, dit l'évêque de Léon, » qui mérite toutes les bénédictions du » ciel ; elle est aussi bonne que belle; c'est » un ange. » Son père lui fit signe d'approcher, et la baisa plusieurs fois sur le

front. « Vous avez là, dit Gabriel en re-
» gardant Isabelle, une excellente petite
» créature ; je lui ferai du bien. — En
» effet, dit à son tour don Louis, on ne
» peut rien de plus aimable à cet âge. En
» prononçant ce qu'elle vient de dire, la
» bonté de son ame embellissoit toute sa
» petite figure d'une manière ravissante. »
Isabelle s'enivroit et de ce qu'avoit dit sa fille, et de l'éloge qu'on en faisoit. Elle étoit si vivement émue, que si elle n'eût pas respiré des sels, elle fût tombée en défaillance. Revenue à elle, ses yeux se tournèrent sur Inès, et la manière dont elle la fixa, peignit à la fois son contentement et la tendresse qu'elle avoit pour cette aimable enfant. « Voyez, lui dit-elle, comme
» on est heureuse quand on est aimée de
» ses parens. Vous êtes trop raisonnable
» pour que je craigne de vous rendre ici
» justice devant eux. Oui, dès sa plus
» tendre enfance, je lui ai reconnu le
» meilleur cœur ; elle est bonne, géné-

» reuse, compatissante. Conservez, ma » fille, ces qualités ; laissez-les voir aux » religieuses de las Salésas ; profitez de » leurs leçons, et vous serez parfaite ; il » n'y a point d'établissement auquel vous » ne puissiez prétendre. Retournez, ma » fille, à vos œufs. »

Inès retourna à ses œufs ; elle en avoit encore deux à casser. Il se trouva que chacun contenoit un bracelet de perles : un de ces bracelets étoit orné du portrait de Fernand, et l'autre de celui de Gabriel. Inès en contemplant les deux portraits, se taisoit ; elle craignoit de ne pas parler aussi bien que la première fois ; mais des larmes qui s'échappèrent de ses yeux, arrosèrent les deux chères images. Elle les porta ensuite avec transport plusieurs fois à sa bouche. « La bonne petite fille, dit » Lorenzo ; je vois que je t'ai rendue con- » tente ; j'en ai bien du plaisir. — Mon » frère, dit Isabelle, je te reconnois là ; » tu es aussi bon oncle que tu es bon

» frère. Tous les cadeaux devroient res-
» sembler aux tiens ; ils ne devroient pas
» être seulement un aliment à la vanité ; ils
» auroient une valeur bien plus précieuse ,
» si comme ceux-ci, ils étoient destinés
» à rappeler sans cesse à celui qui les re-
» çoit, les personnes qu'il chérit, et l'a-
» mitié que les parens doivent se porter
» entre eux. Avouez , seigneur , continua
» Isabelle en s'adressant à l'évêque , que
» peu de vos diocésains valent mon frère.
» — Je n'aurois rien à lui reprocher, ré-
» pondit le prélat, s'il vouloit s'abstenir de
» porter un œil curieux dans l'intérieur de
» mon palais , et de juger de choses dont
» moi seul je puis bien juger. — Je vous
» entends , dit Isabelle qui reprenoit toute
» sa bonne humeur ; don Louis vous a
» tout conté. — Don Louis m'a tout conté.
» — Vous allez donc nous dire quelle est
» la belle Portugaise ? — Procurez-moi ,
» dit Lorenzo , la satisfaction de lui parler.
» Je serois flatté de faire sa connoissance. —

» Renoncez à votre projet, répondit le » prélat, vous aimez à rire, et la belle » Portugaise à pleurer; la gaieté et le » malheur ne vont pas ensemble. — Et » que faites-vous, demanda Isabelle, de » cette pleureuse ? — Je lui donne des » consolations, répondit l'évêque..... » A ce mot consolation, Isabelle rit à gorge déployée. « — Et de quelle nature, de- » manda-t-elle toujours riant, sont ces » consolations ? — Cela se devine, dit » Lorenzo; c'est une raison de plus, sei- » gneur, pour que vous me procuriez sa » connoissance; dès qu'elle a besoin de » consolations, ce sera une bonne œuvre » de lui procurer les miennes. » Isabelle fit signe à son frère de se taire; il n'en conti- nuoit pas moins : « Je vais, disoit-il, vous » conter à ce sujet l'histoire d'un évêque » anglais..... Lorenzo, lui cria Isabelle en » l'interrompant, laissez là votre histoire, » elle me déplairoit souverainement. Vous » ne savez garder aucune mesure; vos

» railleries sont plus que déplacées quand » elles s'adressent à un ami pour qui nous » avons tous la plus tendre amitié et la » plus profonde vénération. Allons, conti- » nua-t-elle, faire la siesta ; nous nous » réunirons ensuite dans le salon pour pas- » ser le reste de la journée ensemble. »

On se sépara donc ; le prélat retourna chez lui, y resta peu de temps, et fut un des premiers à se trouver au salon ; les autres y arrivèrent successivement. Quand tout le monde fut réuni, Isabelle mit Inès sur ses genoux, lui prodigua ses caresses, et lui promit le plus grand bonheur au couvent de las Salésas. Chacun contemploit cette aimable enfant, lui trouvoit une figure ravissante, mais aussi comme un fond de tristesse et une contenance un peu trop sérieuse pour son âge. On se disoit que cette espèce de gravité se dissiperoit parmi ses petites camarades, et qu'elle auroit un jour toute la gaieté de sa mère.

Le prélat qui considéroit aussi beaucoup Inès, témoigna qu'il avoit quelques mots à lui adresser ; on se tut, et don Eugenio de la Cruz parla ainsi : « Ma chère » enfant, vous allez nous être ravie, je ne » sais pas pour combien de temps. Vous » ne savez pas ce que le ciel vous réserve » là où vous allez, ni ce qui vous attend » dans le monde, lorsque vous y entrerez. » Vous entendrez parler un jour d'une » autre Inès, célèbre dans notre histoire. » Que Dieu vous préserve des revers qui » lui ont valu cette célébrité ! Mais enfin » les jours d'épreuve viendront pour vous » aussi ; vous aurez, aimable enfant, vos » soucis, vos inquiétudes ; nul n'en est » exempt ; vous ne le comprenez pas au- » jourd'hui, vous le comprendrez peut- » être trop un jour. Je vous demande donc » ici, en présence des personnes qui vous » sont le plus chères, que quand ces temps » difficiles arriveront pour vous, vous » vous souveniez que nul homme dans ce

» monde, n'est plus tendrement attaché » que moi à vos parens; et jugez combien » un attachement est fort quand l'inclina- » tion se joint au devoir. Au milieu des » plus violens orages ne vous laissez point » abattre; regardez mon amitié comme » le port où vous devez vous réfugier. » Vous trouverez en moi du zèle, de l'in- » dulgence et un dévouement que rien ne » rebutera..... » Tous les yeux cependant étoient fixés sur le prélat et mouillés de pleurs. Isabelle tenoit d'une main son Inès, et sentoit cette main mouillée des larmes que laissoit couler la chère enfant; elle-même tenoit son visage caché dans son mouchoir qui s'humectoit de ses pleurs.

Le prélat paroissoit seul impassible; il se leva avec dignité, et s'adressant toujours à Inès, il continua ainsi: « Aimable » enfant, c'est l'ami de Fernand et d'Isa- » belle que vous venez d'entendre; mais » je suis aussi votre évêque, votre pasteur. » Au moment où vous quittez le troupeau

» qui m'est confié, vous avez besoin de » ma bénédiction, recevez-la.... » Isabelle alors laissant tomber son mouchoir, poussa devant elle Inès, et n'eut que la force de lui dire : « Mettez-vous à genoux, ma fille. » Inès à genoux, inclinant la tête, joignant ses petites mains, et suffoquée de ses sanglots, se courba devant l'évêque qui étendant la main droite sur cette innocente et angélique créature, et levant les yeux au ciel, dit : « Inès de Léon, que » Dieu qui vous voit, regarde favorablement la tendresse que je porte et à vous » et à ceux qui vous ont donné la vie ! que » mes vœux fassent descendre sur vous, » du trésor de ses bontés, toutes les faveurs » dont vous avez besoin pour être un jour » l'ornement et l'exemple de votre sexe, » et toute la force qui vous sera nécessaire » pour vaincre l'adversité, si l'adversité » doit être un jour votre partage ! Relevez-» vous, mon enfant ; je n'ai plus rien à » vous dire. »

Le prélat ayant fini, sonna, et reprit sa place. La manière dont il s'étoit exprimé, l'austérité de son maintien, le ton en quelque sorte prophétique de son discours, tout avoit paru imposant à ses auditeurs qui se sentirent singulièrement émus. Nul ne pouvoit se rendre compte de l'émotion qu'il éprouvoit, mais on eût dit que chacun sembloit craindre quelque grand malheur pour Inès. Quand cette première émotion fut un peu calmée, Fernand courut serrer le prélat dans ses bras, et lui dit avec attendrissement : « Ah ! oui, soyez » toujours l'ami, le protecteur, le père de » notre enfant. — Ah ! que j'ai souffert, » dit Isabelle, mais que je sens maintenant » de plaisir ! Comme vous savez, seigneur, » faire aimer la religion ! Si un Maure » vous voyoit, vous entendoit, il se feroit » chrétien. »

Dans ce moment un des domestiques du prélat entra, portant deux petites caisses, les posa sur une table, et se retira. Tous

les yeux se fixèrent sur les caisses. « Qu'est-
» ce encore que ceci ? demanda Fernand.
» — Ce que c'est ? dit le prélat ; puisque
» votre chère Inès nous quitte, il faut bien
» que vous permettiez à vos amis de mettre
» une part dans son trousseau. Voici la
» mienne. » En disant cela, l'évêque ou-
vrit les caisses, et appela Inès pour lui montrer ce qu'elles renfermoient. L'une contenoit une provision de chocolat avec tous les ustensiles pour le faire et les tasses pour le prendre ; l'autre étoit remplie de cartes de géographie, et de livres proprement reliés. « C'est ici, dit le prélat,
» un cours complet des études que vous
» aurez à faire jusqu'à votre sortie du cou-
» vent. Vous trouverez là, outre les gram-
» maires et les dictionnaires, tant pour la
» langue espagnole que pour la langue
» française que vous voulez connoître, les
» ouvrages les plus propres à vous faire
» aimer votre religion, et à vous instruire
» des choses qu'une personne de votre

» sexe bien élevée ne doit pas ignorer. » L'évêque tirant ensuite de sa poche une lettre, la remit à Inès, en lui disant : « Quoi- » que je ne connoisse pas les religieuses à » qui vous allez être confiée, j'écris ce- » pendant à la supérieure pour lui recom- » mander la fille de mon ami Fernand. » Je suis persuadé qu'elle partagera et fera » partager à la maîtresse des pensionnaires, » toute l'affection que je vous porte. Dans » ces sortes de maisons, on a toujours des » égards pour les personnes qui sont bien » avec leur pasteur. »

Inès reçut la lettre en faisant une profonde révérence, et resta en extase devant les deux caisses. Gabriel, son grand-père, vint la tirer de sa rêverie, en la prenant par la main, et lui disant : « Il est bien » juste que moi aussi je mette ma part » dans le trousseau. Voilà, ajouta-t-il en » lui présentant une bourse, cent piastres » pour tes menus plaisirs, car les petites » filles ont mille fantaisies au couvent. Je

» t'en donnerai autant tous les ans jus-
» qu'à ce que tu te maries, et alors nous
» verrons à faire mieux. — Eh ! mon
» Dieu, dit la petite Inès, je ne sais où
» j'en suis. Je n'aurois jamais cru qu'il
» fallût être aussi riche pour aller au
» couvent. Je ressemble un peu à ces vic-
» times qu'on ornoit de fleurs, comme je
» l'ai lu, avant de les... — Taisez-vous, ma
» fille, lui cria Isabelle avec humeur ; ce
» que vous dites n'a pas le sens commun, et
» outrage les meilleurs parens du monde,
» au moment même où ils vous comblent
» de bontés. — Maman, je ne dis pas cela
» pour fâcher ni vous, ni aucun de mes pa-
» rens; mais enfin un couvent n'est pas un
» lieu de délices. — Que veux-tu dire, ma
» pauvre petite, demanda Fernand, avec
» ton lieu de délices ? Quelle idée te fais-
» tu du couvent où tu vas entrer ? nous
» ne te destinons pas à être religieuse. —
» Je comprends bien cela, mon papa, ré-
» pondit Inès. Cependant il me semble

» qu'un endroit où je ne verrai ni vous, ni » maman, ni aucun de mes parens, ne » me plaira pas beaucoup. — Ecoute, ma » chère Inès, dit Lorenzo, tu n'es pas » transportée dans un autre monde. On » va aujourd'hui de Léon à Madrid ; » comme on va à la promenade. Regarde » ta maman; elle fait ce voyage par partie » de plaisir. Quand ta maman ne sera pas » à Madrid, j'y serai. Il y aura toujours » quelqu'un qui rôdera autour de ton cou- » vent. » Chacun vouloit dire son mot à Inès pour la convaincre que c'étoit pour son plus grand intérêt, que sa mère confioit son éducation aux religieuses de las Salésas. — « Ce n'est pas tout cela, dit » Isabelle ; laissez-moi lui parler ; je con- » nois la portée de son esprit ; et comme » elle est très-raisonnable, elle me com- » prendra parfaitement. Figure-toi, ma » fille, qu'il n'y a point de différence entre » la pension où nous te mettons, et toute » autre pension, sinon que celle-là est la

» meilleure que l'on connoisse dans le
» monde. C'est la fleur de la noblesse qu'on
» élève à las Salésas ; et quand on dit
» d'une grande dame qu'elle a toutes les
» vertus, qu'elle est l'honneur de sa fa-
» mille, qu'elle rend son mari parfaitement
» heureux, on ajoute incontinent : cela
» n'est pas étonnant ; elle a été élevée à
» las Salésas. Comprends-tu cela main-
» tenant ? — Oui, maman ; mais enfin là,
» je ne verrai personne de ma famille. —
» Non pas habituellement. Eh ! dis-moi,
» quand tu te marieras, ne seras-tu pas
» obligée de suivre ton mari ? il t'emmè-
» nera en Catalogne, en Andalousie, dans
» l'Arragon, peut-être à Mayorque, peut-
» être au Pérou, au Mexique. Ne sera-ce
» pas alors une nécessité pour toi de te
» séparer de nous ? Eh bien ! prépare-toi
» maintenant par une séparation qui n'aura
» que des intervalles, à une séparation
» qui un jour pourra être entière. »

Inès ne voulut pas répliquer à sa mère,

mais elle sentoit confusément qu'il y avoit quelque différence entre habiter la maison d'un mari dont on est aimé, ou un monastère; elle se résigna. Don Louis qui n'avoit point encore parlé, lui dit: « Ma » chère nièce, chacun t'a fait son cadeau. » Tu n'attends pas que je te fasse aussi le » mien. Je suis un pauvre religieux.... — » Quelle pauvreté! s'écria Lorenzo; vous » oubliez, mon cher beau-frère, qu'il n'y » a pas dans le monde entier un couvent » plus riche que le vôtre (1). — Exagé- » ration. D'ailleurs, mon cher Lorenzo, » vous n'entendez rien à cela. Notre com- » munauté eût-elle tous les revenus du » Roi d'Espagne, je n'en serois moi per- » sonnellement pas plus riche, puisque » j'ai fait vœu de pauvreté. Chez nous » la communauté a tout, et l'individu n'a

(1) La vérité est qu'on évalue à plus d'un demi-million de notre monnoie, les revenus du monastère d'Alcabaça.

» rien. Comprenez cela, si vous pouvez ;
» mais laissez-moi donc parler à ma nièce
» que je ne verrai pas de long-temps,
» parce que nous partons demain, elle
» pour Madrid, moi pour Lisbonne. —
» Quoi, sitôt ! s'écria Inès. — Eh ! oui,
» ma chère enfant ; tu vois qu'il ne nous
» est pas toujours permis de vivre avec
» ceux que nous chérissons le plus. La
» séparation est vraiment pénible ; elle a
» pourtant ses dédommagemens, car enfin
» les cœurs qui s'aiment, s'entendent de
» loin comme de près. De loin donc comme
» de près, je m'intéresserai à toi, Inès ; tu
» peux quelque part que tu sois, compter
» sur mon amitié. — Je ne vous demande
» rien de plus, mon oncle, dit Inès ; l'as-
» surance que vous me donnez, vaut mieux
» pour moi que le plus riche cadeau. —
» C'est fort aimable. Cependant je veux à
» mon tour te faire un présent, si toute-
» fois cela peut s'appeler un présent, car
» c'est

» c'est plutôt une tâche que je t'impose ;
» et je te l'impose parce qu'elle me mettra
» un jour à portée de juger des progrès
» de ta raison et de ton esprit. Voici de
» quoi il s'agit : Une autre Inès qui fut la
» plus belle des femmes de son temps, et
» qui sans doute est la même que celle
» dont a voulu parler le seigneur évêque,
» est enterrée dans l'église de notre cou-
» vent d'Alcobaça. J'ai trouvé parmi les
» manuscrits de notre bibliothèque plu-
» sieurs papiers relatifs à cette Inès, avec
» lesquels on peut composer une histoire
» de sa vie. J'ai mis tout cela au net, mais
» tout cela est bien long, bien diffus,
» bien mal digéré. Voici mon travail que
» je te remets sous cachet. Quand tu auras
» quatorze, quinze ans, tu feras de ce
» travail un extrait aussi abrégé que tu
» voudras, et de manière qu'on ait un ré-
» cit suivi. Je te demande sur-tout d'énon-
» cer franchement tes réflexions, quelles
» qu'elles soient, sur la conduite que tint

» cette Inès dans des circonstances singu-
» lièrement difficiles. »

Inès prit le paquet, remercia son oncle, et lui promit de faire ce qu'il désiroit dès qu'elle en seroit capable. Isabelle trouva que la conversation devenoit triste, et la porta brusquement sur la belle Portugaise, dont elle étoit fâchée de ne pouvoir apprendre ni le nom ni la condition. Elle vouloit que l'évêque la conduisît sur-le-champ au couvent où il avoit placé cette inconnue. Le prélat lui représentoit en vain qu'il seroit contre les règles de la politesse qu'elle se transportât chez cette étrangère qui ne vouloit pas être connue, sans qu'elle fût préparée à cette visite. Isabelle insistoit toujours ; elle se levoit déjà, elle prenoit la main de l'évêque et l'entraînoit. Fernand sourioit, Lorenzo applaudissoit, Gabriel et don Louis disoient que c'étoit manquer à toutes les convenances. On ne savoit trop comment le débat se termineroit. « Sur mon hon-«

» neur, dit l'évêque, je ne vois, senora, » rien de déraisonnable dans le désir que » vous manifestez. Je vous demande seule- » ment qu'il me soit permis de prévenir » cette respectable et infortunée dame. Je » vous donne ma parole que lorsque vous » serez revenue de Madrid, je vous pro- » curerai sa connoissance. » Cette pro- messe apaisa Isabelle. « A la bonne heure, » dit-elle; dans ce cas je ne resterai pas » long-temps à Madrid. »

Le reste de la journée se passa en petits jeux, en divertissemens de société qui égayèrent beaucoup, et qu'Inès n'interrompoit que pour faire à Lorenzo des questions sur le couvent. Lorenzo répondoit qu'il n'y avoit pas d'endroit où une petite fille s'amusât mieux qu'au couvent, lorsqu'elle y étoit aimée de ses maîtresses et de ses camarades.

Ces amusemens conduisirent jusqu'au souper; l'évêque qui se plaisoit beaucoup au milieu de cette famille pour laquelle il

avoit une véritable affection, accepta l'offre qu'on lui fit d'être du repas. On y fut d'assez bonne humeur. Les domestiques seulement faisoient leur service avec distraction ; ils paroissoient tristes ; plus d'un laissa échapper des larmes. La femme-de-chambre d'Isabelle, qui s'étoit placée derrière la chaise d'Inès, en répandit tant, que l'aimable enfant s'en aperçut. Se levant aussitôt de son siége, et embrassant cette femme de tout son cœur, elle lui dit : « Oh ! ma bonne ; comme vous pleurez ! » qu'avez-vous, ma chère Blanca ? au nom » de Dieu ! qu'avez-vous ? » Blanca n'en pleuroit que plus fort. Inès qui la tenoit toujours serrée dans ses petits bras, étoit toute trempée des larmes de cette bonne femme qui à travers ses sanglots, fit entendre ces mots : « Quand vous nous quit- » tez.... vous ne voulez pas que je pleure ?.... » On ne veut pas que je vous accom- » pagne.... quelle cruauté ! — En voilà » assez, dit Isabelle ; je n'aime pas que les

» domestiques contrôlent ce que font les » maîtres. »

Lorsque ceux qui servoient, se furent retirés, l'évêque dit à Isabelle : « J'ai re- » marqué avec beaucoup de satisfaction, » que vos gens vous étoient attachés, et sur- » tout qu'ils avoient de l'amitié pour votre » fille. — Et c'est en partie, répondit » Isabelle, ce qui m'a déterminée à la » mettre au couvent. Ces gens-là ne sont » occupés qu'à condescendre à tous ses » désirs. Il faut qu'elle s'accoutume à se » servir elle-même. — Je suis loin de vous » blâmer, je veux seulement dire à votre » Inès, qu'il est fort heureux pour elle » qu'elle soit aimée de vos gens. J'ai eu » plus d'une occasion de remarquer que » les domestiques établissoient dans le » monde la réputation des jeunes demoi- » selles, par le bien ou le mal qu'ils en » disoient, soit aux personnes qui fré- » quentoient la maison de leurs maîtres, » soit aux gens de ces personnes. Dieu

» me préserve de me laisser aller à aucune » personnalité ! mais je puis vous assurer » que je connois telle demoiselle qu'on » n'a pu parvenir à marier, parce que les » domestiques de son père et de sa mère » disoient à tout venant, qu'elle étoit fière, » dure, dédaigneuse, ignorante. »

Chacun applaudit à l'observation du prélat. Isabelle elle-même, quoiqu'elle ne l'eût pas imaginée, y trouva beaucoup de sens. Inès qui la prit pour une leçon, remercia l'évêque de la lui avoir donnée ; elle se promit en elle-même de mieux faire encore que par le passé, et d'être si obligeante envers tous ceux qui servoient son père et sa mère, qu'il n'y en eût aucun qui ne la regardât comme sa propre fille. Quoiqu'encore enfant, puisqu'elle n'avoit pas atteint sa dixième année, elle étoit naturellement portée à réfléchir sur ce qu'on lui disoit, et elle avoit une tournure d'esprit si heureuse, que quand elle s'étoit assurée que de deux principes à adop-

ter, l'un étoit bon, et l'autre mauvais, elle se fixoit au premier avec une fermeté que rien ne pouvoit vaincre.

La soirée s'étant passée en semblables conversations, il fallut enfin se séparer. Comme Isabelle vouloit, disoit-elle, partir de très-grand matin, on convint qu'on ne se reverroit point jusqu'au retour. Lorenzo seul voulut coucher chez Fernand, et dit qu'il accompagneroit à cheval les voyageurs jusqu'au premier bourg.

Le lendemain donc, non de grand matin, comme l'avoit dit Isabelle, mais sur les onze heures, on se mit en route après avoir pris congé des domestiques qui fondoient en larmes comme s'ils n'eussent plus dû revoir leurs maîtres. Inès après les avoir tous embrassés sans en oublier un seul, monta en voiture, et tint constamment sa tête à la portière jusqu'à ce qu'elle ne vît plus ni ces bonnes gens, ni les murs, ni les clochers de Léon. Lorenzo précédoit à cheval; son domestique Andrès aussi à

cheval, suivoit la voiture. Cette petite escorte ne laissoit pas que d'égayer les voyageurs, et de leur donner un certain air d'importance.

Il étoit tard lorsqu'on arriva dans l'auberge où l'on vouoit dîner; les préparatifs du repas prirent encore du temps. « Je » ne pourrai jamais, dit Lorenzo, arriver » ce soir à Léon. Qu'as-tu besoin, lui dit » Isabelle, d'arriver ce soir à Léon? Si » tu étois bien aimable, tu viendrois avec » nous jusqu'à Madrid. — Quelle folie! » que diroit mon père? — Il n'y a point là » de folie, et mon père trouvera tout sim- » ple que tu n'aies pas voulu nous aban- » donner. Nous allons lui envoyer un ex- » près. Tu vois bien que nous n'avons » personne pour nous servir, et que dans » ces auberges, il faut songer à tout. Ton » Andrès nous sera d'une grande utilité, » et toi-même tu te prêteras bien à don- » ner un coup-d'œil à la cuisine, et à » nous procurer des chambres commodes.

» Je ne vois pas d'ailleurs comment tu ne
» comprends pas qu'il n'est pas prudent
» que nous soyons seuls, cet enfant, Fer-
» nand et moi, sur une grande route. —
» Allons donc, s'écria Lorenzo, tu te
» moques. Mon père, mes ouvriers, mes
» affaires..... Il falloit penser à cela
» avant de t'embarquer. — Ne diroit-on
» pas, répondit avec humeur Isabelle,
» que je ne sais ce que je fais? Dans
» quelle occasion m'as-tu vu manquer de
» jugement? Qui mène mieux que moi
» une affaire? Pour toi, Lorenzo, tu as
» une mauvaise tête, et tu manques de
» complaisance. — Mais comment veux-tu
» qu'Andrès et moi, nous fassions la route
» sans changer de chevaux? — Tu as un
» excellent cœur, mon frère; tu as pitié
» de tes chevaux, et tu laisses ta sœur, ta
» nièce, ton beau-frère, exposés sur les
» grands chemins! Grand merci. Honneur
» aussi à la sublimité de ton génie qui
» des plus petites difficultés, fait des obs-

» tacles insurmontables! Nous irons à pe-
» tites journées, tu pourras suivre; et s'ils
» crèvent, avec de l'argent on en a d'au-
» tres. — Allons, le sort en est jeté; je
» dépêche un messager à mon père, et
» je vais avec vous à Madrid. »

Isabelle fut ainsi exaucée, au grand contentement d'Inès qui en témoigna par mille caresses sa reconnoissance à son oncle. Fernand l'assura qu'il lui savoit un gré infini d'avoir déféré à la prière d'Isabelle : celle-ci fit alors l'éloge de son frère, et protesta que dans mille circonstances, elle avoit éprouvé que nul homme n'étoit plus obligeant. Chacun ayant ainsi lieu d'être satisfait, on voyagea gaiement. Quand on arrivoit dans une auberge, la gaieté redoubloit par les observations qu'on faisoit sur les physionomies qu'on y rencontroit, et par les embarras multipliés qui se présentoient. Isabelle étoit admirable au milieu de ces embarras; elle rioit de tout son cœur, et cependant pour-

voyoit à tout, en paroissant ne s'occuper de rien. Graces à son intelligence et à son aimable activité, ses compagnons de voyage avoient même toutes les superfluités qu'ils pouvoient désirer. Dans chaque venta (1), ils se trouvoient à peu-près aussi commodément que dans une bonne maison de Madrid ou de Léon. Isabelle trouvoit le moyen de se coucher la dernière sous le prétexte, tantôt de faire une prière à sa patrone, tantôt d'écrire une ou deux lettres; mais dans la vérité, pour s'assurer avant de s'endormir, que son Inès, son mari, son frère et le domestique de celui-ci, étoient aussi bien qu'elle le désiroit. Au moindre bruit qu'elle entendoit pendant la nuit, elle se levoit, elle accouroit auprès de chacun des voyageurs, pour voir s'il n'étoit rien survenu qui mît leur santé ou leur vie en péril. Fernand admiroit les tendres solli-

(1) Hôtellerie.

citudes, l'aimable anxiété de son épouse. Lorenzo disoit que les femmes seules étoient capables de ces attentions, et de répandre ainsi autour d'elles une constante sérénité. — « Et parmi les femmes, lui » disoit Fernand, il n'y a que mon Isa- » belle qui possède cet art enchanteur de » gagner sans effort tous les cœurs. » Inès qui voyoit avec quelle vive et sincère affection sa mère étoit aimée de tous ceux qui la connoissoient, demandoit intérieurement au ciel de lui ressembler un jour; mais elle sentoit sans trop s'en rendre compte, que ce qui étoit naturel chez cette excellente mère, ne seroit chez elle que le fruit du travail. Et quand Lorenzo lui disoit: « Que tu es heureuse d'avoir une mère que » tout le monde aime! .... Oui, lui ré- » pondoit-elle, mais aussi cela m'humilie. » Il y a une si grande différence entr'elle et » moi! Dieu a tout fait pour ma mère, il » l'a créée pour plaire à tout le monde: » et moi je sens qu'il m'en coûtera bien

» des efforts pour ne pas déplaire. — Tu » n'as, disoit Lorenzo, qu'à la bien étu- » dier, qu'à l'imiter. — Sans doute, je » ne pourrois rien faire de mieux; mais la » copie ne vaudra jamais l'original. Je » n'aurai jamais ces manières franches, » aisées, naturelles, qui lui font autant » d'amis de tous ceux qui lui parlent. »

Isabelle savoit tout le bien qu'on disoit d'elle; c'étoit souvent en sa présence qu'on tenoit de semblables conversations. Bien loin d'en tirer vanité, elle sembloit même ne pas les entendre. Lorsqu'on lui faisoit compliment de ne point s'enorgueillir des qualités qui l'élevoient si fort au-dessus des autres femmes, « Il n'y a point de » compliment à lui faire, disoit Fernand; » ma femme est comme l'abeille, elle ne » peut faire que du bien, comme l'abeille » ne peut faire que du miel. Vous feriez » plutôt remonter le Tage vers sa source, » que de tirer de son esprit une pensée » qui n'en fût pas une de bienveillance,

» ou de son ame, un mouvement qui n'en » fût pas un de générosité. »

Grâces donc à l'humeur toujours égale d'Isabelle, la route se faisoit sans ennui et sans fatigue. Lorsqu'on ne fut plus qu'à un quart de lieue de Guadarrama, on fit rencontre de cinq hommes à pied, mal mis et d'assez mauvaise mine; ils s'approchèrent de Lorenzo, et lui demandèrent humblement quelle heure il étoit. « Elle est au bout de mon pistolet » répondit Lorenzo en présentant à un de ces gens-là son pistolet d'arçon. A cette vue, ils s'enfuirent tous à toutes jambes. « Eh bien! dit Isabelle à son » frère, me croiras-tu maintenant? Te » repens-tu d'être venu avec nous? je suis » sûr que ce sont là des bandoleros. Ces » coquins nous eussent fait un mauvais » parti, s'ils ne t'eussent vu, toi et ton do- » mestique. » Fernand ne fut pas de cet avis. « Le temps des bandoleros est passé, » dit-il. Les chemins d'Espagne sont au-

» jourd'hui aussi sûrs que ceux d'aucun » pays du monde. Il ne faut pas croire » tous les contes que font les étrangers » et sur-tout les François, sur les prétendus » voleurs qui infestent nos routes. Pour- » quoi présumer que ces gens-là avoient » de mauvaises intentions? » Isabelle n'en persista pas moins à vouloir qu'on crût que ces hommes étoient des bandoleros, et sur cela elle s'égaya à son ordinaire, en faisant mille plaisanteries sur le sort qu'elle auroit éprouvé, si elle fût tombée entre les mains de ces bandits.

Après quelques heures de chemin, on s'arrêta dans une hôtellerie pour le dîner. Pendant le repas, on entendit dans la cour les pas de plusieurs chevaux, on n'y fit aucune attention ; mais tout-à-coup la porte de la chambre où l'on mangeoit s'ouvre, et l'hôte avec tous les signes d'un grand effroi, vint avertir Lorenzo qu'il eût à aller parler à la Sainte-Hermandad. « Qui? moi? dit Lorenzo. — Oui, vous-

» même. D'après le portrait qu'ils m'ont » fait du cavalier à qui ils en vouloient, » ce ne peut être que vous. — Eh bien ! » dit Lorenzo à sa sœur, diras-tu main- » tenant que j'ai bien fait de te suivre ? » Que ne suis-je resté à ma manufacture ? » Que me veulent-ils ? est-ce pour avoir » mal parlé de la protégée de l'évêque de » Léon ? C'est donc chose sacrée que cette » sotte inconnue ? — Ne bouges pas, mon » frère, » dit Isabelle ; et en un instant, elle s'élance hors de l'appartement ; Inès la suit toute tremblante.

Pendant que la mère et la fille sont absentes, Lorenzo, Fernand et Andrès bandent leurs pistolets et font bonne contenance. Isabelle ne tarda pas à reparoître, suivie de l'officier du détachement de la Sainte-Hermandad, qui étoit arrivé dans l'auberge. L'officier tenoit Inès par la main. « Mon pauvre Lorenzo, dit Isabelle en » riant de toute son ame, il faut que tu » ailles dans les prisons du Saint-Office ;

» ne te chagrines pas trop, nous sollici-
» terons pour ta prompte liberté. — Sei-
» gneur, dit l'officier en s'adressant à Lo-
» renzo, voici votre signalement, vous allez
» juger si je me méprends. » Le signalement lu, l'officier continua ainsi : « Vous voyez
» donc clairement que c'est à vous que je
» dois m'adresser. Voici de quoi il s'agit :
» Vous avez attaqué aux environs de Gua-
» darrama, cinq braves jeunes gens qui
» alloient s'enrôler dans la ville voisine, au
» service de sa Majesté, vous les avez me-
» nacés de leur faire perdre la vie; peu
» s'en est fallu même que vous n'ayez fait
» sauter la cervelle à l'un d'eux. Or il n'est
» personne qui ne sache quel énorme dé-
» lit c'est qu'une attaque à main armée
» sur une grande route. — Allons, dit Isa-
» belle, asseyez-vous là, seigneur officier;
» dînez avec nous : on va distribuer des
» rafraîchissemens à vos gens. » L'officier prit place de fort bonne grace, entre Isabelle et Inès, et continua ainsi : « Sérieu-

» sement, seigneur Lorenzo, je suis ravi » que ceci tourne en plaisanterie. Dès que » votre chère sœur et votre aimable petite » nièce se sont présentées à moi, je me » suis douté de la méprise de vos accu- » sateurs. Ce sont des poltrons qui seront » punis de la nécessité où ils m'ont mis, » de vous causer une surprise qui vous a » été désagréable. C'est la seule réparation » que je puisse vous offrir; veuillez la re- » cevoir avec bienveillance, et me per- » mettre de compter sur vos bontés. Je » demande la même faveur au seigneur » votre beau-frère et à la senora votre » sœur. »

On ne pouvoit rien de mieux; on remercia vivement l'officier. On se félicita d'avoir fait rencontre en pareille circonstance, d'un cavalier en qui on trouvoit toute la loyauté espagnole. Isabelle lui apprit ensuite qu'elle alloit à Madrid avec sa famille, et que quand elle y auroit pris un peu de repos, elle se rendroit à

l'Escurial pour une affaire qui intéressoit sa fille. « Dès que vous allez à l'Escurial, » dit l'officier, voulez-vous bien vous » charger d'une lettre ? Je ne vous retar- » derai pas ; je n'ai que deux mots à » écrire. » La lettre écrite et cachetée, l'officier la présenta à Isabelle en lui disant : « Je ne puis la confier à un mes- » sager plus digne de mériter l'estime de » celui à qui elle s'adresse, et j'ose croire » qu'il s'empressera de vous être utile. » Isabelle ayant jeté les yeux sur l'adresse, poussa un cri de surprise. « Quoi, dit- » elle, vous écrivez au seigneur Isidro » Langarez ! vous le connoissez donc ? — » Un peu, senora ; je suis son frère, je » me nomme Alfonse Langarez. — Vous » ne vous ressemblez guère. — Il est vrai » qu'il n'est pas beau. — La beauté, dit » Fernand, est un foible avantage dans » un homme ; mais quand on réunit » comme vous un extérieur agréable aux » qualités du cœur et de l'esprit, on a

» beaucoup à se féliciter. — Et le duc » d'Almeyra, demanda Isabelle, le con- » noissez-vous ? — Je me flatte d'être » honoré de sa protection, et je crois la » mériter par les bons témoignages qu'on » lui rend de mes services ; mais la cour » est un pays où l'on ne s'occupe guère » des absens. Mon frère qui exerce sur moi » avec quelqu'empire son droit d'aînesse, » prétend que je suis trop jeune pour être » mieux ; le ministre promet de m'avan- » cer. L'évêque de Léon, notre protec- » teur dès notre plus bas âge, dit que le » duc d'Almeyra s'étant chargé de ma » fortune, il n'a plus rien à faire pour » moi. — Ah ! vous avez de l'ambition, » dit Isabelle. — Qui pourroit en blâmer, » dit Lorenzo, un cavalier tel que le sei- » gneur Alfonse ? — Je mentirois, répondit » celui-ci, si je me disois content de l'état » obscur et désagréable que j'exerce. — Et » que désireriez-vous ? demanda Isabelle. » — Je me bornerois à obtenir une simple

» lieutenance dans un régiment d'infante-
» rie. La carrière seroit plus glorieuse, et
» j'aurois du moins l'espoir d'un avance-
» ment que ne me permet guère d'espérer
» le poste que j'occupe. — Eh bien ! dit
» Isabelle, nous parlerons pour vous; je
» suis très-heureuse dans mes sollicita-
» tions; mais je ne puis m'intéresser à
» vous qu'à une condition : Il faut que
» vous nous disiez ce que c'est qu'une
» belle Portugaise qui inspire le plus vif
» intérêt à l'évêque de Léon. — Senora,
» je ne suis point initié dans les mystères
» sacrés, je ne connois que les profanes.
» Il y a long-temps que je n'ai été à Léon,
» je ne connois pas même l'existence de la
» belle Portugaise. — Mais enfin, que
» pensez-vous de cette liaison ? demanda
» encore Isabelle. — Je pense que pour
» être évêque, on n'est pas insensible à
» ce qui fait le charme de la vie, et que
» dans quelqu'état que l'on soit, il faut
» bien au moins une fois se soumettre à

» l'empire de la beauté. — Vous pensez » donc comme moi, dit Lorenzo, que » cette dame console notre saint prélat » des rigueurs du .... » Ici Isabelle fit signe à son frère de ne pas continuer la conversation.

On se leva; Alfonse prit congé des voyageurs, en disant à Isabelle qu'il comptoit lui-même aller incessamment à l'Escurial, pour faire un rapport au conseil de Castille; qu'il se rendroit ensuite à Madrid pour y passer quelques jours; et si à cette époque, senora, ajouta-t-il, vous y êtes encore, je vous demande la permission de vous faire ma cour. On lui répondit qu'on le verroit volontiers en tout temps, et on lui renouvela la promesse qu'on s'intéresseroit à lui. C'est à vous sur-tout, belle enfant, dit Alfonse en s'adressant à Inès, que je recommande mes intérêts. Plaidez ma cause; vous êtes si jolie, si douce; il y a tant de grâce dans votre sourire, dans votre accent, dans votre regard,

que vous fléchiriez un tigre; on ne vous refusera rien, et il me sera doux de vous devoir mon bonheur. Inès rougit beaucoup du compliment qui lui étoit adressé, et répondit avec timidité à Alfonse, qu'elle ne pourroit jamais oublier ses procédés honnêtes pour ceux qu'elle aimoit.

L'officier de la Sainte-Hermandad retiré, les voyageurs se disposèrent à leur départ. Lorsqu'ils se furent remis en route, la conversation tomba naturellement sur la rencontre qu'ils avoient faite à l'auberge. On se répandit en éloges sur le seigneur Alfonse, et on se promit bien de lui être utile si l'occasion s'en présentoit. Cependant, dit Isabelle, mon frère a eu tort de le pousser sur cette Portugaise; cela peut être rapporté à l'évêque de Léon et lui être désagréable; il faut éviter par-dessus tout d'affliger ses amis. — Je conviens, dit à son tour Fernand, que votre frère Lorenzo est un franc étourdi; on ne peut avoir ni un meilleur cœur, ni une plus

mauvaise tête. Mais vous-même, ma chère amie, qui la première avez mis en présence d'Alfonse, la conversation sur cette matière, n'avez-vous pas tort de témoigner en toute rencontre de la curiosité pour savoir qui est cette protégée de l'évêque? Le prélat ne peut-il pas trouver mauvais que vous cherchiez à pénétrer un secret qu'il lui importe sans doute de ne pas vous révéler? — Bon, répondit Isabelle, est-ce que vous voudriez que je prisse l'air grave quand je trouve l'occasion de m'égayer? Cette vie seroit bien triste, s'il n'étoit pas permis de rire de ce qui apprête à rire. Dès que l'évêque consent à tenir dans un couvent, au su de tout le monde, une étrangère qui n'est connue que de lui, il doit permettre les conjectures. Personne ne connoît mieux que moi les convenances, on ne m'a jamais reproché d'y avoir manqué; et quand je blâme Lorenzo, ce n'est pas sans raison, parce que pour plaisanter,

il

il faut en avoir le talent, et savoir s'arrêter à propos.

Fernand n'insista pas ; on changea de propos ; on en revint à parler de l'aventure qui avoit procuré la connoissance de l'officier de la Sainte-Hermandad ; on se perdit en projets sur ce qu'on feroit à Madrid, à l'Escurial ; sur les douceurs qu'on procureroit à Inès dans son couvent, et enfin on arriva au terme du voyage sans avoir éprouvé un seul moment d'ennui. On se logea dans la rue d'Alcala, à la grande satisfaction de Fernand qui se promit de visiter souvent le beau cabinet d'histoire naturelle qu'on voit dans cette rue. Son humeur le portoit à l'observation ; il aimoit principalement à s'occuper des belles-lettres et des phénomènes de la nature ; il étoit même capable d'écrire sa langue aussi bien qu'aucun auteur espagnol ; mais il réunissoit à la simplicité de ses goûts, une modestie qui ne lui permet-

toit pas de se prévaloir de ce qu'il savoit. Peut-être même y avoit-il un peu d'orgueil dans cette modestie, peut-être eût-il rougi qu'on crût qu'il étoit aussi instruit qu'un savant de profession.

Quoi qu'il en soit, dès qu'on fut entré dans l'auberge, Isabelle en un clin d'œil, arrangea toutes choses de manière que chacun se trouva au mieux. Cependant, quoiqu'elle se félicitât beaucoup d'avoir amené son frère et Andrès, elle vit avec étonnement qu'ils n'étoient point satisfaits de leur voyage; elle leur en demanda la raison. « Je me trouve très-fatigué, dit Lorenzo; et moi, dit son domestique, je suis malade; j'ai la fièvre; il faut que je me mette au lit. »—« Le pire, reprit Lorenzo, c'est que nos chevaux sont, non pas rendus, mais ruinés, absolument ruinés. » Isabelle ne comprenoit pas comment tout cela pouvoit être. « Cependant, disoit-elle, nous avons été à bien petites journées.

Vous êtes des gens délicats, ajoutoit-elle ; et vos chevaux sont des rossinantes ; mais un peu de repos vous guérira tous. »

Fernand en conséquence étoit d'avis qu'avant d'aller à l'Escurial, on se reposât pendant quelques jours. Ce ne fut pas l'avis d'Isabelle. « Considérez, dit-elle à » son mari, combien il importe à notre » Inès de réparer le temps perdu. Voilà » des mois entiers qu'elle croupit dans la » paresse ; elle a oublié tout ce qu'elle » savoit. Je crois que nous n'avons rien » de mieux à faire que d'aller dès demain » à l'Escurial pour la présenter au seigneur » Langarez, ainsi qu'au duc d'Almeyra ; » et aussitôt après notre retour, nous la » placerons dans son couvent. Nous ne » pouvons pas d'ailleurs faire une longue » absence ; nos affaires de Léon en souffri- » roient, et un trop long séjour ici nous » occasionneroit une dépense que nous ne » sommes pas en état de faire. J'ai em- » prunté pour ce voyage, de l'argent à

» mon père et à mon frère ; je dois me » mettre en état de le rendre. »

Ces puissantes considérations déterminèrent à ne pas renvoyer plus loin qu'au lendemain même le départ pour l'Escurial. Mais le lendemain Isabelle elle-même se trouva si fatiguée, si incommodée tant du voyage, que de la contrariété qu'elle éprouvoit de la mauvaise humeur de son frère, et de la maladie d'Andrès, qu'elle déclara qu'il lui seroit impossible de se remettre en route dans la journée. A midi elle étoit encore au lit, et elle annonça qu'il falloit attendre son parfait rétablissement pour savoir quel jour l'on partiroit.

Lorenzo qui avoit réellement besoin de repos, lui fit fidelle compagnie. Fernand et Inès vouloient comme Lorenzo, rester auprès d'elle, mais elle exigea que son mari emmenât Inès, et lui fit voir quelqu'une des curiosités de la ville. Fernand sortit donc avec sa fille, et la conduisit d'abord au cabinet d'histoire naturelle, qui n'étoit

qu'à deux pas de leur auberge. Inès trouva l'édifice fort beau; mais parvenue dans le cabinet d'histoire naturelle, elle fut si éblouie de la quantité de métaux, de minéraux, de marbres, de pierres précieuses, de coraux qui frappèrent ses yeux, qu'elle dit à son père qu'elle n'étoit point encore assez instruite pour se connoître à tant de belles choses. Comme elle considéroit cependant avec plus de curiosité, trois beaux diamans placés sur une soucoupe d'or, son père entendit derrière lui un cavalier qui disoit : « Voilà bien la plus jolie petite » créature que j'aie vue de ma vie. » Juste ciel ! c'est un ange descendu sur » la terre. » Fernand aperçut trois cavaliers richement habillés, qui se promenoient dans la salle. En regardant plus attentivement celui des trois qui étoit au milieu des deux autres, il dit tout bas à sa fille : « Regarde bien, mon enfant, voilà, si je » ne me trompe, le seigneur Isidro Lan-

» garez dont ta mère nous a tant parlé ;
» j'ai envie de l'aborder. — « C'est lui-
» même, répondit Inès ; mais il m'a fait
» un si joli compliment, que je n'oserai
» jamais l'approcher. »

Fernand n'en prit pas moins la main de sa fille, et s'avança avec elle vers Langarez qui les voyant venir à lui, s'écria : « Quoi !
» serois-je assez heureux pour que cette
» aimable enfant, le plus bel ouvrage du
» créateur, eût quelque chose à me de-
» mander ? — N'êtes-vous pas, dit Inès,
» le seigneur Isidro Langarez ? — Oh !
» mais, répondit Isidro, vous n'aviez donc
» pas assez du don de la beauté, le ciel a
» voulu vous donner aussi celui de devi-
» ner. C'est moi-même ; je suis Isidro
» Langarez. — Et moi, dit Inès, je suis
» cette petite Inès de Léon, à laquelle
» vous avez la bonté de vous intéresser.
» Voilà mon père ; mes parens me con-
» duisent au couvent où vous m'avez ob-

» tenu une place; et avant d'y entrer, je » dois aller avec eux à l'Escurial pour vous » remercier. »

Inès avoit été enhardie par la manière tout-à-fait obligeante dont Langarez l'avoit accueillie. Il fut enchanté de la grâce avec laquelle elle lui parloit. Il la souleva et l'embrassa fort affectueusement : il salua ensuite Fernand avec cordialité, et lui demanda s'il n'avoit point amené son épouse à Madrid. « Elle y est, répondit Fernand : » nous arrivâmes hier; mais le voyage » l'ayant sans doute fatiguée, elle se trouve » aujourd'hui un peu incommodée, et » garde le logis; son frère qui nous a accom- » pagné, est avec elle. Dès qu'elle sera réta- » blie, nous nous rendrons à l'Escurial, » pour vous y faire solennellement nos » actions de grâces. — Il est inutile, dit » Langarez, que vous preniez cette peine; » dès que la senora de Léon est ici, j'irai » lui faire ma cour. — Ne nous privez » pas, seigneur, de la satisfaction de vous

» prévenir. — Oh! entre nous, point de
» cérémonie; de l'amitié, je vous prie,
» rien que de l'amitié. Vous viendriez d'ail-
» leurs inutilement à l'Escurial; vous n'y
» trouveriez personne; nous sommes tous
» ici au moins pour un mois. — Vous
» logez? . . . . . — Au palais. — Nous
» irons vous y faire notre visite, et je me
» flatte que vous ne me refuserez pas la
» faveur de me présenter au duc d'Al-
» meyra. — Vous pouvez disposer de moi
» en toute rencontre; je vous dirai pour-
» tant franchement qu'il conviendroit que
» vous prévinssiez vous-même le duc de
» votre visite. Ecrivez-lui pour lui de-
» mander une audience particulière; c'est
» aujourd'hui mardi; demandez-la lui
» pour vendredi prochain; c'est le jour où
» il lui sera plus commode de vous entre-
» tenir. Vous nous amènerez cette belle
» enfant, et nous lui ferons voir ce qu'il y
» a de plus remarquable dans le palais
» qui seroit un fort beau palais s'il étoit

» achevé. » Fernand remercia de son mieux le seigneur Langarez ; Inès lui fit une profonde révérence, et tous les deux se disposoient à se retirer. — « Non, leur » dit-il, j'ai trop de plaisir d'être avec » vous pour ne pas le prolonger. » Prenant ensuite congé des deux cavaliers qui l'accompagnoient, « je ne vous propose » pas, continua-t-il, de venir avec moi à » la séance de l'académie *de las Nobles* » *Artes*, dont j'ai l'honneur d'être membre, » et qui se réunit dans ce bâtiment où elle » trouve tous les secours nécessaires pour » ses travaux. Votre chère Inès ne trouve- » roit point cela assez divertissant. Il faut » lui faire voir d'un coup-d'œil toute la » magnificence de la première ville de » l'Europe. Si vous voulez donc bien » agréer ma compagnie, je laisserai là la » séance académique pour laquelle j'étois » venu, et nous irons faire un tour de » promenade au Pardo. Je n'ai jamais vu » une plus belle journée d'automne; toute

» la cour et toute la ville doivent être à la » promenade. »

En disant cela Langarez présenta la main à Inès, et suivi de Fernand, il gagna sa voiture qui l'attendoit à la porte. Tous les trois y montèrent après s'être fait mutuellement quelques civilités pour la place d'honneur; il fallut obéir au seigneur Langarez qui exigea absolument que Fernand et sa fille occupassent seuls le fond. Cet excès de politesse donna beaucoup à penser à Inès qui ne comprenoit pas ce qui pouvoit mettre tant de différence entre les manières des cavaliers de Madrid et celles des cavaliers de Léon.

On suivit la rue d'Alcala qui traverse le Pardo, et on arriva à cette promenade qui ce jour-là, étoit véritablement imposante. Tout s'y développa sans confusion à l'œil attentif de la petite Inès. L'eau jaillissante des fontaines la récréoit; le parfum des fleurs lui apportoit des sensations qu'elle trouvoit délicieuses. L'ordre, la

décence qu'elle voyoit régner dans une multitude presqu'innombrable, la contenance à la fois fière et modeste des cavaliers et des dames qui se promenoient à pied, la propreté, la richesse même des parures, tout l'enchantoit, tout la ravissoit; elle se croyoit au pays des fées. Elle s'occupa ensuite des voitures; elle ne se lassoit pas d'admirer comment en défilant au milieu de cette foule immense, bien loin de pouvoir causer le plus léger accident, elles ne servoient qu'à ajouter à la beauté du spectacle. Le concours à la vérité en étoit prodigieux ce jour-là. Fernand qui avoit la patience de bien examiner tout ce qui le frappoit, en compta jusqu'à cinq cent cinquante. Il fit part de son calcul à Langarez qui parut l'apprendre avec plaisir. « Eh bien! s'écria-t-il, que les » Anglois et les François viennent nous dire » maintenant que Madrid ne peut pas » aller de pair avec les villes les plus opu- » lentes et les plus peuplées de l'Europe.

» Je tiendrai note, seigneur, de votre » calcul. »

Parmi ces voitures, un carrosse surtout attira toute l'attention d'Inès. Il étoit éclatant d'or; des laquais vêtus d'une riche livrée, le surchargeoient par derrière; quatre coureurs non moins richement vêtus, le précédoient; des cavaliers, des pages à pied l'environnoient de toutes parts. — « Quelle magnificence! s'écria » Inès. Voilà sans doute le roi. » Langarez regarda et dit en souriant : « Non, ce » n'est pas tout-à-fait le roi; c'est mon pa» tron; c'est le duc d'Almeyra. — Com» ment va donc le roi, demanda Inès, si » son ministre va ainsi? » Cette naïveté fit encore sourire Langarez. « Vous trou» vez donc cela bien beau? dit-il à Inès; » vous n'êtes pas la seule. Je connois plus » d'une belle dame qui voudroit bien l'a» voir pour son mari, afin d'être environnée » de cette magnificence; mais nulle dame » ne peut l'épouser à cause des vœux

» qui le lient à l'ordre de Malte. — Et » pourquoi les a-t-il faits? demanda Inès. » — Parce qu'il le devoit, répondit Langa- » rez. Oh! c'est bien fâcheux, continua- » t-il! S'il étoit marié, s'il avoit un fils à- » peu-près de votre âge, belle Inès, avouez » que vous ne seriez pas fâchée qu'on vous » mariât un jour à lui. »

Cette question fit rougir Inès: il me prend, se dit-elle à elle-même, pour une petite fille pleine de vanité; son cœur palpita; elle éprouva une émotion qui l'étonna, et qui la rendit quelques instans rêveuse.

On continuoit cependant à se promener. Lorsqu'on fut devant le jardin de botanique, que Langarez fit remarquer à Fernand, et où celui-ci se promit de venir quelquefois, un cavalier se présenta à la portière, et remit à Langarez de la part du duc d'Almeyra, un billet écrit au crayon, et où il n'y avoit que ces mots: « Renvoyez, mon ami, votre voiture;

» venez prendre place dans la mienne ; » j'ai à vous parler. » Langarez prit aussitôt congé de Fernand et de sa fille ; il mit pied à terre, et dit à son cocher : « Vous » conduirez le seigneur Fernand chez lui, » lorsqu'il vous l'ordonnera ; vous revien- » drez ensuite au palais. »

Fernand fit encore quelques tours de promenade, et rentra ensuite dans la rue d'Alcala pour revenir chez lui. On s'entretint jusqu'à ce qu'on fût arrivé, de tout ce qu'on avoit vu et particulièrement du seigneur Langarez. « Comment le trouves- » tu ? demanda Fernand à sa fille. — » Mais, je ne le trouve pas si laid que ma- » man le disoit. Il a la vue un peu basse ; » il regarde d'assez près, mais ce n'est pas » là loucher ; il a de beaux cheveux ; ses » sourcils sont noirs et épais ; il m'a semblé » pourtant qu'ils ne se touchoient pas ; son » nez est aquilin, et il y a des gens qui le » trouveroient plus beau que laid ; sa » bouche n'est point mal ; il n'est pas

» grand, il est maigre, mais il se tient
» bien, et sa taille m'a semblé bien pro-
» portionnée. Il a, il est vrai, sur le visage,
» quelques taches de petite vérole, mais
» combien d'hommes en ont davantage,
» et qu'on ne trouve cependant pas laids!
» Son frère, il est vrai, est fort bien, et
» c'est peut-être ce qui fait tort à l'aîné,
» par la comparaison qu'on fait de lui
» avec son cadet. — Ce n'est rien de tout
» cela, ma chère enfant, dit Fernand. Ta
» mère, comme tu sais, charge toujours
» un peu ses portraits, et toi flattes un
» peu trop celui-ci. Le seigneur Langarez
» est loin d'être un bel homme: il déplaît,
» il repousse au premier coup-d'œil, et en
» cela ta maman a raison. Mais il est si
» honnête, si poli, qu'il fait oublier sa
» laideur, et voilà, mon enfant, l'avantage
» de la politesse; elle donne plus d'éclat à
» la beauté, et embellit presque la lai-
» deur elle-même. — Mais comment donc
» faire, demanda Inès, pour l'avoir cette

» politesse qui rend aimables les personnes
» les plus laides ? — La chose n'est pas
» très-difficile ; il suffit pour se la don-
» ner, d'avoir un désir bien entendu de
» plaire. Il faut, par exemple, n'offenser
» personne ni par ses manières ni par ses
» paroles, et sur-tout s'abstenir de laisser
» croire à ceux à qui on parle, qu'on n'a
» pas pour eux de l'estime. Tu verras quand
» tu seras dans le monde, que les hommes
» ne pardonnent jamais aux gens qui ont
» l'air de les mépriser ; tu verras que c'est
» là la source de toutes les haines, de
» toutes les inimitiés. Une chose obligeante
» est aussitôt dite qu'une chose offensante ;
» et quelle que soit la personne à qui l'on
» s'adresse, il n'est pas possible qu'il n'y
» ait pas à la louer sur quelque qualité ;
» il vaut donc mieux la louer que l'offenser,
» puisque l'un est aussi court que l'autre,
» et qu'il y a un véritable profit à se mon-
» trer agréable à tous ; car alors on se fait
» pardonner ses propres défauts, et on

» s'acquiert dans le monde une bonne ré-
» putation. »

Inès qui goûtoit beaucoup les conversations raisonnables, prenoit un tel plaisir à celle-ci, qu'elle ne s'apercevoit pas qu'on étoit déjà dans la cour de l'hôtel. Lorenzo qui en entendant le bruit de la voiture, avoit mis la tête à la fenêtre, fut fort étonné de voir descendre de ce carrosse son beau-frère et sa nièce ; il courut aussitôt en donner la nouvelle à sa sœur.

Isabelle un peu après le départ de son mari et de sa fille, avoit envoyé chercher un médecin, non pour elle, mais pour Andrès. Le docteur après s'être assuré de l'état du malade, avoit déclaré qu'il étoit attaqué d'une fausse pleurésie. Cette nouvelle en alarmant Isabelle, lui avoit rendu toutes ses forces et toute son activité ; elle cria qu'elle n'étoit plus malade ; elle se levâ à l'instant, fit transporter Andrès dans son propre lit, voulut qu'on en dressât un autre dans la même chambre

pour elle, et se constitua seule garde-malade du domestique de son frère. Elle faisoit ses tisanes, lui administroit les potions ordonnées par le médecin, le consoloit, le fortifioit par ses exhortations contre le mal et ses suites. Sa patience, sa douceur, ses attentions, son humeur enjouée étoient un véritable baume pour le malade qui se sentoit soulagé de la seule présence de cette femme admirable dans ces sortes de circonstances.

Quand elle entendit arriver son mari et sa fille, elle courut les recevoir hors de la chambre du malade. Elle les embrassa en fondant en larmes. « Ce pauvre homme, » leur dit-elle, souffre. Sa maladie me met » dans un état que je ne puis vous expri- » mer. Quel épouvantable malheur si nous » venions à le perdre! il nous est si atta- » ché! Mon frère l'aime tant! Si nous le » perdions, je ne sais pas ce que je de- » viendrois! »

Son mari lui représenta qu'il ne falloit

pas se désespérer avant le temps, et qu'il n'y avoit nul sujet de s'alarmer, parce que ces maladies étoient du nombre de celles que les médecins guérissoient assez aisément. « Oh! oui, continua-t elle, je vous » le dis avec sincérité, si Dieu vouloit me » donner cette maladie et guérir ce pauvre » Andrès, j'accepterois de tout mon cœur, » car vous voyez bien que je souffre mille » fois plus que lui. »

S'étant enfin remise, et ayant essuyé ses larmes, elle attendit quelques instans qu'il ne parût plus sur son visage aucune trace de son affliction. Elle rentra ensuite auprès de son malade avec Fernand et Inès, après avoir recommandé à ceux-ci de ne laisser échapper aucun signe qui pût alarmer Andrès sur sa situation. Assise à côté du lit, elle se fit raconter par son mari et sa fille, tout ce qui leur étoit arrivé, tout ce que leur avoit dit Langarez, et ce qu'avoit répondu Inès, qu'elle baisa mille et mille fois, la louant sur sa sagesse, sa discrétion, son

esprit, et aussi sur sa beauté. « Oh! s'écria » Inès, tout cela n'est rien, maman; j'ai- » merois bien mieux avoir votre bon » cœur. » Ce fut alors le tour de Fernand d'embrasser sa fille. « Tu seras, lui dit-il, » l'honneur de ta famille. — Ajoutez, » dit Isabelle en montrant le malade, et » notre consolation dans les traverses dont » vous voyez bien que cette vie est se- » mée. »

On revenoit ensuite à l'histoire du Pardo; Isabelle s'égayoit sans contrainte de tout ce qu'avoit dit Langarez, et sur-tout de sa laideur; elle ne concevoit pas comment Inès n'en avoit pas été effrayée. Comme on étoit au fort de ce récit, Lorenzo qui avoit disparu, reparut grommelant entre ses dents et d'assez mauvaise humeur. « Qu'as-tu ? lui demanda Isabelle. — » Ces gens-là, répondit Lorenzo, sont » des insolens. M'étant aperçu que Fer- » nand s'étoit borné à faire un mot de re- » mercîment au cocher qui l'avoit amené,

» j'ai voulu réparer l'oubli de mon frère ;
» je suis descendu ; j'ai mis dans la main
» de ce cocher une pezeta; mais cet homme
» après avoir regardé avec dédain la pezeta,
» l'a jetée par terre, en me disant : Allez
» porter cela à un cocher de place ; ap-
» prenez que le seigneur mon maître n'a
» pas besoin de la bourse d'autrui pour
» payer ses gens. — Et qu'as-tu ré-
» pondu ? demanda encore Isabelle. —
» Il a été heureux que je n'eusse pas là un
» bâton. — Eh non! dit Fernand, il
» valoit mieux lui présenter, comme à ces
» pauvres enrôlés, la bouche de votre pis-
» tolet, et lui demander s'il aimoit mieux
» la pezeta qui étoit dedans, que celle que
» vous lui aviez donnée. — Enfin,
» demanda une seconde fois Isabelle, que
» lui as-tu répondu ? — J'ai ramassé
» mon argent, je l'ai remis dans ma poche,
» et j'ai crié à cet homme: Dites au sei-
» gneur votre maître, que Lorenzo Coel-
» los lui recommande d'avoir à son service

» des gens moins insolens. — Peste! » dit Fernand, voilà une recommandation » qui vaut un ordre, et le nom de Lo- » renzo Coellos est trop connu à la cour, » pour que le seigneur Langarez ne s'em- » presse pas d'obéir, et de réformer même » toute sa maison, si mon frère l'exige. » — Mon nom, dit Lorenzo, peut n'être » pas connu à la cour; mais il n'y a nulle » honte à le porter, et il n'est pas donné à » tout Espagnol de descendre des anciens » rois de Léon. — Voilà, mon frère, que » tu te fâches, dit Isabelle; quand tu es » de mauvaise humeur, tu n'as point de » retenue. La vérité est que tu as commis » une insigne étourderie. Inès avoit fait la » plus heureuse rencontre du monde; tu » as tout gâté. Où as-tu vu qu'en Espagne, » où l'on est si généreux, si désintéressé, » on donnoit de l'argent aux domestiques » qui ne sont pas à notre service? Ensuite, » où il falloit une excuse, tu a mis de la » morgue. Mon mari dont il ne te con-

» vient pas de te moquer, t'a-t-il jamais » donné l'exemple d'une pareille hauteur? — Moi! s'écria Lorenzo, me moquer de » Fernand, de mon frère, de mon meil- » leur ami! — Oui, lui dit Fernand en l'em- » brassant, votre frère, votre meilleur ami; » je le suis et le serai toujours. Pardonnez- » moi, si, dans ce que j'ai dit, j'ai pu bles- » ser l'amitié que vous me portez. » Isabelle attendrie embrassa son mari et son frère, en leur disant qu'on verroit à réparer ce petit contre-temps. Inès voulut aussi être embrassée, et demanda quel jour on iroit au palais. Isabelle faisant un signe qui ramenoit l'attention sur le malade, dit qu'il lui seroit impossible de sortir de la maison, ou de recevoir quelqu'un avant huit jours. On remit au lendemain matin à délibérer sur la manière dont il conviendroit de se comporter en attendant, envers Langarez et le duc d'Almeyra.

Le soir arrivé, Isabelle voulut que chacun sortît de la chambre du malade, et l'y

laissât seule. Elle suivit cependant Fernand et Lorenzo, pour leur dire qu'aussi longtemps que dureroit la maladie, il falloit empêcher Inès d'entrer dans cette chambre, dans la crainte que l'air qu'on y respiroit, ne nuisît à la santé de cette chère enfant. « Quand elle voudra me parler, ajouta-» t-elle, on me fera demander. »

Le lendemain matin on reçut un billet à l'adresse d'Isabelle, conçu en ces termes: « Voulez-vous bien permettre, aimable et » honorée dame, que j'aille prendre de-» main le chocolat avec vous? J'embrasse » affectueusement ma jolie protégée; je » salue le seigneur Fernand, et je prie le » seigneur Lorenzo Coellos de permettre » que je le dispense du soin de payer mes » gens. Comptez, senora, sur tout mon » attachement.

» *Signé*, ISIDRO LANGAREZ. »

Isabelle après avoir communiqué à son mari, à son frère et à sa fille ce billet, fit la réponse suivante:

« Une

« Une personne, seigneur, à qui ma » famille a des obligations et que mon » frère affectionne beaucoup, se trouve » dans ce moment malade assez sérieuse- » ment, et a besoin de tous mes soins. » Permettez donc que nous renvoyions le » chocolat à un jour où nous pourrons » jouir sans mélange d'aucune peine, du » plaisir de vous posséder. Mon mari se » loue des civilités dont vous l'avez com- » blé, et votre jeune protégée vous prie » de lui continuer vos bontés. Quant à » mon frère, il a déjà assez de peine à » payer ses gens, pour entreprendre de » payer ceux des autres. Il n'a apporté de » sa province qu'un grand fonds de bonté, » qui mérite toute votre indulgence. Ac- » cordez-la lui, seigneur, et croyez que » rien ne pourra altérer la reconnoissance » que vous m'avez inspirée. »

La lettre écrite, Isabelle reprit ses fonctions auprès du malade dont la situation n'empiroit pas, mais ne laissoit pas que

d'inquiéter. Elle passoit ainsi ses journées sans ennui, sans dégoût, et même avec une véritable satisfaction; sa santé n'en étoit point altérée, elle sembloit au contraire se fortifier au milieu de ces touchantes occupations. Fernand, de son côté, parcouroit la ville avec Inès, lui en montroit, lui en décrivoit les beautés, et ne manquoit jamais de commencer ses courses par le cabinet d'Histoire naturelle, et de les finir par le jardin de botanique. Il déployoit dans ses promenades, des connoissances sur les arts, les sciences, la géographie, l'histoire, qui tournoient au profit de sa fille dont l'esprit s'enrichissoit plus par ces sortes d'entretiens, qu'il ne l'auroit fait par plusieurs mois de lecture. Quant à Lorenzo, il couroit chez tous les maquignons pour se défaire de son cheval et de celui de son domestique, qui étoient hors de service, et en acheter deux autres. Il vendit à très-bas prix et acheta fort cher. Cette vente et

cet achat étoient la matière de sa conversation, lorsqu'il revenoit auprès d'Isabelle qui ne cessoit de le plaisanter sur l'importance qu'il mettoit à avoir de bons chevaux, tandis que d'un autre côté, il sembloit n'avoir pas le même souci pour la conservation d'un domestique qu'il ne devroit pas échanger, disoit-elle, pour tous les chevaux d'Andalousie.

Enfin au neuvième jour, le médècin déclara qu'Andrès étoit absolument hors de danger, et que la convalescence commençoit sous les plus heureux auspices. Cette nouvelle ravit Isabelle de joie; elle n'en continua pas moins ses soins pendant quelques jours encore, pour modérer l'ardeur de cet homme qui brûloit de réparer le temps perdu et de témoigner par ses services, la reconnoissance dont il étoit pénétré pour sa généreuse bienfaitrice. Comme cependant il n'y avoit plus de danger à rester auprès de lui, Inès put remplacer sa mère aussi souvent qu'elle

le désiroit. Pendant ce temps-là, Isabelle alloit et venoit dans Madrid ; elle en connut bientôt toutes les boutiques de bijouterie, d'orfèvrerie, de marchandes de modes ; elle ne revenoit point à la maison sans quelques curiosités, et n'oublioit jamais dans ses emplettes, ni son mari, ni son frère, ni sa fille, ni même Andrès.

Celui-ci dont la vénération pour Isabelle étoit montée au plus haut dégré, l'épanchoit sans mesure lorsqu'il se trouvoit seul avec Inès. Il se constituoit sans cérémonie son instituteur, la reprenoit sur tout ce qu'elle faisoit ou disoit, et lui remontroit comment elle devoit s'y prendre pour ressembler à sa mère. « Mon » pauvre Andrès, lui répondoit Inès, » votre morale est perdue, jamais je ne » ressemblerai à ma mère ; le ciel ne m'a » pas faite pour cela, elle a trop de per- » fection ; elle a pour se faire aimer de » tout le monde, des idées qui ne peu-

» vent venir qu'à elle, et que les anges
» seuls pourroient avoir. Il me semble que
» je réussirois mieux, si je prenois mon
» père pour modèle. — Le seigneur votre
» père, disoit Andrès, est le meilleur hi-
» dalgo qu'il y ait en Espagne; et quand
» on est aussi noble, et peut-être plus que
» le Roi, il faut bien qu'on ait de la
» fierté. Mais, mademoiselle, quand vous
» aurez des domestiques, serez-vous bien
» aise qu'ils ne vous abordent qu'en trem-
» blant; qu'ils ne sachent jamais si ce
» qu'ils ont fait est bien ou mal fait? si
» vous en avez de la satisfaction ou du
» mécontentement? D'ailleurs si vous
» aviez un frère, ce seroit à lui à imiter
» le seigneur votre père; mais vous, vous
» devez imiter la senora votre mère. —
» Eh bien! je me rabattrai à imiter mon
» oncle, la tâche ne sera pas aussi péni-
» ble. — Le seigneur Lorenzo a aussi un
» excellent cœur, c'est un fort bon maî-
» tre; je ne le quitterois pas, quand le

» Roi voudroit me faire capitaine-général
» de la plus belle de ses provinces ; il vous
» aime beaucoup, mais si vous n'y pre-
» nez garde, il vous gâtera ; il croit qu'on
» est généreux quand on jette l'argent par
» les fenêtres ; il dépense sans cesse, mais
» c'est toujours pour ses fantaisies ; il ne
» paie point ce qu'il doit, et s'emporte
» contre ceux qui lui demandent de l'ar-
» gent. Qu'est-il venu faire ici ? Que font
» ses ouvriers pendant qu'il bat le pavé
» de Madrid ? Il croit s'entendre à tout,
» et s'entend à très-peu de chose ; il
» n'a point de patience : et quand il a
» conçu un projet, que ce projet soit
» bon ou mauvais, il n'a point de repos
» qu'il ne l'ait mis à exécution. Voyez ce
» qu'il vient encore de faire pour ses deux
» chevaux. S'il eût voulu leur donner le
» temps de se rétablir, ils eussent mieux
» valu cent fois que ceux qu'il a achetés.
» Le seigneur votre oncle n'est pas un mo-
» dèle à suivre. Il semble qu'il n'a d'autre

» vue que de dissiper les grands biens que
» son père comme vous le savez, a gagnés
» à la sueur de son front. — Allons, dit
» Inès, je vois bien que c'est le père de
» maman qu'il me faut prendre pour mo-
» dèle. — Le seigneur Gabriel Coellos est
» un négociant estimé dans le monde en-
» tier, chacun fait son éloge; on aime
» mieux les morceaux de papier qu'il
» donne, que l'or et l'argent qui viennent
» du Pérou ; mais cela n'empêche pas
» que ce ne soit un maître difficile à ser-
» vir ; je le connois bien, puisque j'ai été
» à son service avant d'être à celui de son
» fils ; il ne parle à ses domestiques et à
» ses ouvriers, que pour les gronder ; il
» calcule toujours, et n'a de bonnes ma-
» nières qu'avec les négocians qui lui font
» gagner de l'argent. Si à la fin d'une
» année, il trouve qu'il n'a pas fait un gain
» aussi considérable que l'année précé-
» dente, il est pendant un mois entier,
» d'une humeur fâcheuse et chagrine; ni ses

» domestiques, ni ses ouvriers n'osent
» l'approcher ; il les accuse d'être cause
» du peu de gain qu'il a fait : il n'y a rien
» de bon pour vous à prendre dans sa
» conduite. Vous voyez de plus, que
» vous voulez un jour être une grande
» dame, et vous ne l'apprendrez pas en
» sachant comment on conduit des ma-
» nufactures. — Mais, mon pauvre An-
» drès, c'est la maladie qui vous rend si
» difficile sur tous mes parens. Je ne vois
» plus maintenant que mon oncle le Ber-
» nardin, dont je doive suivre les exem-
» ples. — Ce que vous dites là, mademoi-
» selle, n'est pas raisonnable. Est-ce qu'une
» personne comme vous, qui a peut-être
» dans la tête d'épouser un jour un Infant,
» doit se comporter comme un religieux?
» Ensuite votre oncle don Louis, tout
» religieux qu'il est, a trop de cette fierté
» que vous croyez être le bon ton. Si c'é-
» toit par humilité qu'il se fût mis dans un
» couvent, il n'auroit pas choisi celui où

» l'on ne reçoit que des hidalgos. Qu'est-
» il allé faire en Portugal? Il n'y est allé
» que parce que l'on ne vouloit le faire ici
» ni évêque, ni archevêque, ni cardinal;
» il eût bien mieux fait de rester auprès
» de sa famille, il lui eût été beaucoup
» plus utile. — En voilà assez, Andrès,
» vous êtes en train. La maladie vous a
» donné de la bile, vous n'êtes content
» d'aucun de mes parens, ne continuez
» pas, vous en viendriez à désapprouver
» même maman, malgré tout le bien que
» vous en pensez, et vous finiriez par ne
» pas m'épargner. . . . . — Et pourquoi
» vous épargnerois-je ? Y a-t-il donc tant
» de ménagement à avoir avec un enfant
» comme vous? Y auroit-il un si grand mal
» à vous dire vos vérités, quand vous êtes
» en âge de profiter? Mais j'espère qu'au
» couvent, ils vous corrigeront de vos dé-
» fauts. Quant à la senora votre mère, ne
» croyez pas plaisanter, il y auroit bien
» des choses à lui dire : elle a fait de vous

» un joli sujet. Sous quelques jours, vous » aurez neuf ans, et on dit que vous ne » savez rien. Pourquoi encore s'occupe- » t-elle tant d'affaires inutiles et si peu » des nécessaires ? Comment aussi croit- » elle qu'elle pourra toujours suffire à la » dépense qu'elle fait ? Mais le respect » me ferme la bouche ; et comme vous » dites, en voilà assez. »

C'étoit en pareilles conversations que se passoient les entrevues d'Inès avec Andrès, aussi long-temps que dura la convalescence de celui-ci. Le bon régime, les soins, le repos le rétablirent parfaitement ; et il y avoit long-temps qu'il étoit entièrement rétabli, qu'Isabelle courant le matin les boutiques, le soir les spectacles de marionnettes, des baladins, ne parloit point encore de l'affaire qui l'avoit amenée à Madrid. On eût dit que cette affaire étoit entièrement sortie de sa mémoire. Enfin un jour elle reçut la lettre suivante :

« Bonne amie et chère cousine ;

» Le seigneur Langarez a dit à sa sœur » que vous étiez depuis long-temps à Ma- » drid avec toute votre famille. Comment » se fait-il que ni vous, ni mon cousin, » ne soyez encore venus me voir, et que » vous n'ayiez pas encore présenté votre » cher enfant, votre belle Inès, à notre » supérieure ? Je ne vous cacherai pas » non plus que le seigneur Langarez a » dit encore à sa sœur, qu'il avoit eu l'oc- » casion de faire ses offres de service à » mon cousin, et de témoigner à la pe- » tite Inès, qu'il assure être la plus char- » mante créature du monde, tout l'intérêt » qu'il prenoit à elle. Il ajoute qu'il avoit » indiqué à mon cousin un jour où il pour- » roit avoir une audience particulière de » son excellence le duc d'Almeyra, et » qu'il vous avoit écrit à vous-même pour » vous demander la permission de vous » aller faire sa cour et de déjeûner avec

» votre famille. Voilà ce qu'il raconte ,
» et il assure que ni le ministre , ni lui ,
» ne vous ont vu , n'ont point entendu
» parler de vous. Toute la cour cepen-
» dant est retournée à l'Escurial.

» Je dois vous informer aussi que l'é-
» vêque de Léon a mandé à notre supé-
» rieure qu'il s'étonnoit qu'elle ne répon-
» dît pas à une lettre qu'il lui avoit écrite, et
» dont vous aviez bien voulu vous charger.»

» Si vous ne venez pas me voir , chère
» cousine , faites-moi savoir votre dernière
» détermination au sujet d'Inès. Vous
» croyez bien que la place qui lui est des-
» tinée ; ne pourroit pas être long-temps
» vacante. La supérieure a demandé un
» délai, il expire sous huit jours ; ce terme
» est de rigueur.

» Je ne vous dirai pas que chacun jase
» diversement sur votre inaction à l'égard
» de votre fille. Je laisse jaser , bien per-
» mis à chacun de penser ce qu'il voudra :

» moi, sûre de votre cœur, je pense que » vous aimez toujours votre amie.

» MARIA, religieuse. »

Lorsqu'Isabelle reçut cette lettre, elle avoit auprès d'elle son mari, son frère, sa fille et même Andrès qui dans ce moment, servoit le déjeûner. Elle lut tout haut cette singulière épître : « Vous voilà, » senora, dit Andrès, dans un bel em- » barras. — Tais-toi, lui répondit Isabelle; » laisse-nous, vas à ton ouvrage. — J'o- » béis, senora ; mais puis-je vous deman- » der ce que fait à Madrid le seigneur » Lorenzo? veut-il se ruiner? croit-il que » sa manufacture marche toute seule ? » Quand donc prétend-il retourner à Léon? » — Là, tu as raison; mais encore une » fois, laisse-nous, retire-toi. Ces domes- » tiques, continua Isabelle, sont une es- » pèce singulière. Les bontés qu'on a pour » eux les rendent d'une familiarité qui » importune. Celui-ci, depuis que j'ai » été sa garde-malade, se croit en droit

» de nous régenter tous. Mais, mon cher
» Lorenzo, dans ce qu'il dit de toi, il
» a raison ; je ne sais pas en vérité, ce
» que tu fais à Madrid ; il y a long-temps
» que tu devrois être de retour auprès de
» mon père qui ne peut pas non plus res-
» ter toujours à Léon ; il faut bien qu'il
» aille visiter son autre manufacture.
» Ecoute ; demain nous irons au couvent
» de las Salésas ; après-demain, à l'Es-
» curial ; le jour suivant, nous reviendrons,
» tu feras tes paquets, et le lendemain tu
» partiras ; voilà qui est arrangé. — A
» merveille, dit Lorenzo, je ne de-
» mande pas mieux. Si je ne suis pas déjà
» parti, c'est que j'attendois que ma chère
» petite nièce fût installée au couvent et
» je ne partirai pas que je ne l'y aie vue
» installée. Je crois, d'après la belle let-
» tre que tu viens de nous lire, que main-
» tenant tu ne me feras pas long-temps
» attendre. — Il est en effet urgent, dit
» Fernand, de conduire Inès à son cou-

» vent. Tout ce que nous avons fait de-
» viendroit inutile, si nous laissions expi-
» rer le délai. Que penseroit-on d'ailleurs,
» et à la cour, et partout, de notre peu
» d'empressement à profiter de la faveur
» que le Roi nous a accordée? Il est cer-
» tain, ma très-chère et très-honorée
» sœur, dit Lorenzo, que vous qui avez
» tout le bon sens et tout l'esprit en par-
» tage, vous avez manqué ici de juge-
» ment. — Ne raille pas, mon frère, parle
» sérieusement: que veux-tu dire! — Que
» moi qui ne suis qu'un étourdi, je ne me
» fusse pas conduit ainsi. — Tu m'impa-
» tientes; encore une fois, que veux-tu
» dire? — Que vous avez fait faute sur
» faute. — Quelle faute? — D'abord,
» voilà un voyage à l'Escurial, que vous
» pouviez fort bien éviter. — Grand mal-
» heur! Je suis au contraire très-contente de
» trouver cette occasion de faire voir l'Es-
» curial à ma fille. — Et ce chocolat que n'a
» point pris le seigneur Langarez. — Il fau-

» droit qu'il fût bien déraisonnable, pour
» trouver mauvais que je n'eusse pas songé
» à un déjeûner au milieu des embarras
» que me donnoit la maladie de ton do-
» mestique. — Et cette lettre de l'évêque
» de Léon. — Cette lettre n'est pas une
» dépêche ministérielle ; il sera toujours
» temps de la remettre à son adresse. —
» Qu'en pensez-vous, seigneur Fernand ?
» — Sans doute, sans doute, répondit
» Fernand ; cela n'est rien ; ce qui est
» tout, c'est d'avoir montré en apparencé
» si peu d'ardeur pour faire jouir notre
» Inès de la grâce que nous avons sollicitée
» et obtenue. —Eh ! n'est-ce pas ce que je
» dis ? s'écria Lorenzo. Comment veux-tu,
» ma sœur, qu'on interprète cette conduite?
» —Peu m'importe comment l'interpréte-
» ront les étourdis. Mais moi qui n'agis pas
» sans raison, je ne me repens pas de ce que
» j'ai fait. — Ce n'est pas répondre ; car
» enfin, rapproche toutes les circonstances
» de ton séjour à Madrid, ne diroit-on pas

» que tu n'as pas grand empressement à
» mettre ta fille au couvent? — Et qui te dit
» que je veux mettre ma fille au couvent ?
» — Oh ! pour le coup, tu extravagues....
» — Point du tout, car je ne me suis jamais
» sentie si raisonnable que dans ce mo-
» ment. Tu vas en juger; écoute-moi sans
» m'interrompre. Cette éducation dans un
» couvent ne peut me convenir en aucune
» manière. Il seroit trop dur pour Fernand
» et pour moi, et très-dangereux pour Inès
» elle-même, de priver tout d'un coup et
» pendant plusieurs années, cette chère
» enfant des douceurs qu'elle a goûtées
» auprès de nous. Nous n'avons que cet
» enfant ; il est notre joie, notre bonheur,
» notre consolation, tout notre bien. Je
» serois une mère dénaturée, une véri-
» table marâtre, si je consentois à l'enfer-
» mer dans un cloître. Qui me répondra
» que ma fille sera heureuse sous la di-
» rection de ces religieuses ? ce sont des
» saintes, des anges, je le veux croire, et
» certes je les honore infiniment ; mais

» pour aimer mon Inès comme elle doit
» être aimée, il faut avoir les entrailles
» d'une mère. La sœur Maria est une très-
» bonne fille ; je ne m'en dédis pas, mais
» il y a dans sa lettre une sécheresse qui
» pourroit bien aussi être dans son carac-
» tère. Je ne veux pas risquer le bonheur
» de ma fille. La vie est si courte, qu'il
» faut autant qu'on peut, abréger le temps
» des douleurs. Hélas ! les années de soucis
» arriveront assez tôt pour Inès ; évitons-
» lui du moins ceux de l'enfance. Quand
» même son intérêt exigeroit que nous la
» missions au couvent, pourquoi sacrifie-
» rois-je à cet intérêt celui de son père et
» le mien ? Les parens ne doivent-ils pas
» aussi considérer un peu leur propre sa-
» tisfaction dans les arrangemens qu'ils
» prennent pour leurs enfans ? Fernand et
» moi pourrions-nous supporter d'être sé-
» parés pendant plusieurs années de notre
» enfant unique ? Quant à moi, j'avoue
» franchement que cet effort est au-dessus

» de mes forces. Je ne puis en soutenir
» l'idée. Je croirois toujours voir ma fille
» souffrante, maltraitée, malade. Je ne
» dormirois pas, je ne vivrois pas. Qui
» voudroit d'une pareille existence ? Mais
» il y a plus, ces places de pensionnaires
» au couvent de las Salésas, sont accor-
» dées à des filles d'hidalgos pauvres ; de
» sorte qu'un hidalgo qui ne seroit pas
» pauvre, qui n'auroit pas besoin de cette
» ressource pour donner une éducation
» honnête à sa fille, feroit doublement
» mal d'accepter une telle place: d'abord,
» en l'acceptant il feroit un véritable men-
» songe, puisqu'il laisseroit croire que la
» modicité de sa fortune lui rend ce bien-
» fait nécessaire ; ensuite il commettroit
» réellement un vol ou plutôt un sacrilége,
» car en s'appropriant une telle place, il
» en dépouilleroit par le fait, le pauvre à
» qui elle appartenoit. On pensera de ma
» conduite tout ce qu'on voudra, mais je
» crois qu'en semblable affaire, il ne faut

» point s'écarter des principes d'une rigide
» morale. Inès n'aura pas une fortune im-
» mense; mais, dieu merci, elle n'en est
» pas réduite à vivre du patrimoine de
» l'indigent. Sans doute on jasera, mais
» j'aime mieux qu'on jase, que de m'en-
» tendre reprocher de m'être approprié ce
» qui par la nature même de la chose,
» ne devoit appartenir qu'à une famille
» pauvre. Pourquoi aussi se mettre dans
» une trop grande dépendance des mi-
» nistres? et pourquoi s'y mettre sans une
» absolue nécessité? Puisque Fernand a à
» se plaindre du peu d'attention qu'on a
» fait jusqu'à présent à lui et à son frère
» don Louis, puisqu'il est dans ses prin-
» cipes de ne rien solliciter, pourquoi
» acccepteroit-il aujourd'hui une faveur
» qui autoriseroit à lui demander par la
» suite, ce à quoi peut-être il ne voudroit
» ni ne pourroit consentir? Je crois ces
» raisons bonnes, et comme je suis sûre
» qu'elles auront l'approbation de Fer-

» nand qui connoît la pureté de mes mo-
» tifs, peu m'importe ce qu'en diront les
» autres. »

La déclaration de ne point mettre Inès au couvent, avoit d'abord fort étonné; mais ensuite on avoit trouvé que les raisonnemens d'Isabelle étoient sans replique. « Tu parles comme un livre, lui dit Lo-
» renzo, mais il falloit faire ces réflexions
» avant de solliciter la place de las Salé-
» sas. Ou tu raisonnois mal alors, ou tu
» raisonnes mal aujourd'hui. — C'est toi
» qui raisonnes mal. Je suppose que tu
» eusses acheté hier deux chevaux, que tu
» les eusses payé cent piastres, quoiqu'ils
» n'en valussent pas dix, ferois-tu bien
» de recommencer aujourd'hui la même
» opération ? — Vous avez raison, ma
» chère amie, dit Fernand à Isabelle. Il
» n'étoit ni dans mes principes ni dans
» mon cœur, qu'on fît jouir notre Inès
» d'une faveur qui ne m'étoit due à aucun
» titre. Il n'y a pas un hidalgo en Espagne

» à qui il convint moins qu'à moi d'ac-
» cepter une telle grâce ; laissons-la à qui
» elle est due. L'honneur et la délicatesse
» nous font un devoir de la refuser. Mais
» en la refusant, évitons le reproche de
» légéreté, et ne choquons point trop ceux
» dont nous aurons l'air de dédaigner les
» services ; c'est de quoi il s'agit mainte-
» nant de s'occuper. — Et qui, dit Isabelle,
» pourroit accuser de légéreté un père et
» une mère qui prennent le parti qu'ils
» croient le plus convenable au bonheur
» de leur enfant ? Quant à ne point cho-
» quer le ministre et son commis, rien
» n'est plus aisé ; il suffit de se dédire, et
» de représenter que le père d'Inès n'étant
» point dans la classe des hidalgos pauvres,
» n'avoit aucun droit à cette place. Que
» dis-tu, ma chère Inès, de cet arrange-
» ment ? te convient-il ? Sois sincère ;
» avoue que tu n'avois pas trop d'envie
» d'entrer au couvent. »

Inès que l'idée d'entrer dans un mo-

nastère avoit d'abord effarouchée, s'étoit peu à peu accoutumée à cette idée. Les belles choses qu'elle avoit vues à Madrid, les observations lumineuses de son père sur ces belles choses, avoient un peu mûri sa raison ; elle venoit d'entrer dans sa neuvième année, et elle rougissoit plus que jamais d'être si peu instruite ; elle sentoit la nécessité de commencer enfin sa petite provision d'instructions. Ainsi quoique son inclination ne la portât point au couvent, cependant elle se résignoit à y entrer, parce qu'elle étoit persuadée que ce ne seroit que là qu'elle pourroit faire avec quelqu'ordre et quelque suite, les études convenables à son sexe. Elle avoit écouté avec beaucoup d'attention et d'étonnement la conversation de ses parens. Elle se trouva d'abord un peu embarrassée de la question de sa mère. Après quelques minutes de réflexion, elle lui fit cette réponse : « Je » serois trop malheureuse d'être séparée » pendant plusieurs années de ma famille,

» pour ne pas me réjouir d'un arrange-
» ment qui me laissera avec mes parens.
» Mais, maman, tout le monde dit que
» je suis grande fille, et je ne sais pas
» grand'chose. Si je ne suis pas élevée au
» couvent, qui me donnera les leçons dont
» j'ai besoin ? — C'est là, répondit Isa-
» belle, le moindre inconvénient. Tu t'ima-
» gines bien que j'ai pensé à tout. La ville
» où nous sommes, est une ville de res-
» sources ; on y trouve les plus habiles
» maîtres en tout genre. Nous te donne-
» rons ceux qui te seront nécessaires, et
» nous prolongerons notre séjour à Ma-
» drid aussi long-temps qu'il le faudra,
» pour que quand tu seras de retour à
» Léon, tu puisses continuer toi-même les
» instructions que tu auras reçues et t'y
» perfectionner. Voilà mon plan, Inès ;
» qu'en dis-tu ? et trouves-tu maintenant
» que je sache pourvoir à tout ? »

Cette prolongation de séjour à Madrid ne déplaisoit pas absolument à Inès, parce qu'elle

qu'elle trouvoit dans cette capitale plus de matière à ses observations qu'à Léon. Le ton d'ailleurs d'opulence, de magnificence qu'elle voyoit régner partout où le beau monde s'assembloit, les manières nobles et aisées des cavaliers, peut-être même la manière flatteuse dont on la distinguoit lorsqu'elle se présentoit dans une promenade ou dans un spectacle, tout cela lui inspiroit des idées agréables, et donnoit déjà à ses yeux un air de solitude à la plus belle ville de province. Lorsqu'ensuite elle vouloit se rendre compte de ce qu'elle éprouvoit à cet égard, elle ne pouvoit s'empêcher de plaindre ceux que la modicité de leur fortune ou d'autres considérations contraignoient de vivre loin de la cour et de la ville. Inès étoit excusable d'avoir de telles pensées ; ce qu'elle avoit entendu raconter de la haute naissance de son père, les aventures qu'elle avoit lues dans les romans qu'on laissoit sous sa main, lui avoient donné du penchant à l'exagé-

ration, et il étoit assez naturel qu'à son âge elle crût que les véritables jouissances ne pouvoient se trouver qu'au sein du luxe, des dignités, des richesses. Ce carrosse, ces pages, ces coureurs du duc d'Almeyra, l'avoient vivement frappée, et elle croyoit de très-bonne foi que ce seigneur étoit l'homme le plus heureux du monde.

Fernand n'étoit pas fâché non plus de rester quelque temps à Madrid. Il est bien vrai qu'à Léon il avoit une sorte de petite cour, et qu'on y faisoit plus d'attention à lui que dans la capitale. Mais plein de la noblesse de sa naissance, il se plaçoit dans la position d'un prince qui voyage hors de ses états et qui garde l'incoguito. Comme il avoit d'ailleurs naturellement les goûts modérés et portés vers l'étude des objets qui sans demander une grande contention d'esprit, le récréent, il étoit bien aise de n'abandonner le jardin de botanique, les cabinets, les bibliothèques de Madrid, que lorsqu'il auroit fait une ample pro-

vision de notes, à l'aide desquelles il emploieroit ses loisirs à mettre par écrit ses observations.

Quant à Lorenzo, il ressentoit un véritable plaisir de cet arrangement, parce que trouvant qu'il y avoit une plus grande abondance et une plus grande variété de plaisirs à Madrid qu'à Léon, et aimant d'ailleurs beaucoup sa sœur et sa nièce, il auroit une occasion toute naturelle d'abandonner quelquefois les travaux de sa manufacture pour se transporter dans la capitale.

On conçoit enfin qu'Isabelle qui avoit proposé le projet, ne pouvoit avoir aucune sorte de répugnance pour son exécution. Ce n'est pas qu'au fond elle préférât Madrid à Léon; tout séjour lui étoit assez indifférent, pourvu toutefois qu'elle ne fût pas condamnée à une vie sédentaire.

Voilà donc une nouvelle carrière qui va commencer pour la jeune Inès; on l'y suivra avec d'autant plus d'intérêt, qu'on

connoît maintenant le génie, les mœurs ; le caractère d'une partie des personnages qui vont jouer un rôle dans la suite de cette histoire. J'attendrai pour introduire les autres sur la scène, que l'ordre des événemens les y amène naturellement.

HISTOIRE

D'INÈS DE LÉON.

SECONDE PARTIE.

Le projet de confier dans Madrid même l'éducation d'Inès à des maîtres particuliers étant irrévocablement arrêté, Isabelle accompagnée de son mari, de son frère, de sa fille, se rendit au couvent de las Salésas pour y annoncer sa nouvelle résolution. On se mit en marche un peu tard, parce qu'avant de partir on imagina qu'il seroit à propos de ne pas aller au couvent les mains vides. On chercha la caisse de chocolat que l'évêque de Léon

avoit donnée à Inès ; on vouloit en tirer quelques tablettes pour en faire présent à dona Maria ; mais après bien des recherches, la caisse ne se trouva point ; on l'avoit oubliée à Léon. On chercha également la lettre de l'évêque pour la supérieure ; elle étoit égarée ; on ne la trouva point. Ces petits contre-temps qui donnoient beaucoup d'humeur à Andrès et faisoient rire Lorenzo, n'inquiétèrent point Isabelle. « Un présent, dit-elle, vient toujours à » propos. Quand Lorenzo sera de retour » à Léon, il nous enverra la caisse de cho- » colat, et alors nous ferons notre cadeau. » Quant à la lettre de ce bon évêque, » ajouta-t-elle, la perte n'est pas bien » grande. J'en dirai le contenu à la supé- » rieure, si elle le veut. C'étoit tout sim- » plement une lettre de recommandation, » et l'on peut sans inconvénient, perdre » une lettre aussi insignifiante, fût-elle » adressée au Roi lui-même. »

Le temps donc que l'on mit à chercher

ce qu'il n'étoit pas possible de trouver, fit qu'on ne put arriver au couvent qu'au moment où la communauté alloit se mettre à table. La tourière à qui l'on s'adressa, en fit l'observation. « N'importe, dit Lo-» renzo, annoncez l'arrivée du seigneur » Fernand de Léon et de sa famille, et » faites en sorte que la supérieure et dona » Maria viennent sur-le-champ, car nous » ne sommes pas d'humeur à attendre. » La tourière représenta qu'aucune considération ne pouvoit déranger l'ordre de la maison, et que pour parler à la supérieure et à la sœur Maria, il falloit attendre qu'elles eussent soupé. « Bon ! s'écria Lo-» renzo ; vos religieuses avec leurs pate-» nôtres, sont des bégueules ; j'aurois bien » mieux fait d'aller à la comédie que de » venir ici. » Isabelle rit d'abord beaucoup de l'exclamation de son frère, mais ensuite elle lui dit qu'il auroit mieux fait de se contenir ; que cette manière de s'annoncer n'étoit pas propre à obtenir une bonne ré-

ception, et que c'étoit bien assez d'avoir à dire à ces religieuses qu'on ne vouloit pas leur confier Inès, sans les injurier encore dans leur propre maison. Les observations d'Isabelle n'empêchèrent pas Lorenzo de trouver que ce souper étoit d'une longueur mortelle, et d'aller de temps en temps tirer la sonnette pour inviter la tourière à faire finir ce repas.

Enfin la supérieure et la sœur Maria parurent ; et comme sur le nom de Fernand elles avoient imaginé qu'on venoit leur livrer Inès, elles amenèrent toutes les pensionnaires afin qu'elles fissent connoissance avec la nouvelle arrivée qui demanda et obtint la permission de passer de leur côté. La bonne tenue de tous ces enfans, leur gaieté, les caresses dont elles accabloient Inès, les petits cadeaux qu'elles lui faisoient en fruits, en bonbons, en images de dévotion, attendrirent Isabelle, et il lui arriva plus d'une fois dans la suite d'avouer que depuis ce moment, elle n'a-

voit pas passé un jour de sa vie sans regretter de n'avoir pas placé sa fille dans cette maison.

La supérieure voyant avec quelle satisfaction Isabelle suivoit tous les mouvemens de ces jeunes pensionnaires, lui dit : « Eh » bien ! senora, allons-nous la garder cette » belle enfant ? » Isabelle étoit trop préoccupée du spectacle qu'elle avoit sous les yeux pour pouvoir répondre, pour pouvoir même entendre ce qu'on lui disoit : Fernand donc prenant la parole pour elle, annonça d'un ton timide, mais froid et sec, que de nouveaux arrangemens ne permettoient ni à sa femme ni à lui de se séparer de leur fille. « Nous n'avons que » cet enfant, dit Fernand, il nous seroit » trop dur de ne l'avoir pas sans cesse » avec nous. » La supérieure et dona Maria s'attendoient si peu à une semblable déclaration, qu'elles en restèrent muettes d'étonnement. Enfin la supérieure rompant le silence, répondit à Fernand qu'il

étoit fort le maître, mais qu'elle prenoit la liberté de lui représenter que ses réflexions arrivoient un peu tard; qu'il auroit mieux valu qu'elles eussent précédé les démarches qu'on avoit faites pour solliciter et obtenir une place que plus d'un hidalgo seroit jaloux de faire donner à sa fille. « C'est pour cela même, s'écria Lorenzo, » que nous n'en voulons point; il ne con- » vient pas que la fille de don Fernand » soit à la charité du gouvernement. Le » patrimoine des pauvres ne doit pas être » celui d'Inès de Léon. » Isabelle tirée de sa rêverie par l'observation de son frère qui parloit toujours fort haut, s'adressa aux deux religieuses, et leur dit tout ce qui pouvoit adoucir le chagrin que sembloit leur causer le refus qu'elle faisoit de livrer son Inès à leurs soins. « Ce chan- » gement que vous m'annoncez, répondit » la supérieure, n'a dans le fond rien d'of- » fensant pour moi, mais je vous avouerai » avec franchise que je le regarderois

» comme très-injurieux pour notre com-
» munauté, si je croyois que nous avons
» perdu votre confiance par quelqu'im-
» pression fâcheuse qui vous auroit été
» donnée contre nous. J'entends dire qu'il
» s'établit contre les maisons religieuses et
» contre l'éducation qu'on y reçoit, une
» opinion peu favorable. La personne qui
» a trouvé étrange que nous soupassions à
» l'heure à laquelle notre règle le veut, et
» qui a témoigné son impatience par des
» expressions, j'ose dire, peu polies, ne
» partageroit-elle pas cette opinion? —
» Oh! point du tout, s'écria Isabelle; mon
» frère est le meilleur enfant du monde;
» il ne se mêle point de ces opinions-là; il
» n'a point entendu vous fâcher; ainsi ne
» lui faites pas de querelle. De grace,
» changeons de conversation; je n'aime ni
» les explications ni les discours sérieux.
» — Mais encore, dit la supérieure, est-il
» bon de savoir.... — Eh! je vous en prie,
» lui cria Isabelle en l'interrompant, lais-

» sons cela ; si vous insistez, je m'en vais
» pour ne plus revenir. — Que vous êtes
» à la fois aimable et méchante ! lui dit
» dona Maria, qui n'avoit point encore
» parlé ; mais comment allez-vous donc
» arranger cela à l'Escurial ? que vont-ils
» y dire de vous ? Ne voyez-vous pas aussi
» qu'il faut que nous fassions notre rapport
» au ministre, pour qu'il dispose de la
» place dont vous ne voulez plus, en fa-
» veur d'une autre demoiselle ? Vous êtes
» en vérité la première qui refusiez une
» grâce après l'avoir obtenue. Vous êtes
» bien la maîtresse de garder votre Inès,
» mais vous ne l'êtes pas d'empêcher que
» je ne prenne à cette chère enfant le plus
» tendre intérêt, et que je ne conserve
» toute ma vie à sa mère l'amitié la plus
» vive et la plus affectueuse. Dites-moi,
» vous allez emmener Inès ; est-ce que
» nous ne vous verrons plus ni vous ni
» elle ? — Que me dites-vous là, chère
« cousine !. s'écria Isabelle en prenant la

» main de dona Maria, et la baisant affec-
» tueusement? Je ne puis vous dire com-
» bien je vous aime. Nous viendrons vous
» voir au moins une fois par semaine, et
» quand nous ne serons plus à Madrid,
» nous vous écrirons. Une correspondance
» suivie avec vous, fera le bonheur de ma
» vie; soyez-en sûre. Vos pensionnaires
» sont charmantes; elles me plaisent à un
» point que je ne puis jamais oublier l'ai-
» mable cousine qui les élève. J'éprouve
» un véritable regret de ne pouvoir pas
» leur laisser ma fille; mais que vous dirai-
» je, ma chère amie? ce n'est pas l'inten-
» tion de don Fernand, et je ne puis que
» trouver beaucoup de raison à sa dernière
» résolution. Il veut entourer son enfant
» de maîtres qui lui donnent une connois-
» sance parfaite du grand monde dans
» lequel elle doit entrer un jour, et je
» crois, sans vanité, qu'elle y paroîtra avec
» quelque distinction. »

Isabelle appela ensuite Inès pour qu'elle

vînt saluer les deux religieuses, et les prier de lui accorder leurs bontés. Inès s'arracha avec beaucoup de peine du cercle des petites filles qui l'entouroient, et se présenta devant les deux religieuses avec une grâce et une modestie qui les charma. Elles lui firent tour-à-tour mille caresses. « Comment trouvez-vous, lui demanda la » supérieure, ces jeunes demoiselles? — » Très-aimables. — Vous êtes donc dis- » posée à les aimer beaucoup? — On ne » peut pas plus. — Mais vous ne les aimez » pas toutes également? — Jusqu'à pré- » sent je ne vois pas qu'il y en ait une que » j'aime plus que les autres. — Cela ne » peut pas être, mon enfant; notre cœur, » par un mouvement involontaire, se porte » toujours plutôt vers un endroit que vers » un autre. — Le mien pourra faire de » même dans la suite, mais quant à pré- » sent il va de l'une à l'autre sans savoir où » s'arrêter. — Eh bien! il faut vous donner » le temps de faire un choix; mais pour

» que le choix soit bon, il faut bien con-
» noître les objets parmi lesquels il s'agit
» de choisir, et vous ne pouvez bien con-
» noître ces demoiselles sans les fréquenter.
» Désirez-vous sincèrement, mon enfant,
» faire plus particulièrement connoissance
» avec elles? — C'est mon plus grand dé-
» sir. — Joignez-vous donc à moi, à votre
» cousine dona Maria, pour obtenir de
» vos parens qu'ils vous permettent de
» satisfaire un désir qui vous tient si fort
» au cœur. Arrangez les leçons que vous
» recevrez de vos maîtres, de manière à
» nous donner vos jours de vacances. Le
» jeudi nous nous lévons à six heures du
» matin; nous faisons quelques courtes
» prières, un peu de conversation, et le
» reste de la journée nous sommes en ré-
» création. Faites comme nous. Prenez le
» jeudi pour vous délasser de l'étude de
» la semaine, et venez passer avec nous
» ce bien heureux jeudi. Voilà ce que je

» prie vos chers parens, s'ils veulent nous » aimer un peu, de nous accorder. »

Fernand témoigna que cette offre le pénétroit de reconnoissance, et dit qu'il l'acceptoit avec empressement. « Et vous, » chère cousine, demanda dona Maria à » Isabelle, vous ne dites rien? » Isabelle étoit émue ; elle essuya quelques larmes qui s'échappoient de ses yeux, et s'écria d'une voix entrecoupée : « Comment n'ac- » cepterois-je pas une proposition qui me » rend la plus heureuse des mères? Que » puis-je désirer de mieux à ma fille que » de la voir souvent parmi vous? Oui, oui, » elle viendra tous les jeudi; et moi aussi, » si vous le permettez, je viendrai quel- » quefois m'enfermer dans cette maison, » où je ne vois que de bons cœurs. — » Aussi souvent qu'il vous plaira, répondit » la supérieure ; et quand vous viendrez » seule l'intérieur du couvent vous sera » ouvert. »

Inès charmée de ce qu'elle venoit d'entendre, s'élança dans les bras de la supérieure, et ensuite de sa cousine, pour les remercier. Après cet épanchement dans lequel elle mit beaucoup d'amabilité, elle courut aux pensionnaires, et les embrassa toutes l'une après l'autre. Tandis qu'elle se félicitoit avec elles de son bonheur, la supérieure demanda à Isabelle ce qu'elle avoit fait d'une lettre dont elle avoit été chargée par l'évêque de Léon, qui lui-même venoit de lui en demander des nouvelles par une lettre postérieure. Isabelle répondit en souriant, que son frère qui étoit un franc étourdi, avoit perdu la lettre, et qu'il avoit également laissé à Léon quelques livres de chocolat qu'on avoit mis en réserve pour dona Maria. « La lettre, » continua Isabelle, ne se retrouvera pro» bablement pas ; mais l'oubli du chocolat » sera réparé avec usure. — Point d'usure » dans les présens, dit dona Maria ; je » n'en veux, chère cousine, que dans

» l'amitié. Je recevrai avec plaisir votre » chocolat, et il en sera de même de tout » ce qui me viendra de votre main. »

Il se faisoit tard ; on se leva pour se retirer. Inès prit congé des pensionnaires qui toutes à l'envi lui crièrent : à jeudi, à jeudi ; et Inès leur répondit : à jeudi, à jeudi. La porte du parloir s'ouvrit, et Inès chargée de bonbons, de mille bagatelles, vint rejoindre ses parens. Comme ils se retiroient, une des pensionnaires s'approcha de la grille, et s'adressant à Inès lui cria : « Ecoute, Inès ; tu nous as dit que tu nous » écrirois quand tu ne viendrois pas nous » voir. Je te prie, ma bonne amie, de » m'adresser tes lettres. Je t'ai dit mon » nom. Me le promets-tu ? — Oui, je te » le promets. — Oh ! oh ! dit Fernand, » voilà bien de la familiarité, et une amitié » bien vîte établie. — Heureuse innocence ! » s'écria Isabelle. » Et elle embrassa ensuite son Inès, en lui disant : « Que je me sais » bon gré de t'avoir amenée dans cette

» maison ! » Fernand revint sur ses pas pour remercier avec beaucoup de civilité la jeune pensionnaire de l'amitié qu'elle témoignoit à sa fille. Il s'approcha ensuite de la supérieure, et lui demanda à voix basse qui étoit cette aimable enfant. — « La » seule, répondit la supérieure, qui ne soit » pas ici aux frais du gouvernement. Elle » a l'honneur d'être fille de l'oncle du Roi; » le prince, son père, a voulu qu'elle prît » un air de couvent avant d'entrer dans » le monde, et il a donné la préférence à » notre communauté. — Elle a sans doute » ici une suite ? demanda encore Fernand. » — Aucune, seigneur, répondit la supé- » rieure, pas même une femme ; les dis- » tinctions ne sont pas connues dans cette » maison ; l'égalité y est parfaite parmi » nos pensionnaires, comme parmi nous ; » tout y est commun, plaisirs, nourri- » ture, étude et punitions, puisqu'il faut » prononcer ce vilain mot. Mais, continua- » t-elle, puis-je à mon tour vous demander

» qui est ce cavalier que vous avez amené » avec vous ? — C'est le seigneur Lorenzo, » mon beau-frère, le frère de la senora » de Léon. — Seigneur Lorenzo, s'écria » alors la supérieure, je vous prie d'avoir » désormais un peu d'indulgence pour nos » patenôtres et pour notre obéissance ser- » vile à nos règles. Adieu, seigneur, que » cela soit dit sans vous désobliger. » Lorenzo inclina la tête, et ne trouva rien à répondre. Fernand et Isabelle sourirent et prirent congé des bonnes religieuses. Inès dit encore une fois adieu aux pensionnaires qui portant leurs doigts sur la bouche, lui envoyèrent mille baisers.

Lorsqu'on fut hors du couvent, Lorenzo se plaignit à sa sœur de ce qu'elle avoit mis sur son compte la perte de la lettre et l'oubli du chocolat. « C'étoit, lui répondit » Isabelle, pour te faire parler. Tu étois » là comme un therme. — Je n'aime pas » les religieuses, dit Lorenzo. — Tu as » tort, repartit Isabelle; celles-là sont fort

» aimables. J'ai été enchantée de la bonne
» tenue des pensionnaires. Je me félici-
» terai toute ma vie d'avoir procuré à ma
» fille leur connoissance. — Est-ce que
» tu l'enverras tous les jeudis dans cette
» maison ? demanda Lorenzo. — Oui ;
» certes, répondit Isabelle ; et moi-même,
» quand j'aurai besoin de repos, j'irai
» passer quelques jours dans cette maison.
» Songe donc qu'il ne peut rien m'arriver
» de plus heureux. Quand je ne serai pas
» avec mon mari, où puis-je être plus dé-
» cemment que dans un couvent ? La mé-
» disance n'a rien là à faire. — Oh ! ma
» chère Isabelle, dit Fernand, ce n'est pas
» à vous à craindre ni la médisance ni la
» calomnie. Vous plairez toujours à tous
» ceux qui vous connoîtront, mais tous
» aussi sauront vous respecter. La corrup-
» tion n'est pas telle, que la femme la plus
» aimable ne puisse aussi être un objet de
» vénération. — Vous m'adressez là, sei-
» gneur, répondit Isabelle, une galanterie ;

» mais ce que j'ai dit n'en est pas moins
» vrai. Considérez d'ailleurs quel avan-
» tage ce sera pour notre Inès de passer là
» une journée toutes les semaines. Avec
» nous elle se formera pour le monde, et
» dans le couvent elle s'ornera de toutes
» les vertus qui embelliront les connois-
» sances qu'elle aura reçues de ses maîtres.
» Qui sait d'ailleurs si Inès ne fera pas dans
» ce couvent telle amie qui contribuera à
» la rendre heureuse dans quelque situa-
» tion qu'elle se trouve? Vois-tu, Lorenzo,
» sans l'amitié, la vie ne seroit qu'un far-
» deau qu'on auroit bien de la peine à
» supporter. Pourquoi dans notre famille
» ne voit-on pas de chagrin qui soit de
» longue durée, c'est que maîtres et do-
» mestiques, nous sommes tous unis, nous
» nous aimons tous. Et qui sait si cette
» petite Infante ne s'accoutumera pas à
» aimer Inès comme sa sœur? Qui peut
» dire alors ce qui en arrivera pour nous
» tous? Toutes ces pensionnaires tiennent

» aux meilleures maisons d'Espagne. Leurs
» frères, leurs parens, viennent les voir.
» Ne peut-il pas se faire que parmi tant
» d'illustres cavaliers, il y en ait un qui
» plaise à Inès et à qui Inès plaise ? voilà
» alors un mariage comme nous pouvons
» le désirer, et voilà aussi notre fille heu-
» reuse à jamais. — Allons donc, ma sœur,
» s'écria Lorenzo, laisse là toutes ces chi-
» mères; tu n'aimes que les illusions. — Tu
» traites tout d'illusions, s'écria à son tour
» Isabelle, c'est que tu n'es ému de rien.
» Tu étois là froid comme un marbre.
» Est-ce que ces groupes de petites filles,
» leurs jeux, leur gaieté, leur candeur,
» leur innocence, leur douceur, n'ont rien
» dit à ton ame ? Tiens, Inès vaut déjà
» mieux que toi, car elle est aussi émer-
» veillée que moi de ce qu'elle a vu. —
» C'est que la pauvre enfant ne sait pas ce
» qu'on lui prépare. — Et que lui prépare-
» t-on ? — La chose n'est pas difficile à
» deviner. Ces religieuses sont des sirènes;

» Inès leur a plu ; elles la séduiront, et ne
» finiront leur obsession que quand elles
» l'auront déterminée à faire profession.
» Les avances qu'elles lui ont faites n'ont
» pas d'autre but. Ainsi, c'est à toi de
» voir si tu veux que ta fille soit religieuse.
» — Je mentirois si je disois que Fernand
» et moi serions contens de voir notre fille
» unique religieuse. Ce qui nous rassure,
» lui et moi, c'est qu'Inès n'est point ca-
» pricieuse ; ce ne sera pas par humeur,
» par fantaisie qu'elle se conduira ; il est
» bien sûr que quelque parti qu'elle
» prenne, elle n'aura été guidée que par
» la seule raison. Si donc elle vouloit ab-
» solument être religieuse, pourquoi nous
» y opposerions-nous ? Nous sommes,
» grâces au ciel, en pays chrétien ; nous
» croyons à une autre vie. Si Inès lors-
» qu'elle aura atteint l'âge de raison, et
» qu'elle aura mûrement pesé ce qu'elle
» croira le mieux assurer son bonheur et
» dans ce monde et pendant une éternité,

» si

» si, dis-je, elle se décide alors à faire » profession dans ce couvent, que veux-tu » que nous y fassions ? il faudroit bien en- » durer ce qu'on ne pourroit empêcher. » Quand Inès aura quinze ans, nous la » laisserons, Fernand et moi, maîtresse de » son sort. Tu penseras, Lorenzo, ce que » tu voudras de ce que je viens de dire, » mais sois sûr que je ne saurai jamais » m'opposer à ce que Dieu et Fernand » voudront; et quoi que tu en dises, il vaut » encore mieux se nourrir d'illusions, que » de prévoir et de craindre ce qui, suivant » toutes les apparences, n'arrivera jamais.— » Tout comme tu voudras, dit Lorenzo, » mais tu n'empêcheras pas que je n'aime » point les béguines; et si je prenois femme, » ce ne seroit pas parmi leurs élèves. De » toutes les demoiselles que j'ai vues là, il » n'y a que la petite Infante qui me re- » vienne un peu. »

Le retour du couvent à l'hôtel, et le reste de la journée se passèrent en semblables

conversations. On s'occupa ensuite du voyage de l'Escurial. Isabelle ne crut pas qu'il fût nécessaire d'en prévenir le seigneur Langarez ; son avis fut qu'on ne devoit demander audience qu'au Roi ou aux ministres. Fernand qui de son côté, pensoit que le duc d'Almeyra ne pouvoit refuser de le recevoir, se borna à lui écrire le billet suivant :

« J'ai l'honneur d'informer votre excel-» lence que me proposant d'aller après-» demain à l'Escurial, je serai chez vous » sur le midi, avec ma famille. »

Signé FERNAND DE LÉON.

Le jour arrivé, on prit une voiture de louage; Andrès monta à cheval, et on partit pour l'Escurial. Dès qu'on y fut arrivé, on descendit chez Langarez qui n'étant pas prévenu de cette visite, fit attendre quelque temps dans son salon, pour ne pas renvoyer trop brusquement des personnes qu'il entretenoit. Isabelle employa ce loisir à contempler les ta-

bleaux qui ornoient ce salon, et sur lesquels elle disoit son sentiment avec un discernement qui lui valoit l'attention et l'admiration de ceux qui l'écoutoient. Fernand se promenoit avec une contenance qui marquoit à la fois de la dignité et de la modestie. Lorenzo s'étonnoit du flegme de son beau-frère ; il s'approchoit quelquefois de son oreille pour lui faire part des malédictions qu'il donnoit au commis qui, disoit-il, avoit l'insolence de les faire attendre. Quant à Inès, elle s'enivroit innocemment de l'air de magnificence qu'on respiroit autour d'elle. Ses regards se promenoient avec avidité sur les meubles, les embellissemens, les moindres bagatelles; rien ne lui échappoit. Elle aperçut les portraits des princes et des princesses qui composoient la famille du Roi actuellement régnant ; elle s'arrêta avec complaisance sur celui de la jeune Infante dont elle avoit fait connoissance

au couvent de las Salésas; elle le reconnut, et le fit remarquer à sa mère. Isabelle demanda alors aux personnes présentes l'explication de toutes ces figures. Elle apprit que les deux tableaux placés à la droite de celui de l'Infante, étoient les portraits des deux Infans ses frères, dont l'aîné pouvoit avoir quinze ans, et le cadet douze. Ce dernier lui plut beaucoup; et se tournant vers Inès, elle lui dit en souriant : « Voilà un joli prince; il te le faudroit » pour mari. » Cette plaisanterie fit également sourire tous ceux qui l'entendirent, et fut cause qu'on examina plus attentivement Inès; on lui prodigua les complimens: un jeune cavalier lui dit même qu'elle étoit bien digne d'être princesse; il ajouta en plaisantant, que comme il avoit l'honneur d'être page de l'Infant, il l'informeroit, si elle désiroit, du bonheur qu'il avoit de plaire à une aussi aimable personne. Isabelle continuant la plaisanterie,

répondit au page que, quant à elle, elle donneroit volontiers son consentement au mariage du prince avec Inès.

Enfin la porte du cabinet de Langarez s'ouvrit, on annonça don Fernand de Léon et sa famille. Le commis dans ce moment, étoit occupé à écrire, il se leva promptement pour aller au devant des personnes qu'on lui annonçoit. Un petit chien turc qui ne le quittoit jamais, se mit à japper d'une voix fort aigre, Lorenzo voulut l'écarter avec son chapeau : le chien bien loin de fuir, s'attacha aux jambes de Lorenzo qui d'un grand coup de pied le jeta contre la muraille. « Oh ! mon oncle, » dit Inès, vous lui avez fait mal. » Elle alla ensuite à l'animal, le mit sur ses genoux, et l'apaisa par ses caresses. Langarez que l'action de Lorenzo avoit mis d'assez mauvaise humeur, reprit sa sérénité en voyant les preuves de sensibilité que donnoit Inès. Il la fixa avec beaucoup d'attention. » C'est donc là, senora, dit-il

» à Isabelle, votre chère fille ; je n'ai de
» ma vie vu un plus aimable ni plus bel
» enfant. Quand les avantages d'une bonne
» éducation viendront se réunir aux char-
» mes de cette figure et à ce caractère
» bienfaisant, il n'y a pas de fortune à
» laquelle votre Inès ne puisse prétendre ;
» comptez-vous la mettre bientôt dans
» son couvent de las Salésas ? »

Isabelle instruisit alors Langarez de la nouvelle détermination qu'elle avoit prise, et lui exposa toutes les raisons qui l'obligeoient, disoit-elle, à ne pas profiter du bienfait qu'on vouloit lui accorder. Le commis l'écouta en souriant, et se borna à lui dire que c'étoit au ministre qu'il falloit développer ces motifs. « Le seigneur
» Fernand, ajouta-t-il, lui a annoncé
» qu'il le verroit aujourd'hui. Son excel-
» lence vous attend. — Mais, lui dit Isa-
» belle avec un peu d'humeur, laissez-
» moi donc savoir si vous approuvez ou si
» vous désapprouvez ma nouvelle résolu-

» tion ; vous ne m'en dites rien. Qu'en
» pensez-vous? — Franchement, je suis ravi
» que vous vous comportiez ainsi. Je
» n'aime point qu'une femme aimable ait
» de la suite dans les idées, de la constance
» dans les projets. La mobilité vous sied
» à merveille ; et croyez-moi, si à sa
» place vous mettiez la monotonie, l'uni-
» formité, vous y perdriez beaucoup. —
» Allons, seigneur, vous me comptez là
» des balivernes, et vous prêchez une
» sotte morale devant Inès. — Pourquoi
» donc ? je n'offense point la morale en
» manifestant à votre chère enfant l'opi-
» nion où je suis, que quoiqu'elle vaille
» déjà beaucoup, elle vaudra tout ce
» qu'on peut valoir, si elle vous prend
» pour modèle. — Mais vous prêchez l'in-
» constance. Croyez-vous que le mari
» qu'on donnera à Inès, s'accommode de
» cette doctrine ? — Sérieusement, est-ce
» que vous songez déjà à un mari ? —
» Dans notre Espagne, on y songe dès

» douze ans. — Eh oui! dans deux ans » environ, il faudra y songer. Que de » concurrens alors! — Vous verra-t-on, sei- » gneur, dans la foule? — Quelle méchan- » ceté vous me dites là? — Vous ne la pre- » nez point en mauvaise part. — Senora, » vous ne vous offenserez pas non plus » quand je vous dirai que si mon peu » de mérite et la multitude des rivaux ne » m'effrayoient pas, j'oserois me présenter » pour disputer le prix. »

Lorenzo à qui la tournure qu'Isabelle donnoit à cette conversation, déplaisoit beaucoup, fit observer à sa sœur qu'elle perdoit le temps en vaines paroles, que le ministre attendoit. ... « Son excellence, » dit le commis en interrompant Lorenzo, » sait trop ce qu'elle doit au seigneur Fer- » nand de Léon, pour ne pas l'attendre » pendant une journée entière, s'il le » faut. » Lorenzo qui crut voir de l'ironie dans cette espèce de compliment, fut prêt à s'emporter. Un signe que lui fit sa

sœur l'apaisa. « Mais, ma sœur, dit-il » alors, parlez donc au seigneur Langa- » rez, de son frère. — De mon frère, » d'Alfonse! s'écria le commis. — De lui- » même, répondit Isabelle; et qui plus » est, il nous a chargés pour vous d'une » lettre. Qui a la lettre? Vous verrez que » mon frère l'aura perdue comme celle de » l'évêque de Léon. » Elle se trompoit, Fernand avoit mis la lettre en sûreté dans son porte-feuille; il l'en retira, la présenta avec dignité à Langarez, lui raconta ce qui s'étoit passé sur la route de Guadarrama, et ajouta : « Nous appuyons de » notre recommandation la prière que » vous fait le seigneur Alfonse votre » frère. »

Langarez après avoir lu cette lettre, dit qu'il envioit à son frère le bonheur qu'il avoit eu d'être de quelqu'utilité à la famille du seigneur Fernand; mais que la prière qu'il lui adressoit, n'étoit pas de

nature à être exaucée ; qu'il l'avoit déjà rejetée vingt fois. « Eh! qu'y a-t-il, lui dit » Isabelle , d'impossible pour vous qui » êtes à la source des grâces? — J'y suis, il » est vrai , répondit Langarez ; mais j'y » suis comme Tantale. Tant de gens y » viennent boire , que je ne puis jamais » trouver place pour m'y désaltérer. Mon » frère Alfonse me demande de lui faire » avoir une lieutenance dans une des qua- » tre compagnies que le Roi se propose de » créer pour augmenter sa garde. Tant » d'idalgos des meilleures maisons sol- » licitent pour entrer dans une de ces » quatre compagnies , que raisonnable- » ment mon frère ne peut pas y espérer » une place. Je suis un trop petit saint » pour faire un tel miracle. — Pourquoi » ne le feriez-vous pas ? Le crédit dont vous » jouissez auprès du ministre , vous ré- » pond qu'il n'est pas au-dessus de vos for- » ces. — Il est vrai que le ministre a pour

» moi des bontés toutes particulières ;
» mais me convient-il de lui demander ce
» qu'il ne devroit pas m'accorder ? »

Inès prenant alors la parole, supplia Langarez de ne pas refuser de s'employer pour un frère dont il devoit mieux connoître que personne tout le mérite. — » Oh ! oh ! dit Langarez, voilà que vous » aussi, ma petite demoiselle, vous vous en » mêlez ; je n'ai jamais été prié par une » aussi jolie solliciteuse. Eh ! quel si grand » intérêt prenez-vous donc au bienheu- » reux Alfonse ? vous l'aimez donc bien ? » — Il a rendu à mon oncle un grand » service, et il a eu pour nous tous les » procédés les plus obligeans. D'ailleurs ; » je lui ai donné, moi, ma parole que » nous lui obtiendrions ce qu'il désiroit ; » je veux la tenir. Qu'est-ce qu'on pense- » roit de moi si je n'étois pas fidelle à » mes promesses ? — Ayez toujours, belle » enfant, ce respect religieux pour la fi- » délité. Savez-vous bien que vous m'em-

» barrassez ? vraiment vous êtes déjà sé-
» duisante. »

Langarez se mit ensuite à rêver, et après quelques instans de réflexion, il dit à Inès : « Vous l'emportez ; mais c'est à con-
» dition que vous m'aimerez un peu aussi.
» Entendons nous, cependant : vous êtes
» trop juste pour exiger que je prenne
» avec vous un engagement que je ne pour-
» rois pas ensuite remplir. Avoir d'em-
» blée une lieutenance, c'est à quoi il ne
» faut pas penser ; une simple sous-lieu-
» tenance même, dans un tel corps, ne
» doit être accordée qu'à l'ancienneté
» ou à une haute naissance. Voici donc
» et uniquement pour vous complaire,
» belle enfant, tout ce que je puis pro-
» mettre et ce que je tiendrai. Alfonse
» entrera comme volontaire dans une de
» ces compagnies, et sera inscrit pour la
» première sous-lieutenance vacante. Etes-
» vous contente, aimable Inès? — Très-
» contente, seigneur; mais en prenez-vous

» l'engagement sur votre honneur ? — Sur » mon honneur; et si vous le désirez, » j'en vais écrire sous vos yeux à Alfonse. » — On ne peut rien de mieux, dit Isabelle; » mais n'écrivez point, laissez à ma fille » la satisfaction d'annoncer elle-même » cette bonne nouvelle au seigneur votre » frère. — On ne peut rien de mieux, » répondit Langarez; mais comme Al- » fonse va aimer votre Inès! prenez-y » garde, il est séduisant et entreprenant. »

Insensiblement la conversation s'égaya; Langarez parut même prendre le ton d'un véritable ami. Il témoigna beaucoup de désir d'être utile à la famille de don Fernand; il offrit ses services à Lorenzo qui lui répondit que grâces au ciel il n'avoit besoin de rien; qu'ayant été élevé par son père dans un grand respect pour le commerce, il n'osoit porter ses vues plus haut. « Je me brouillerois, ajouta-t-il, infailli- » blement avec lui, du jour où je m'avi- » serois de penser à autre chose; et ma

» sœur vous dira ce qui s'ensuivroit d'une » rupture avec mon père. »

Langarez engagea ensuite Fernand à prendre un emploi dans l'armée, et à venir quelquefois à l'Escurial faire sa cour, lui faisant observer qu'il ne convenoit pas qu'un hidalgo fût oisif, et qu'il marieroit bien plus avantageusement Inès s'il avoit un grade plus éminent. Fernand répondit qu'il n'avoit point d'ambition, qu'il ne savoit rien solliciter ; qu'ayant une fois demandé un régiment de cavalerie, et ce régiment lui ayant été refusé, il étoit bien décidé à se contenter de son honorable médiocrité, à moins que le Roi ne lui envoyât de son propre mouvement un brevet d'officier général.

Langarez sourit, et dit que ce brevet étoit un peu comme la lieutenance de son frère. Il invita ensuite Isabelle à se rendre sur-le-champ chez le ministre. « Sérieuse- » ment, dit-il, il ne faut pas le faire at- » tendre. Vous êtes, ajouta-t-il, sur un

» terrain glissant, il faut savoir s'y tenir;
» sinon on tombe dans un abyme, et on y
» entraîne avec soi, parens, amis, servi-
» teurs. Le ministre vous recevra mal. Le
» Roi savoit avant même la supérieure du
» couvent de las Salésas, le refus que vous
» aviez fait de la place accordée à votre
» fille; il en a témoigné son mécontente-
» ment au ministre, et lui a reproché de
» s'intéresser à des personnes qu'il n'auroit
» pas même dû écouter. Pour vous éviter
» tout désagrément dans l'entretien que
» vous allez avoir avec le duc d'Almeyra,
» je vais lui écrire deux mots que vous lui
» remettrez. »

Langarez écrivit alors quelques lignes; il cacheta son billet, et le remettant à Isabelle, il lui dit: « La lecture de ce billet rendra
» au duc toute la bienveillance qu'il vous
» avoit d'abord vouée, et ne lui laissera
» que le désir de vous obliger. Avouez,
» ajouta-t-il, que vous êtes une femme en-
» chanteresse. Si je puis faire quelque

» chose de mieux pour vous et les vôtres, » vous me trouverez toujours empressé à » vous obéir. »

On se leva alors pour prendre congé de Langarez qui se levant aussi, donna la main à Isabelle, et faisant ouvrir partout sur son passage les deux battans, la conduisit respectueusement jusqu'à la porte de la dernière pièce. Avant de la quitter, il la tira à part et en souriant, il lui dit doucement à l'oreille : « Ce n'est » pas là, senora, ce que vous m'aviez pro» mis ; il falloit m'amener, non des pro» vinciaux, mais des provinciales à former: » votre mari a trop de morgue, votre » frère trop de rusticité. Quant à votre » Inès, c'est un petit ange ; quand elle » sera formée, elle fera tourner bien des » têtes. »

Après ce peu de mots Langarez salua par une profonde inclination de tête, et rentra chez lui. Isabelle, Fernand, Lorenzo et Inès s'acheminèrent vers l'appartement

du ministre. Isabelle donna à Inès le billet de Langarez pour qu'elle le remît elle-même au duc d'Almeyra ; elle exhorta son frère à se contenir mieux qu'il n'avoit fait chez le commis, et riant aux éclats de l'aventure du petit chien, elle attiroit vers elle tous les regards qui finissoient par se fixer sur Inès. Enfin on arriva chez le duc. Toutes les pièces qu'on traversa, étoient ornées avec un luxe asiatique. La livrée des valets, celle des pages, l'uniforme des gens de guerre, les habits des courtisans, tout étoit d'une magnificence qui éblouissoit Inès; son admiration étoit muette et profonde: sa mère rioit de l'air empesé des dames, de la gravité des cavaliers; Fernand marchoit froidement, la tête haute, et ne paroissoit nullement étonné de tout ce faste. Lorenzo donnoit toute son attention à la foule qui l'environnoit ; sa marche étoit embarrassée, et il repoussoit sans cérémonie avec le coude, ceux qui le serroient de trop près.

A chaque porte on étoit arrêté et interrogé. Isabelle répondoit gaiement : « C'est » une députation que le seigneur Isidro » Langarez envoie à son excellence. » Et de suite s'adressant à Inès, elle ajoutoit : « Ma fille, montrez le talisman. » A la vue en effet du billet de Langarez, on saluoit, et on laissoit passer.

Le talisman conduisit ainsi à travers des flots de courtisans, jusqu'à la porte de la chambre à coucher du duc. C'étoit dans cette pièce que le ministre attendoit le noble don Fernand. On n'ouvrit qu'un battant, de manière qu'on ne pût passer qu'un à un. Le duc étoit en robe de chambre, debout contre la cheminée, les mains derrière le dos. Isabelle se présenta la première, et fit une profonde révérence. Le ministre ne la lui rendit point ; il ne daigna pas même incliner la tête ; ses yeux cherchoient Fernand. Inès qui suivoit sa mère, s'avança vers le duc, tenant son billet à la main; elle le lui présentoit,

et l'invitoit à le prendre ; mais le duc apercevant alors Fernand, le fixa attentivement, et comme si l'action d'Inès l'eût importuné, ou qu'il eût voulu être tout entier à sa rêverie, il repoussa de la main la pauvre enfant qui rougissant alla joindre sa mère. Lorenzo très-piqué de ce procédé, eut de la peine à se contenir ; il faisoit aller sa tête de droite et de gauche. Ses pieds faisoient du bruit sur le parquet, tout son corps étoit dans l'agitation, et comme s'il se fût trouvé embarrassé du chapeau qu'il tenoit à la main, par le mouvement qu'il donnoit à ses bras, il le jeta brusquement sur le lit. Le duc qui s'en aperçut, lança un coup d'œil expressif sur un page ; celui-ci devinant l'intention de son maître, poussa le chapeau par terre. Isabelle le ramassa et le tenant à la main, dit à son frère avec un sourire qui l'invitoit à se calmer : « Puisqu'il te gêne, je le » garderai. » Puis faisant avancer Inès, « Allons donc, ma fille, présentez votre

» lettre ; finissons cette scène. » Inès tremblante et ne sachant trop peut-être ce qu'elle faisoit, s'approcha de nouveau du ministre, mit un genou en terre, et lui dit : « Mais, seigneur, lisez donc le billet » de votre ami. »

Le duc frappé de l'attitude de la belle Inès, lui tendit les mains, et s'empressa de la relever, lui disant: « O ciel ! que faites-» vous là, mon enfant? que me voulez-vous? » quel est ce billet? » Il le lut alors, et après l'avoir lu, il s'avança vers Isabelle, s'inclina et lui protesta que les occupations dont il étoit assailli successivement depuis qu'il avoit quitté le lit, ne lui avoient pas encore permis de s'habiller. Il ordonna ensuite à un de ses gens de lui passer son habit, et à un autre de servir le chocolat. Le duc fut obéi en un clin-d'œil. On le revêtit d'un habit éclatant de pierreries ; on lui passa ses décorations, et une table de porphire fut couverte de vases de vermeil embellis de la plus riche ciselure ; les

plus beaux fruits, les gâteaux de la forme la plus appétissante, réjouisoient l'œil et embaumoient l'odorat. Des siéges furent rangés autour de la table. Le duc plaça à sa droite Isabelle, à sa gauche Inès; devant lui Fernand et Lorenzo, et l'on déjeûna. Tout cela se fit si promptement et avec une telle aisance, qu'on n'osa point dire qu'on avoit déjà déjeûné; on fit honneur au repas. Après avoir goûté de tous les fruits, de toutes les friandises, on prit un chocolat parfumé dans des tasses de la plus belle porcelaine.

Isabelle fit à-peu-près tous les frais de la conversation, et avec tant de gaieté, d'esprit et d'aisance, que le duc prit beaucoup de plaisir à l'entendre. Lui ayant demandé si elle étoit contente de l'Escurial, elle en prit occasion de lui parler de l'accueil obligeant qu'elle et sa famille avoient reçu d'Isidro Langarez; et elle fit un éloge pompeux de ce commis. L'éloge parut faire plaisir au duc qui allant plus loin

encore qu'Isabelle, dit que Langarez étoit un cavalier accompli ; qu'il ne lui manquoit rien. — Que d'être moins laid, dit Lorenzo ; et sur cela il se mit à faire un portrait assez facétieux de la figure et de la taille du commis. Isabelle rougissoit ; elle toussoit ; elle regardoit son frère ; elle lui faisoit signe de se taire ; elle interrompoit la conversation, tout cela étoit inutile: Lorenzo n'en continuoit pas moins sa burlesque description de la figure de Langarez, et quelques-unes de ses plaisanteries firent rire Isabelle malgré elle-même.

Le duc écouta Lorenzo sans l'interrompre, et lui dit après qu'il eut cessé de parler : « Je connois mieux Langarez que » vous ; je le trouve très-beau cavalier ; je » n'en connois même pas de plus beau » que lui, car je n'en connois aucun qui » serve mieux le Roi. » Il pria ensuite Isabelle de continuer le récit de ce qu'elle avoit vu. Elle parla des portraits de la famille du roi régnant et du plaisir qu'avoit

fait à Inès, celui du jeune Infant second fils de l'oncle du Roi. « Si le portrait vous » plaît, dit le ministre à Inès, l'original » vous plaira davantage, et vous allez bien- » tôt en juger, car j'attends les deux princes » avec leur gouverneur. »

Isabelle que la présence du duc n'intimidoit nullement, continua la conversation avec une sorte de familiarité qui ne déridoit pas le ministre, mais qui ne sembloit pas lui déplaire. Au moment où elle parloit avec le plus de feu, une petite porte à laquelle le duc, Inès et elle tournoient le dos, mais qui étoit en face de Fernand et de Lorenzo, s'ouvrit doucement. Le jeune Infant dont on venoit de parler parut le premier, et fit signe de la main à Fernand et à Lorenzo, de ne point bouger, de ne point parler. Il étoit suivi de son frère aîné et du gouverneur. Tous trois marchèrent sur la pointe du pied. Le jeune Infant passant derrière le duc, lui posa brusquement ses deux pe-

tites mains sur les yeux. Inès apercevant l'original du portrait qui lui avoit plu, poussa un cri de surprise, et rougit ensuite comme si elle eût fait une sottise. Le duc se débattit, se débarrassa du voile qui lui couvroit les yeux, et reconnoissant les deux princes, il se leva, les embrassa cordialement, et tendant familièrement la main au gouverneur, il le combla d'amitiés. La physionomie du ministre à l'apparition de ces trois personnages, changea entièrement. La souplesse succéda à la roideur, la joie à la gravité, le sourire de la bonté à la fierté. Les augustes enfans s'emparèrent des fruits, des sucreries qui restoient sur la table, et les dévorèrent. Le ministre prenant ensuite le jeune prince par la main, lui dit en lui montrant Inès : « Voilà une jeune demoiselle dont vous » avez fait la conquête ; elle a vu votre » portrait chez Langarez, et c'est sur votre » portrait qu'elle a conçu pour vous les sen- » timens les plus flatteurs. » Le jeune prince

salua

salua Inès, s'approcha d'elle, et lui baisa respectueusement la main. Son frère, à son exemple, s'avança et présenta galamment à Inès un bouquet qu'il tenoit à la main. Isabelle qui s'enivroit des amitiés qu'on faisoit à sa fille, ne put s'empêcher de s'écrier : « O les délicieux enfans ! leur » sœur n'est pas plus aimable. — « Que dites-» vous de ma sœur ? s'écrièrent à leur tour » et à la fois les deux princes ; est-ce que » vous la connoissez ? — Bon ! leur dit » Isabelle, c'est déjà la meilleure amie de » ma fille. » Elle leur apprit ensuite comment la connoissance s'étoit faite, et ajouta qu'Inès iroit passer tous les jeudis avec la jeune princesse.

» Dans ce cas-là, dirent les deux princes, » écrivons à Caroline (c'étoit le nom de » leur sœur) ; la senora voudra bien lui » remettre notre lettre ; Caroline nous saura » gré d'en avoir chargé son amie. » L'aîné prit aussitôt un écritoire, une plume, une feuille de papier ; il écrivit la moitié de la

lettre ; son frère l'autre moitié ; ils la signèrent tous deux, et la remirent ensuite à Inès, en la priant de vouloir bien être toujours l'amie de leur sœur.

Pendant qu'ils écrivoient, leur gouverneur prenant un air de mécontentement, dit au ministre : « Mais c'est donc là la » jeune personne dont les parens ont re- » fusé la place du couvent de las Salésas ? » Seigneur duc, le Roi est fâché. — Tout » cela s'arrangera, répondit le duc; Lan- » garez m'a mis au fait. Les parens avoient » accepté ; des considérations très-puis- » santes les ont ensuite déterminés à re- » fuser. Leur position est telle qu'ils ne » pouvoient sans se manquer à eux-mêmes, » recevoir une faveur que le gouvernement » ne doit pas accorder à ceux qui n'en ont » pas besoin. — Mais, demanda le gou- » verneur, est-ce bien là le motif du père » de cette jeune demoiselle ? On dit qu'il » le porte fort haut ; on parle de préten- » tions..... — Seigneur, dit Fernand en

» l'interrompant, le père d'Inès c'est moi ;
» je ne le porte pas bien haut, puisque je
» ne suis encore monté à aucune place.
» Mes prétentions ne sont pas bien grandes,
» puisque je ne demande rien, et que je
» refuse même ce qu'on m'offre. — J'igno-
» rois, répondit le gouverneur, que je
» parlois devant le seigneur Fernand. Si ce
» que j'ai dit le blesse, c'est un tort que je
» me reproche ; je lui en fais loyalement
» mes excuses. Oui, seigneur, je vous de-
» mande votre amitié, et vous prie de ne
» considérer ce qui m'est échappé que
» comme une preuve du regret que nous
» avons tous de ne pas vous compter parmi
» nous. — Certes, dit le ministre, sur le
» pied où est actuellement l'armée, qui ne
» s'honoreroit d'y prendre place ? J'offre
» bien sincèrement au seigneur Fernand,
» de quelque nature que puisse être sa
» demande, de la mettre sous les yeux du
» Roi. S'il veut s'expliquer avec franchise,
» je suis tout à lui. — « Issu, répondit Fer-

» nand, d'une longue suite de Rois, je » tiens de ma naissance un rang dont je ne » jouis pas; il faudroit donc préalablement » qu'un aveu solennel de la part du prince » qui règne sur les Espagnols, reconnût » mes droits. — Seigneur, dit le duc, » n'ayant point mission de m'engager dans » une semblable discussion, j'aime à ne » voir en vous qu'un bon et fidèle sujet » du Roi notre maître. » S'adressant ensuite à Isabelle, il lui dit que si elle vouloit voir toutes les beautés que renfermoit l'Escurial, il falloit qu'elle se hâtât de profiter du reste de la journée, parce que la cour partant le lendemain pour Aranjuez, elle n'auroit plus après son départ qu'un » désert à voir. — « Seigneur, lui dit Isa- » belle en prenant congé, j'ose croire que » vous voudrez bien continuer vos bontés à » ma fille. — Langarez, continua le ministre, » les lui a acquises; j'aime tous ceux qu'il » aime; toute votre famille peut compter » sur moi. »

Les deux battans s'ouvrirent alors; toute la foule se rangea en haie pour laisser passer Isabelle et sa famille. Les deux Infans, au moment où Inès se disposoit à suivre ses parens, s'approchèrent d'elle, et la prièrent de leur permettre de l'embrasser pour qu'elle voulût bien rendre cette caresse à leur sœur.

Lorsqu'on fut hors de l'appartement du ministre, un hidalgo se présenta à Isabelle, et lui remit un billet conçu en ces termes :

« J'apprends dans l'instant que nous partons tous demain pour Aranjuez. Ce départ imprévu nous vaut un surcroît de travail qui me prive du bonheur de donner à dîner à la senora de Léon et à sa chère famille. L'hidalgo qui lui remettra ce billet, a ordre de ne la point quitter jusqu'à son départ, et de l'accompagner partout où il y a quelque chose de curieux à voir. J'embrasse tendrement Inès.

» *Signé* LANGAREZ. »

» lorsque je l'ai vu pour la première fois. —
» Et voilà, disoit Fernand, la preuve de
» l'observation que je faisois à Inès ; Lan-
» garez est réellement d'une laideur amère,
» mais il est si excessivement poli qu'on
» finit par le trouver, sinon beau, du
» moins très-aimable. Chéris-la donc bien,
» ma chère Inès, cette fleur de politesse
» qui donne de l'éclat à la beauté et des
» grâces même à la laideur. — Reste à
» savoir, dit à son tour Lorenzo, si tout
» cela est sincère. — Eh! que nous importe,
» répondit Isabelle, de le savoir ? Si Lan-
» garez sous cet extérieur de politesse,
» cache un caractère de duplicité, tant
» pis pour lui. Quel mal nous en revient-
» il ? Il me semble au contraire que nous
» ne nous en sommes pas mal tirés. Qu'en
» pensez-vous Fernand ? Voilà notre Inès
» chérie, adorée dans un pays où tout
» dépend de la manière dont on y dé-
» bute ; et je crois en outre, que nous
» pouvons compter à jamais sur l'amitié et

» les services de Langarez. — Ma chère
» Isabelle, vous êtes comme il le dit, une
» femme enchanteresse. Je m'attendois, à
» vous parler vrai, d'après tout ce qui s'é-
» toit passsé, qu'on nous recevroit mal ;
» mais vous avez paru, vous avez parlé,
» et tous les cœurs ont été à vous. La brus-
» querie de Lorenzo, son coup de pied
» au petit chien, la manière familière dont
» il s'est débarrassé de son chapeau, n'ont
» pas pu nous les faire perdre. — Vous
» direz tout ce qu'il vous plaira, dit Lo-
» renzo, mais croyez que tous ces gens
» de cour ont des vues intéressées. Je ga-
» gerois que Langarez roule quelque projet
» que l'avenir nous dévoilera ; il fait trop
» d'amitiés à ma sœur et trop de caresses
» à ma nièce. — Eh bien ! tant mieux,
» s'écria Isabelle, nous verrons ! Tu serois
» bien étonné s'il alloit faire épouser Inès
» au petit Infant. — Peux-tu, répondit
» Lorenzo, concevoir une pareille extra-
» vagance ? Et cette plaisanterie, toute

» mauvaise qu'elle est, devrois-tu te la
» permettre devant ta fille? Ne vois-tu
» pas qu'il peut lui en monter à la tête des
» idées romanesques dont ensuite nous nous
» trouverions tous fort mal? — O le bon
» Mentor! s'écria Isabelle. Ta gravité est
» plus risible que ma plaisanterie. Les prin-
» cipes dans lesquels Inès est élevée, ne
» permettent pas à son père et à moi de
» craindre qu'elle puisse jamais s'égarer
» dans la route qui conduit au bonheur.
» Elle est trop raisonnable pour ne pas
» savoir qu'il ne faut pas le chercher là où
» on ne sauroit l'atteindre. — Mon cher
» Lorenzo, dit Fernand, moi je pense
» que c'est un grand et très-grand avantage
» pour ma fille d'avoir pour camarade la
» petite Infante. Je l'exhorte très-fort à se
» l'attacher par tous les moyens qui seront
» en son pouvoir. Il est bon d'avoir des
» amis parmi les puissans de la terre; si l'on
» n'a pas besoin personnellement de leur
» patronage, on s'en sert pour les autres. —

» Grand bien vous fasse, mon cher beau-
» frère, dit Lorenzo; mais croyez que
» tous ces gens-là avec leurs démonstra-
» tions de politesse, ne vous aiment pas
» plus qu'il ne faut, et qu'ils ne vous par-
» donneront jamais vos idées de naissance
» royale.—Et pourquoi dis-tu cela? deman-
» da Isabelle; développe-nous du moins ta
» pensée. — Oh! rien n'est plus clair; et
» j'ai bien lu dans les yeux du duc d'Al-
» meyra, non pas seulement de la surprise,
» mais de l'indignation, lorsque Fernand
» a parlé du rang qu'il tenoit de sa nais-
» sance. — Aurois-tu mieux aimé, répon-
» dit Isabelle, que don Fernand s'humiliât?
» Je trouve qu'il a très-bien parlé. Il s'est
» donné sur le duc une supériorité qui n'a
» cependant point humilié ce ministre. Une
» juste fierté n'est jamais déplacée, et c'est
» sur-tout vis-à-vis des personnes qui se
» croient plus que nous, qu'il faut en
» montrer. »

Isabelle se laissant aller ensuite à toute la gaieté de son caractère et à toute la vi-

vacité de son imagination, ajouta : « En » dépit de toi, mon frère, tu seras oncle » d'une princesse. — Et ma manufacture, » dit Lorenzo. — Tu l'érigeras en manu- » facture royale ; tu la confieras à un ami » qui aura l'air d'en être le propriétaire. La » peine sera pour autrui, et le profit pour » toi. Mais laisse-moi donc achever l'his- » toire : Inès deviendra l'amie intime de » l'Infante Caroline. L'Infante parlera sans » cesse d'elle à son frère qui étant déjà » prévenu en faveur d'Inès, en deviendra » éperdument amoureux. Le frère aîné » de l'Infante, le père, le neveu, toute la » famille ne veulent point de ce mariage. » Grand tapage. Caroline épouse l'héritier » présomptif d'une couronne. Le mari de » Caroline monte sur le trône ; il demande » qu'Inès épouse le frère cadet de Caroline; » on ne veut pas ; il menace ; il arme ; alors » on négocie. On représente que Fernand » étant issu des Rois de Léon et n'ayant

» qu'une fille, il est très-avantageux pour » le repos de l'Espagne, de confondre ce » sang avec celui des princes actuellement » régnans. Cette considération l'emporte, » et le mariage se fait. »

Isabelle étendit beaucoup cette riante idée ; elle ne manqua pas de donner des places importantes à tous ses parens et à tous ceux de son mari. Gabriel Coellos, son père, étoit ministre des finances ; Fernand avoit le département de la guerre ; don Louis, frère de Fernand, recevoit le chapeau de cardinal, et on le faisoit premier ministre. Dona Maria, religieuse au couvent de las Salésas, obtenoit la plus brillante abbaye d'Espagne. Il n'y eut pas jusqu'au domestique Andrès qu'on n'élevât à un poste éminent. On lui donna la surintendance des postes et des haras afin que Lorenzo ne manquât pas de chevaux.

Le plan étoit conçu, digéré, rectifié ; il n'y manquoit plus que l'exécution, lors-

qu'on arriva à Madrid. On y trouva deux lettres, une pour Inès, l'autre pour Lorenzo. Voici le contenu de celle pour Inès:

« Tu es une ingrate, ma très-chère » amie; tu nous as déjà oubliées; tu n'as » pas tenu ta promesse; voilà un jeudi » passé sans que nous t'ayons vue. Toutes » tes camarades te boudent. Moi, je trouve » qu'il est trop pénible de bouder ceux » qu'on aime. Je te prie de m'écrire si » nous te verrons jeudi. Embrasse pour » moi ta maman, et crois que tu seras » toujours l'amie de mon cœur.

» *Signé* CAROLINE. »

Cette lettre ne fit qu'ajouter à la gaieté qu'on avoit apportée à Madrid. Pendant qu'on la commentoit, Lorenzo retiré dans un coin, lisoit attentivement l'épître qui lui avoit été remise. Isabelle lui reprocha de faire le mystérieux, lui dit d'avancer et de lire tout haut. « Il n'y a point ici de » mystère, dit Lorenzo; c'est mon très- » honoré père qui m'écrit, qui nous gronde

» tous, qui retombe dans sa folie; il veut
» me marier; écoutez:

» Vous aurez donc toujours une mau-
» vaise tête, Lorenzo. Que faites-vous à
» Madrid? Votre sœur et vous, parviendrez
» à me ruiner. Vous faites tous les deux
» des dépenses exorbitantes, et cependant
» vous ne savez point vous faire honneur
» des sommes que vous prodiguez. Isabelle,
» comme une étourdie, s'en va à Madrid
» sans chevaux, sans domestiques, sans
» une femme. Et Fernand qui a besoin
» de paroître avec dignité dans le monde,
» ose se produire comme un pauvre hi-
» dalgo qui n'a que la cape et l'épée! Il
» ne sait pas commander à sa femme de
» prendre un train qui l'élève elle et lui
» aux yeux de tous! Il est trop bon mari;
» je lui veux plus de fermeté. Et vous,
» Lorenzo, je vous ordonne de revenir
» sur-le-champ; il faut que j'aille visiter
» mes autres établissemens. Celui de Léon
» ne peut bien aller sans votre présence ou

» la mienne. J'ai d'ailleurs avant de partir,
» à vous parler d'une personne de haute
» condition sur laquelle j'ai jeté les yeux
» pour vous la faire épouser. Il y a beau-
» coup trop long-temps que vous différez
» à prendre un parti ; il faut que cela
» finisse.

» Inès est-elle dans son couvent ? Per-
» sonne ne m'écrit. Venez sans retard.
» Don Louis est parti pour Lisbonne ; il a
» eu le talent de me faire donner quelques
» piastres pour l'embellissement de son mo-
» nastère. Ces religieux sont partout les
» mêmes. Ils ont une sollicitude édifiante
» pour la gloire de leur ordre. Don Louis
» n'en est pas moins un excellent homme ;
» notre évêque en fait le plus grand cas.

» Dites à ma fille de se mettre en état
» de compter avec moi. Je lui envoie,
» en attendant, en lettres de change à vue
» sur Madrid, six cents piastres, mon in-
» tention étant qu'elle n'épargne rien pour
» se montrer avec distinction partout où

» l'appellera l'intérêt de son mari et celui » de sa fille.

» Adieu, soyez sûr que vous me con- » trarierez et me mécontenterez beau- » coup, si vous n'êtes pas ici au premier » jour.

» *Signé* GABRIEL COELLOS. »

Le don qui accompagnoit cette lettre, toucha beaucoup Isabelle. Après s'être vivement attendrie sur le bon cœur de son père qui alloit au devant de ses désirs et de ses besoins, elle demanda à son frère ce qu'il entendoit faire ; il répondit qu'il n'y avoit pas à hésiter ; qu'il n'avoit nulle envie de mettre son père de mauvaise humeur. « Demain, dit-il, je fais mes pa- » quets, et après-demain je me mets en » route. Mon père n'aime pas qu'on lui » manque, et quand il a du mécontente- » ment contre moi, il se comporte comme » si je n'avois encore que dix ans. Quant » au mariage, c'est une autre affaire ; on » ne marie pas les gens malgré eux ; je

» gagnerai du temps comme j'ai fait jusques
» à présent. — Et pourquoi ne vous ma-
» rieriez-vous pas? lui demanda Fernand.
» — Pourquoi ? dit Lorenzo ; est-ce que
» vous ne connoissez pas mon père ? Ma
» sœur est très-heureuse d'avoir trouvé un
» mari à son gré. Mais eussiez-vous été le
» plus difforme, le plus méchant des
» hommes, il n'en auroit pas moins fallu
» qu'elle vous épousât, par cela seul que
» vous plaisiez à mon père. Figurez-vous
» qu'il peut arriver que la fille la plus con-
» trefaite, la plus maussade, si d'ailleurs
» elle appartient à un hidalgo, lui paroisse
» un bon parti, et alors il me faudroit l'é-
» pouser. — Il y a là de l'exagération, lui
» dit Fernand. A votre âge, on a une vo-
» lonté.... — Non, Fernand, dit à son
» tour Isabelle, ne vous mettez pas cela
» dans la tête. Mon frère a raison ; avec
» mon père il n'y a pas de volonté qui
» tienne. — Vous n'avez pas d'idée, conti-
» nua Lorenzo, des ruses, des fourberies

» même que j'ai été obligé de mettre en
» jeu pour échapper à un mariage; il y
» auroit de quoi composer un roman. —
» C'est en vérité incroyable, reprit Fer-
» nand; je n'y comprends rien. A votre
» place, j'exposerois d'abord respectueu-
» sement mes raisons à mon père; ensuite
» je lui ferois entendre que me mariant
» pour moi-même, je veux moi seul choisir
» mon épouse, et je le lui ferois entendre
» avec une telle fermeté qu'il ne revien-
» droit pas, je vous assure, à la charge.—
» Eh! oui, répondit Lorenzo, voulez-
» vous qu'on se querelle, qu'on se brouille
» avec son père? cela est-il faisable? J'au-
» rois cinquante ans que je ne voudrois
» pas m'exposer au courroux de mon père.
» J'aimerois encore mieux épouser la fille
» la plus laide d'Espagne, et être à jamais
» malheureux, que de l'irriter contre
» moi. — Mon père d'ailleurs, dit Isa-
» belle, est si bon, si généreux, si pré-
» venant avec nous, que nous ne pourrions

» pas, mon frère et moi, nous déterminer
» à lui faire éprouver la plus légère contra-
» diction. Allons Lorenzo, continua Isa-
» belle, tu as raison, il faut partir, il faut
» nous quitter. Quant au mariage.... —
» Ne parlons plus de cela, reprit Lorenzo;
» me parler de mariage, c'est me donner
» de l'humeur, c'est me mettre hors de
» moi-même. Oui, sur mon honneur,
» j'aimerois mieux me faire moine, ré-
» colet, capucin, que de me marier. — O
» ceci est différent, dit Fernand; si tout-
» à-l'heure vous n'exagériez pas, vous exa-
» gérez bien certainement dans ce moment.
» Comment me ferez-vous croire que si
» vous trouviez un parti qui vous convînt
» à tous égards, vous seriez assez insensé
» pour le refuser? — Si j'étois moine, ré-
» pondit Lorenzo, je ferois des vœux;
» tout mon bien passeroit à ma sœur.
» J'aurois donc au moins cette consolation
» sous mon capuchon, de savoir que sa
» fortune seroit accrue. Si au contraire je

» me marie, ma femme, ensuite les enfans,
» les tracasseries, les soins domestiques
» prendront tout mon temps ; je ne trou-
» verai pas un instant pour m'occuper de
» ma sœur et de ma nièce ; et alors ma
» fortune pourra-t-elle passer en entier à
» Inès ? Non, j'aime trop ma sœur et ma
» nièce pour me marier. »

Fernand, Isabelle et Inès embrassèrent tour-à-tour Lorenzo pour le remercier des généreux sentimens qu'il manifestoit. « Quand une famille est ainsi unie, disoit » Isabelle, elle n'a à craindre aucun re-» vers. Souviens-t'en, Inès, ajoutoit-elle, » rends à ton oncle amour pour amour. » Profite aujourd'hui de son amitié, et » qu'il trouve dans la tienne quand tu » seras grande et heureuse, tous les se-» cours qu'il voudra en tirer. »

Cette conversation avoit singulièrement attendri Inès. Tout-à-coup elle se mit à genoux, joignit ses petites mains, et leva au ciel ses beaux yeux humides de pleurs.

On lui demanda ce qu'elle faisoit là. « Je » remercie le bon Dieu, dit-elle, de m'avoir » donné d'aussi bons parens. » Son père, sa mère, son oncle allèrent à elle, s'empressèrent de la relever, lui firent mille caresses, et lui protestèrent qu'eux aussi remercioient le ciel de leur avoir donné un enfant qui répondoit si bien à leur affection.

Le lendemain il fallut s'occuper de la lettre qu'Inès avoit reçue, des préparatifs du voyage de Lorenzo, et du payement des lettres de change. Isabelle qui se tiroit à merveille des plus grands embarras, pourvut à tout avec une présence d'esprit admirable. On avoit dit à Inès d'écrire sa réponse à Caroline ; elle n'en avoit rien fait. Quand on lui en demanda la raison, elle répondit ingénument qu'elle ne savoit point assez bien écrire pour répondre à une aussi jolie lettre. Isabelle en prit d'abord un peu d'humeur ; il fut ensuite décidé qu'Inès iroit sur-le-champ avec son

père porter de-vive voix sa réponse, et remettre en même temps la lettre de l'Infant. « Quant à moi, dit Isabelle, j'irai » avec Andrès recevoir le montant des » lettres de change, et courir un peu la ville » pour faire quelques emplettes. » Lorenzo voulut garder la maison pour mettre ses papiers en ordre.

L'heure du dîner venue, on se réunit. Fernand rendit compte du bon accueil qu'on avoit fait à Inès au couvent, et de la joie avec laquelle la jeune princesse avoit reçu la lettre et les caresses de ses frères. On songea ensuite aux paquets; Isabelle ne voulut pas que Lorenzo y touchât; elle se chargea d'arranger elle-même le portemanteau de son frère; elle mit tout dans un ordre admirable, et déploya dans ce petit travail une activité et une dextérité dont Lorenzo n'auroit pas été capable. Mais ce qui la rendoit sur-tout admirable, c'étoit la gaieté avec laquelle elle agissoit, de manière que son frère oubliant qu'il se

séparoit le lendemain de sa sœur et de sa nièce, sembloit se disposer pour une partie de plaisir. Isabelle pendant qu'il rioit et ne s'apercevoit guère de ce qu'elle faisoit, glissa parmi les paquets quelques présens pour lui et pour son père. C'étoit à l'achat de ces cadeaux qu'elle avoit employé une partie de l'argent qui lui étoit arrivé de Léon. Fernand et Inès qui avoient été mis dans la confidence, rioient de tout leur cœur, lorsqu'ils voyoient insérer dans le porte-manteau un paquet dont Lorenzo ignoroit le contenu.

Lorsque ce porte-manteau fut fini, Lorenzo dit à sa sœur que puisqu'elle avoit une aussi grande intelligence pour ces sortes de choses, elle eût aussi à faire celui d'Andrès. « Tu te moques, lui ré-
» pondit-elle, je n'ai rien à voir à celui de
» ton Andrès. — Et pourquoi ? demanda-
» t-il. — Parce qu'il n'a pas besoin au-
» jourd'hui de mes services sur cet article-
» là. Lorsqu'il ira en voyage, je ferai vo-

» lontiers aussi son porte-manteau. — Eh
» bien ! est-ce qu'il ne part pas demain ?
» — Non, certes. — Est-ce qu'il ne part
» pas demain avec moi ? tu perds l'esprit.
» — C'est toi qui le perds ; comment veux-
» tu que je fasse seule ici sans domes-
» tiques, n'ayant pas même une femme ?
» Ces domestiques de louage coûtent fort
» cher, et on ne sait qui sont ces gens-là.
» Tu n'exiges sans doute pas que je confie
» ma vie, celle de Fernand, celle de ta
» nièce, à des valets que nous ne connois-
» sons pas, et qui ne servent que pour l'ar-
» gent qu'on leur donne. Ainsi ; arrange-
» toi comme tu l'entendras. Je garde An-
» drès ; et quand tu seras à Léon, tu diras
» à Blanca de venir de suite nous joindre,
» car nous ne pouvons pas, Inès et moi,
» nous passer d'une femme de chambre. Le
» domestique de Fernand, l'ami Vincente
» l'accompagnera ; il est adroit, actif ; il
» sait faire un peu de tout ; il nous sera
» fort utile. N'oublie pas de leur recom-
» mander

» mander de nous apporter ce que nous » avons laissé à Léon. Tu leur donneras » de l'argent pour faire leur voyage ; je te » le rendrai. Je vais écrire à mon père, » et le prierai de m'en envoyer un peu, » car j'en ai beaucoup dépensé aujour- » d'hui. En lui remettant ma lettre, tu » appuieras ma prière. »

Inès avoit quitté la conversation pour aller annoncer à Andrès qu'il restoit à Madrid. Elle avoit appris avec plaisir que sa mère le gardoit, parce qu'elle s'étoit accoutumée à ses services, et que la morale qu'il lui faisoit quelquefois la divertissoit. Elle croyoit qu'il partageroit sa joie. Dès qu'Andrès apprit cette nouvelle, il vint dans la pièce où se trouvoient Fernand, Isabelle et Lorenzo. « Qu'est-ce que j'ap- » prends ? dit-il à celui-ci ; est-ce que je » ne suis plus à votre service ? — Non. » — Suis-je au service du seigneur Fer- » nand ? — Non. — Suis-je au service de » la senora votre sœur ? — Non. — En un

» mot, irai-je demain à Léon avec vous ?
» — Non. — Vous ne voulez donc plus
» de moi ? — Non. — Ai-je fait quelque
» sottise ? — Non. »

« Andrès, dit Isabelle, n'écoute pas
» mon frère ; c'est un extravagant. Tu res-
» teras avec moi. Depuis ta dernière ma-
» ladie j'ai pris pour toi la plus tendre
» affection ; je ne puis plus me passer de
» tes soins ; je te regarde comme un de
» mes meilleurs amis ; je te garde. Tu es
» bon, prudent, attentif. Fernand et moi
» avons trop d'affaires en tête pour tenir
» sans cesse les yeux sur Inès ; elle grandit ;
» tu seras son mentor ; tu la conduiras tous
» les jeudi au couvent de las Salésas ; tu
» l'iras chercher le soir, et tu nous ren-
» dras compte de la manière dont elle s'y
» sera comportée. — Vous arrangez cela
» au mieux, répondit Andrès, pour vous
» s'entend ; pour moi ce n'est pas la même
» chose. Sans doute j'ai bien de la recon-
» noissance pour toutes les bontés dont

» vous m'avez honoré sans que je les aie mé-
» ritées, sur-tout pendant ma dernière ma-
» ladie ; mais, senora, soit dit sans vous
» déplaire, j'aime mieux le seigneur votre
» frère que vous. Je me suis mis à son
» service et non au vôtre. —. Et que
» trouves-tu de si terrible d'être à mon
» service ? En quoi celui de mon frère est-
» il plus agréable que le mien ? — Chez
» le seigneur votre frère il y a au moins
» de l'ordre. Le seigneur Gabriel votre
» père maintient là la règle. Chacun sait
» la tâche qu'il a à remplir ; on a de bons
» gages et encore des gratifications. Quand
» on est content de vous, on vous le dit.
» Chez vous, senora, on ne sait pas au-
» jourd'hui comment l'on sera demain. Ce
» que j'ai rangé, est dérangé un instant
» après. Depuis que je suis ici, j'ai avancé
» pour vous plus de vingt pistoles ; vous
» n'avez pas encore voulu faire mon
» compte.. — Oh ! vas-tu gronder ? Tu
» resteras avec moi ; voilà qui est dit. Tu

» auras les mêmes gages que chez mon
» frère, et on fera ton compte. Ne m'en
» parle plus ; je déteste par-dessus tout les
» gens intéressés. Je ne veux point qu'on
» me demande de l'argent. Te voilà bien
» à plaindre quand tu seras ici avec ta
» sœur Blanca ; tu vois que pour te faire
» plaisir, je la fais venir ; je n'aime pas
» qu'on soit ingrat. — Ma sœur Blanca,
» senora, me laissera tout faire ; là où je
» mettrai l'ordre, elle mettra le désordre ;
» elle m'empruntera le peu que je gagne-
» rai ; elle me ruinera. Comment voulez-
» vous aussi que je sois le mentor de votre
» fille ? Quand il lui arrivera de faire quel-
» que bonne espiéglerie, de manquer à
» quelqu'un, et que je vous le rappor-
» terai, ce sera moi que vous gronderez.
» Cela vous est arrivé si souvent. — Je
» savois bien, dit Inès, que mon tour
» viendroit. Mais, dites-moi, Andrès, ne
» vous sera-ce pas une chose bien com-
» mode de m'avoir sans cesse à côté de

» vous, pour pouvoir me dire mes vérités » sans vous déranger ? — Vos vérités, » senora ! il y auroit trop à faire ; il fau- » droit prêcher du matin au soir. La ma- » nière dont vous êtes élevée, vous donne » véritablement grand besoin d'un men- » tor. — En voilà assez, s'écria Isabelle ; » tu commences à m'ennuyer ; et je n'aime » pas qu'on gronde ma fille ; ce droit n'ap- » partient qu'à son père et à moi. Tu res- » teras ici tant qu'il plaira à Fernand et à » moi de te garder. Je n'ai plus rien à te » dire. Vas-t-en à ton ouvrage. »

Andrès retiré, Isabelle rit beaucoup du penchant qu'avoit cet homme à être toujours mécontent de tout ; elle fit ensuite son éloge, et après avoir juré qu'il n'étoit pas possible de trouver un meilleur sujet, elle recommanda à Inès de lui parler toujours avec la plus grande douceur, et de ne jamais oublier que cet homme étoit l'ami de son oncle.

Le lendemain on se leva à la pointe du

jour pour recevoir les adieux de Lorenzo. Il trouva en se levant son cheval et celui de son domestique, sellés et bridés ; il crut que sa sœur avoit changé de sentiment, et qu'Andrès l'accompagneroit à Léon. Mais Fernand le désabusa, et lui dit que voulant avoir le plaisir de faire avec lui au moins une lieue au-delà de Madrid, il avoit fait seller les deux chevaux. Inès regretta de ne point savoir monter à cheval pour accompagner Lorenzo jusqu'à l'endroit où il se sépareroit de Fernand. « Tu » n'accompagneras pas moins ton oncle, » lui dit Isabelle ; il faut t'aguerrir avec le » cheval ; que tu commences aujourd'hui » ou un autre jour, peu importe. Tu iras » avec ton oncle, et tu reviendras avec ton » père. » Cette décision combla Inès de joie ; elle sauta au cou de Lorenzo qui la mit sur son cheval et piqua des deux, criant à sa sœur que les adieux étant une chose trop triste, il partoit sans l'embrasser. Fernand alloit à côté de Lorenzo, et veil-

loit sur son Inès dont il admiroit l'assurance et la bonne grâce. Isabelle en voyant les trois objets de sa tendre affection s'éloigner, étoit muette d'attendrissement ; elle ne leur disoit rien, elle les contemploit en silence avec une sorte d'insensibilité, et sans même s'apercevoir des larmes qui sillonnoient ses joues ; ses yeux suivirent les deux cavaliers et le trésor qu'ils emmenoient, jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement disparu à sa vue. Rentrée chez elle, elle essuya ses pleurs, s'habilla, prit le bras d'Andrès, et courut chez un jeune bijoutier de la place Mayor, à qui elle avoit cru reconnoître de la probité, du jugement et de l'intelligence. Elle lui dit que ne connoissant pas bien Madrid, et ayant en lui beaucoup de confiance, elle le prioit de lui chercher et de lui adresser des maîtres pour sa fille. Elle demanda cinq maîtres, un de danse, un de musique, un de dessin, un de langue française, et une dame ou demoiselle qui sût bien bro-

der et faire tous les genres d'ouvrages à l'aiguille. Le bijoutier l'assura qu'il rempliroit au mieux ses intentions, et qu'elle seroit parfaitement contente des maîtres qu'il lui adresseroit.

De la place Mayor, Isabelle courut au couvent de las Salésas, où elle demanda dona Maria qu'elle instruisit du parti qu'elle venoit de prendre pour l'éducation de sa fille. « Mais, ma chère cousine, lui » dit dona Maria, vous n'avez donc nulle » confiance en nous? Dans notre commu- » nauté, nous sommes obligées d'admettre » toutes les sortes de maîtres, ceux d'agré- » ment comme ceux d'utilité. Si vous vous » fussiez adressée à moi, je vous aurois » envoyé ceux que vous auriez désiré; » vous auriez été sûre de leur moralité » comme de leurs talens. Il me semble que » vous auriez pu recevoir aveuglément les » maîtres à qui nous confions nos pension- » naires. Vous n'aviez donc pas pensé à » cela? — Pardonnez-moi, répondit Isa-

» belle, j'y ai pensé ; je ne me suis même
» décidée qu'après y avoir réfléchi long-
» temps et mûrement. J'ai considéré que
» le couvent que fréquentoient vos maîtres,
» pouvoit leur donner.... je ne sais com-
» ment vous appeler cela.... une circons-
» pection qui est bien voisine de la bigo-
» terie. Ma fille devant vivre dans le grand
» monde, je veux qu'on aille avec elle
» rondement, et je ne me soucierois pas
» qu'on lui cachât avec affectation certaines
» choses qu'il faudra bien qu'elle sache un
» jour. Je ne la gêne ni sur ses conversa-
» tions ni sur ses lectures. Je ne trouve
» même pas mauvais qu'elle lise certains
» romans bien écrits, parce qu'ils peuvent
» lui former le goût. Je crois que cette
» conduite franche avec les enfans vaut
» mieux que la conduite mystérieuse. D'ail-
» leurs Inès étant continuellement sous
» les yeux de son père ou sous les miens,
» il n'y a pas à craindre qu'aucun de ses
» maîtres lui insinue de sots principes.

» Voilà pourquoi je me suis adressée à
» mon bijoutier ; c'est un jeune homme
» fort bien élevé lui-même, qui a toutes
» les manières d'un hidalgo, qui connoît
» les meilleures maisons de Madrid. Ainsi,
» vous voyez que j'aurai tout lieu d'être
» satisfaite des gens que m'enverra un
» homme qui sait si bien tout ce qui peut
» rendre une jeune personne aimable. —
» Vous raisonnez à merveille, chère cou-
» sine, dit dona Maria ; vous avez tout
» l'esprit possible. Prenez-y garde cepen-
» dant : votre Inès est un sujet si intéres-
» sant ; on ne peut la voir sans l'aimer
» autant que vous l'aimez vous-même ; elle
» a fait tourner ici toutes les têtes. Elle
» aura un jour un ascendant irrésistible
» sur tous les cœurs, et vous comprenez
» qu'elle seroit la plus malheureuse des
» créatures, si avec cette physionomie ravis-
» sante, ces traits enchanteurs, elle n'avoit
» pas le jugement le plus droit et les affec-
» tions les plus pures. Il n'arrive que trop

» souvent, continua dona Maria, que vos
» maîtres à danser sont de francs libertins,
» et que les plus sages se trompant sur ce
» qui constitue le véritable art de plaire,
» font de leurs écolières de petites co-
» quettes qui entrées dans le monde, vont
» à tout vent, et finissent par un choix
» détestable. Vos maîtres de musique rem-
» plissent la mémoire de leurs élèves d'airs
» lascifs, et ne sont contens que quand ils
» voient ces pauvres enfans chanter d'une
» manière bien langoureuse, et avec cet
» abandon, ces gestes, ces mines qui font
» soupçonner la vertu de toute femme qui
» se les permet. Vos maîtres de dessin en
» viennent le plus vîte à ce qu'ils appellent
» des académies, c'est-à-dire à des images
» dont la pudeur ne sauroit s'accommo-
» der, et vous savez que toutes les fois
» qu'on contrarie devant une jeune per-
» sonne, ce précieux instinct de pudeur
» qu'elle a reçu de la nature, ses idées se
» brouillent, son imagination s'embrase,

» son cœur s'inquiète et s'égare. Prenez » garde aussi de donner trop de temps et » d'importance aux talens frivoles; ils dé- » goûtent des occupations sérieuses, et un » mari n'a plus qu'une poupée au lieu » d'une femme. »

Isabelle remercia sa cousine des bons avis qu'elle lui donnoit ; lui dit qu'elle se feroit un devoir de recourir dans toutes les circonstances à son amitié et à sa sagesse; elle ajouta cependant qu'elle la prioit d'être parfaitement tranquille sur la manière dont elle élèveroit son Inès ; qu'elle avoit un talent merveilleux pour l'éducation, et qu'elle seroit la première institutrice de sa fille. Elle alloit ensuite prendre congé de dona Maria, lorsqu'elle entendit le son d'une cloche. Elle demanda ce que vouloit cette cloche. « Elle nous appelle, répon- » dit dona Maria, au réfectoire pour le » dîner. — Ah ! chère cousine, s'écria » Isabelle, voulez-vous permettre que je » sois des vôtres? — Je le voudrois de tout

» mon cœur, répondit la bonne religieuse ;
» mais vous vous moquez. Comment vous,
» accoutumée aux fastueux et bruyans
» repas du monde, vous accommoderiez-
» vous de notre frugalité et de notre si-
» lence ? — Non, non, reprit Isabelle, ne
» me refusez pas. Un dîner de religieuses
» sera pour moi une chose délicieuse. J'ai
» beaucoup de goût, je vous assure, pour
» la vie monastique ; je n'aime rien tant
» que les mœurs du couvent. Dînez-vous
» avec vos pensionnaires ? — Sans doute.
» — Raison de plus : je veux voir dîner
» ces enfans. — Vous êtes enfant vous-
» même, Isabelle, dit la religieuse ; mais
» puisque vous le voulez absolument, venez
» prendre place avec nous. »

On descendit au réfectoire. Les religieuses n'étoient point encore à leur place ; elles se tenoient debout, le dos tourné contre les tables ; elles attendoient sans doute la maîtresse des pensionnaires. Dès que celle-ci parut, elle présenta Isabelle à

la supérieure qui la salua gravement d'une simple inclination de tête, et lui dit : « Senora, nous gardons ici le silence ; » après le repas, je serai toute à vous. » La supérieure donna ensuite le signal à une religieuse pour qu'elle eût à réciter le *Benedicite*. La prière fut religieusement prononcée ; chaque religieuse ensuite prit sa place. La supérieure mit à sa droite Isabelle en lui disant : « Je suppose, se- » nora, que vous voulez faire un mau- » vais repas. Si vous eussiez choisi un jour » de fête, vous eussiez été mieux traitée. » Isabelle se croyoit transportée dans un autre monde. Le calme, l'ordre qu'elle voyoit régner autour d'elle, changeoient toutes ses idées ; elle ne pouvoit trop se rendre compte des impressions qu'elle éprouvoit. D'un côté elle voyoit les novices, de l'autre les pensionnaires ; et elle ne pouvoit démêler sur quelle physionomie il régnoit plus de sérénité, plus de modestie. La contenance des religieuses

lui paroissoit un peu sérieuse, mais décente et sans trop d'austérité ; enfin elle crut remarquer dans tous les yeux, sur tous les fronts, cette sorte de contentement qui suppose l'absence de ces chagrins, de ces inquiétudes dont on est assailli dans le monde, au sein même de la famille la plus heureuse.

Comme elle promenoit ses regards de côté et d'autre, sans trop faire attention aux mets qu'on lui présentoit, elle aperçut au milieu du réfectoire, une très-petite table devant laquelle une pensionnaire étoit assise sur une chaise. Quoique cet enfant reçût les mêmes portions et fût mieux assise que le reste de la communauté, il étoit aisé de voir à la confusion qui lui faisoit tristement baisser la tête et aux larmes qui s'échappoient de ses yeux, qu'elle étoit dans un état de souffrance. Isabelle qui ne pouvoit supporter cette image de tristesse dans un âge aussi tendre, demanda à la supérieure, malgré

la loi du silence, ce que vouloit dire cette vilaine et mystérieuse petite table. « La » petite table, répondit la supérieure, » est parmi nous la plus grande punition; » on ne la reçoit que deux fois : car si » après l'avoir reçue deux fois, on tombe » dans une faute semblable à celle qui » avoit déjà mérité cette punition, on est » chassé. — Vous me faites trembler, dit » Isabelle, pour cette pauvre enfant. Elle » a donc commis une faute bien grave ? » — Très-grave pour son âge. — Quoi » encore? — La petite demoiselle est pétrie » de fierté, elle ne parle que de ses aïeux; » elle pince les lèvres, marche la tête » haute. Enfin ce matin, ayant en jouant » défait son fichu, elle l'a présenté à une » sœur converse pour qu'elle eût à le lui » remettre et à le lui attacher par der- » rière avec une épingle. La sœur s'est » prêtée avec beaucoup de complaisance » à arranger ce fichu; mais en voulant » mettre l'épingle, elle l'a laissée tomber ;

» et comme elle mettoit trop de temps
» à la retrouver, cela a impatienté la pe-
» tite demoiselle qui a donné de toute sa
» force un soufflet à la pauvre sœur, en
» lui disant : *Que vous êtes mal-adroite !*
» *Vous avez sagement pensé de vous faire*
» *religieuse. A quoi auriez-vous été bonne*
» *dans le monde ? Je ne voudrois pas*
» *de vous pour laver la vaisselle de mes*
» *gens.* Voilà le délit. »

Isabelle sans approuver ni désapprouver, sans aggraver ni atténuer la faute, n'en demanda pas moins grâce pour cette enfant ; elle l'obtint sans difficulté. Aussitôt la supérieure ordonna par un geste à la petite affligée d'aller reprendre sa place ordinaire. Elle n'étoit pas encore assise, que la table et la chaise qui lui auroient rappelé son humiliation, étoient déjà enlevées. Les deux pensionnaires au milieu desquelles elle se plaça, lui prirent les mains et lui firent mille caresses.

Cette petite scène finie, une autre pen-

sionnaire monta dans la chaire qui étoit au milieu du réfectoire ; elle lut d'abord l'Evangile du jour; elle prit ensuite l'Histoire d'Espagne, et en lut jusqu'à la fin du repas. A chaque mot qu'elle prononçoit mal, la maîtresse des novices l'interrompoit, lui disoit comment le mot devoit être prononcé, et le lui faisoit répéter jusqu'à ce qu'elle eût bien compris la leçon qui lui étoit donnée. Il en étoit de même de toute phrase mal accentuée. Celle qui lisoit étoit tenue de la répéter jusqu'à ce qu'elle eût bien fait sentir toutes les nuances de la ponctuation.

Isabelle ne laissoit pas que d'applaudir intérieurement, et de se dire à elle-même que sous le toit paternel, on ne pouvoit pas pousser jusque-là les soins et la sollicitude pour une bonne éducation. Mais la petite table lui revenoit sans cesse à l'imagination, et elle se félicitoit de n'avoir point placé dans cette communauté son

Inès qui y auroit été exposée à essuyer une semblable mortification.

Le repas fini, on se leva ; et dans la même attitude où l'on s'étoit placé avant le dîner, une religieuse, après en avoir reçu le signal de la supérieure, récita à haute voix l'action de grâces. On alla ensuite et toujours en silence, à l'église faire une courte prière. De l'église, on se répandit dans le jardin pour la récréation. La supérieure conduisit dans sa chambre Isabelle et dona Maria. Elles y étoient à peine, que la petite pensionnaire qui avoit été punie, entra, tenant par la main la sœur qu'elle avoit offensée. Elle dit d'abord à la supérieure qu'elle venoit la remercier du pardon qu'elle avoit bien voulu lui accorder ; elle ajouta qu'elle venoit aussi reconnoître solennellement sa faute et la réparer autant qu'il étoit en elle. Se jetant alors aux genoux de la sœur, elle lui baisa la main et lui dit:

« Serez-vous assez bonne pour me par-
» donner ? Oh oui ! mais pardonnez-moi
» de bon cœur ; dites que vous me rendez
» toute votre amitié. » La sœur la releva et l'embrassa. « Voilà qui est bien, mon en-
» fant, lui dit la supérieure ; tout est ou-
» blié puisque tout est expié ; n'en par-
» lons plus, n'en parlons jamais. Vous
» m'êtes plus chère par votre repentir,
» que vous ne me l'étiez avant votre faute.
» Venez, ma fille, que je vous embrasse
» comme je vous aime. » L'enfant se jeta dans les bras de la supérieure, et courut ensuite dans ceux de dona Maria. Isabelle la prit dans les siens, la mit sur ses genoux, la couvrit de ses baisers comme si c'eût été son Inès même. La petite lui rendit ses caresses avec de grands témoignages de sensibilité. « Que vous êtes bonne, se-
» nora, lui disoit-elle ! comme votre Inès
» doit vous aimer ! Ne lui laissez point
» ignorer, je vous prie, ma faute ; mais
» dites-lui aussi combien j'en suis repen-

» tante , afin qu'elle ne m'ôte pas son es-
» time. »

Tandis qu'Isabelle se livroit aux mouvemens de l'affection qu'elle portoit naturellement à tous les enfans, on couvrit une table de mille friandises ; ce qui étoit comme le dessert du repas frugal qu'on avoit fait. Isabelle se débarrassa tout-à-coup de l'enfant qu'elle tenoit sur ses genoux, se jeta sur les friandises, les prit toutes, les engloutit toutes dans le tablier de la petite fille qui courut aussitôt les partager avec ses camarades. La supérieure et dona Maria rirent beaucoup de la vivacité avec laquelle Isabelle avoit dégarni la table. Elles lui dirent qu'elle avoit mal fait de se marier, qu'elle s'étoit trompée de vocation ; qu'avec cette excessive tendresse qu'elle avoit pour tous les enfans, elle eût été une excellente maîtresse des pensionnaires. « Il
» est vrai, répondit Isabelle, que j'aime
» tous les enfans; et si j'étois pauvre, je
» me ferois maîtresse d'école ; mais je

» serois bien fâchée de n'être pas mariée : » toutes mes affections le cèdent à celle » que j'ai pour don Fernand. — C'est-à- » dire, diront les religieuses, qu'après Dieu, » c'est lui. — O ! s'écria Isabelle, il ne » faut jamais m'interroger sur cela. Tout » ce que je sais, c'est que don Fernand » est le plus noble, le plus généreux, le » plus modeste, le plus indulgent, le plus » accompli des hommes ; et que moi, » toute imparfaite que vous me voyez, » je suis pourtant la plus heureuse des » femmes. »

Isabelle tout en jasant et en prenant son café, ne bougeoit pas de la fenêtre d'où elle voyoit ce que c'étoit qu'une récréation de couvent. Là, un groupe de religieuses assises autour d'une révérende mère qui leur contoit une histoire de son vieux temps et les faisoit rire aux éclats ; plus loin, des novices qui jouoient à la main chaude et qui poussoient au ciel des cris bruyans de joie lorsqu'on devinoit la

main qui avoit frappé ; d'un autre côté ; un grand cercle de pensionnaires qui jouoient à colin-maillard, se poussoient, alloient, venoient, sautoient, claquoient des mains et rioient comme des insensées.

Isabelle ne tint pas à ce spectacle ; elle posa brusquement sur la fenêtre sa tasse qui n'étoit pas encore vidée, releva sa robe dans ses poches, et sans se donner le temps de saluer les deux religieuses, courut se précipiter au milieu des pensionnaires, en leur criant : « Mes enfans, je suis des vô- » tres; je viens jouer avec vous. » Ce fut alors un bruit, un vacarme, une alégresse impossibles à peindre. On entouroit Isabelle, on lui baisoit les mains, on l'embrassoit. Toute cette effervescence tombée, elle fit faire silence, indiqua impérieusement le jeu par lequel on alloit commencer, et s'y livra avec plus d'ardeur encore que tous ces enfans. Ce jeu fut suivi d'un autre. Le temps couloit avec une rapidité extrême. Tout-à-coup une cloche se

fit entendre ; tout-à-coup aussi, religieuses, novices, pensionnaires cessèrent leurs jeux et furent comme des statues. Que » nous veut cette cloche, dit Isabelle in- » terdite? — La fin de nos plaisirs, ré- » pondit la petite Infante; il nous faut al- » ler au travail. — O la maudite cloche, » s'écria Isabelle! l'exécrable cloche! Ja- » mais je n'avois été si en train de jouer. »

Les pensionnaires donc ayant à leur tête dona Maria, se rendirent dans la salle d'étude. Isabelle qui avoit oublié toute la terre, voulut les y suivre et assister à tous leurs exercices. D'exercice en exercice, la nuit arriva ; on le fit remarquer à Isabelle : on lui demanda si elle vouloit coucher dans la communauté ; elle se rappela alors qu'elle devoit aller joindre son mari et sa fille qui sans doute étoient arrivés. En sortant le matin de chez son bijoutier, elle avoit renvoyé Andrès, sans lui dire où elle alloit. On lui représenta qu'il n'étoit pas prudent de courir seule la nuit

nuit les rues de Madrid. On n'avoit pas d'autre homme à lui donner pour l'accompagner, que le jardinier; on le lui offrit; elle fut bien obligée de l'accepter. Elle fit donc ses adieux à la communauté, prit le bras du jardinier et se mit en route. Celui-ci qui ne sortoit presque jamais de son jardin, ne connoissoit guère les rues de Madrid; il faisoit beaucoup marcher Isabelle qui de son côté ne rêvoit qu'à ses religieuses, et n'arrivoit pas. Comme elle commençoit à se lasser, elle fit un retour sur elle-même. « Mais, mon ami, dit-elle au » jardinier, il me semble qu'il y a long- » temps que nous marchons. — Je m'en » aperçois aussi. — Il est temps. Et pour- » quoi donc n'arrivons-nous pas? — Ah! » senora, il y a des gens bien malins; il » faut qu'on ait jeté sur nous un sort. — » Tais-toi, avec ton sort, tu m'impatientes: » je crois que tu ne connois guère les rues » de Madrid. — Pas beaucoup, senora. »

Dans ce moment, elle vit clairement

que le jardinier l'égaroit ; car il lui avoit déjà fait traverser une fois la place Mayor, et après un quart-d'heure de marche, elle s'y trouvoit pour la seconde fois. Ses craintes alors lui firent perdre toute retenue, elle cria d'une voix pitoyable, et à se faire entendre au loin : « Juste ciel ! où » suis-je ? misérable, où me conduis-tu ? » Ma fille..... ma fille..... je veux » voir ma fille ; je veux voir mon Inès. » Trois cavaliers qui venoient de quitter la place Mayor, et qui étoient déjà au milieu d'une des rues qui y aboutissent, entendant la voix plaintive d'une femme, retournèrent brusquement sur leurs pas, et coururent à l'endroit d'où partoient les cris. Ils demandèrent à Isabelle ce qui la désoloit ainsi. Sans leur rien répondre, elle cria plus haut encore : « Ma fille, ma » fille ; je veux voir ma fille ! Dieu ! je » suis perdue ; ayez pitié du moins de mon » enfant ! » Les cavaliers ne comprenoient rien à ce désespoir. Le plus jeune saisit le

jardinier au collet, tira son épée, et lui cria : « Malheureux, voici le dernier mo-» ment de ta vie, si tu ne nous expliques » ce mystère. — Eh! seigneur, répondit » le jardinier, il n'y a point de mystère à » tout cela. Je ramène la senora chez elle; » je sais bien où elle demeure; mais je » ne puis pas trouver sa maison; je crois » que le diable l'a enlevée. »

Le plus âgé des cavaliers, pendant ce temps-là, mettoit tout en œuvre pour calmer Isabelle; il la supplioit d'accorder sa confiance aux personnes qu'elle voyoit devant elle. Isabelle se remit enfin; elle remercia les cavaliers qui lui offroient leurs bons offices, et se borna à leur demander de lui indiquer la rue d'Alcala, où étoit son hôtel. Le plus jeune alors lui présentant galamment le bras, lui dit qu'ils ne l'abandonneroient point qu'ils ne l'eussent remenée chez elle. Isabelle y consentit; et chemin faisant, elle reprit toute sa sérénité et toute sa gaieté : elle examina plus

tranquillement ses conducteurs ; elle vit que celui qui marchoit derrière à côté du jardinier, étoit le domestique des deux autres. Elle considéra plus attentivement le jeune homme qui lui donnoit le bras ; elle lui trouva une figure intéressante, la meilleure grâce du monde, le ton de la plus grande décence, et voulut engager avec lui une conversation. « Vous me paroissez bien jeune, seigneur, lui dit-elle. — » Senora, j'ai quatorze ans. — Vous avez » fini vos études ? — Non, Senora, je suis » encore pour deux ans au collége, et » quand nous avons eu l'honneur de vous » rencontrer, je m'y rendois. — Comment rentrez-vous si tard ? — Nous » avons soupé chez un ami qui part demain » matin pour les Indes occidentales. — » Si j'en juge par vos manières, le seigneur » votre père tient sans doute un rang distingué à la . . . . . » Le jeune homme l'interrompant alors, lui dit : « Senora, » nous voici bientôt à votre porte. —

» Dans quel collége étudiez-vous, con-
» tinua Isabelle ? — Aux Jésuites ; je suis
» votre voisin. — En sortez-vous quel-
» ques fois ? — Très-rarement ; j'ai seu-
» lement les grandes vacances à moi. —
» Que devenez-vous alors ? — Ce que je
» deviens ? — Oui, où passez-vous vos gran-
» des vacances ?... — Senora, vous voilà à
» votre porte, nous allons prendre congé
» de vous. »

Isabelle crut qu'il lui convenoit d'inviter ses conducteurs à monter chez elle, à s'y reposer un instant, et à accepter des rafraîchissemens. Ils refusèrent avec beaucoup de civilité ; mais Isabelle s'aperçut que le plus âgé tiroit l'écolier par l'habit et lui faisoit des mines qui disoient clairement qu'il ne falloit pas entrer la nuit chez une dame qu'on ne connoissoit pas. « Puis-
» je du moins, leur dit Isabelle, savoir vos
» noms, afin de vous faire ma visite, vous
» présenter mon Inès, et vous remercier
» de votre honnêteté ? — A quoi vous ser-

» viroit, répondit le jeune homme, de sa-
» voir le nom d'un pauvre étudiant? tant
» d'honneur ne m'est pas dû. »

Il fallut donc se séparer. Isabelle qui avoit déjà frappé plusieurs coups, les redoubla, et inutilement; personne ne venoit ouvrir. Ce silence commençoit à l'effrayer. Le jardinier se mêla de la partie; il ramassa un énorme caillou, et tandis qu'Isabelle agitoit le marteau, il frappoit à coups redoublés sur la porte. Las de cet exercice, il alloit assiéger les croisées à coups de pierres, lorsqu'une fenêtre s'ouvrit. L'hôte y parut en chemise et en bonnet de nuit, et demanda si ceux qui faisoient ce beau vacarme, désiroient qu'il allât querir la Sainte-Hermandad. Isabelle alors se fit connoître, et l'hôte sans se donner le temps de changer de costume, vint lui ouvrir sur-le-champ. « Pourquoi donc, lui demanda Isabelle, » m'avez-vous laissé frapper si long-temps? » — Senora, nous étions tous couchés;

» vous ne savez donc pas l'heure qu'il est ?
» — Eh, que me fait à moi de le savoir ?
» Ma fille ? mon mari ? — Ils ne sont pas
» au logis. — Ils ne sont pas au logis ,
» répéta Isabelle en pâlissant ; et Andrès ?
» — Il court les rues, à son ordinaire. —
» Comment, ma fille et mon mari ne se-
» roient pas revenus ? allons , vous plai-
» santez. » Isabelle se mit alors à chercher sous les lits, dans les armoires , dans tous les coins et recoins , comme persuadée que Fernand et Inès se cachoient pour lui faire une surprise. Elle mettoit le plus grand feu dans cette recherche. Quand elle découvroit un endroit propre à cacher quelqu'un , elle sourioit en approchant ; et quand elle s'étoit convaincue que ni son mari ni sa fille n'étoient là, le sourire disparoissoit, et ses yeux se remplissoient de larmes. « Mais, dites-lui donc où ils
» sont , crioit le jardinier à l'hôte. Est-ce
» que cette pauvre senora ne vous fait pas
» pitié ? — Est-ce que je le sais ? elle ne

» veut pas m'entendre. — Non, je ne veux
» pas vous entendre, dit Isabelle; vous
» m'avez dit qu'ils n'étoient pas revenus
» de leur course, cela est faux, je suis
» sûre du contraire. — Je n'ai pas dit un
» un mot de cela, senora. — Que dites-
» vous donc? — Ils sont rentrés sur les trois
» heures, — Eh bien! où sont-ils? encore
» une fois, où sont-ils? — Ils sont sortis
» sur les cinq heures, et depuis je ne les
» ai pas vus. »

Comme on en étoit là de ce dialogue, on frappa à la porte. Les voilà, s'écria Isabelle, et elle courut aussitôt ouvrir elle-même. Elle tendoit déjà les bras, mais » elle ne vit devant elle qu'Andrès. Où » est ma fille? où est mon mari, lui cria-» t-elle? — Ils vous cherchent ainsi que j'ai » fait, répondit Andrès; j'ai couru tout » Madrid; je me suis avisé enfin que vous » pouviez être au couvent de las Salésas, » où l'on m'a dit que vous étiez revenue » chez vous. Le seigneur don Fernand,

» sur les cinq heures, est monté dans
» une voiture de place avec la senora sa
» fille, et il a dit qu'il ne rentreroit que
» quand il auroit visité toutes les prome-
» nades, tous les spectacles, pour vous y
» chercher. Or comme il n'y a plus per-
» sonne ni aux promenades, ni aux spec-
» tacles, je compte que le seigneur Fer-
» nand ne tardera pas à arriver. Quant à
» moi, senora, j'ai fait tout mon voyage
» à pied. — Tu es donc bien fatigué, mon
» pauvre Andrès? tu es en nage. Oh! moi
» aussi, je suis lasse à n'en pouvoir plus. »
En disant cela, Isabelle se laissa tomber sur un fauteuil, et dit qu'elle alloit se coucher. « Il faut pourtant, mon cher An-
» drès, continua-t-elle, que tu m'ailles
» chercher mon souper que je prendrai
» dans mon lit ; tu accompagneras ensuite
» cet imbécille au couvent de las Salésas,
» car c'est un lourdaud qui ne retrouveroit
» pas son chemin. Je n'aime plus les re-
» ligieuses depuis qu'elles ont des jardi-

» niers aussi bêtes. Cet homme m'a fait » un mal infini. »

Isabelle ayant souppé, s'étendit dans son lit, fit tirer ses rideaux, et dit à Andrès, que si elle étoit endormie quand sa fille et son mari reviendroient, il leur recommandât de ne point entrer dans sa chambre. Andrès après avoir tout laissé en ordre autour d'Isabelle, passa dans la salle à manger, mit le couvert pour Fernand et Inès, et partit avec le jardinier. Il avoit à peine fait quelques pas dans la rue, qu'il aperçut la voiture qui ramenoit Fernand et Inès. Après leur avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit passé en leur absence, il revint sur ses pas, entra doucement dans la chambre d'Isabelle, et la trouvant profondément endormie, il vint dire à Fernand et à Inès qu'il ne falloit point entrer, qu'ils pouvoient se mettre à table et se coucher. Quant à lui, il se remit en la compagnie du jardinier et le remena au couvent de las Salésas.

Le lendemain ce ne fut que sur les dix heures qu'on put entrer chez Isabelle. Fernand et Inès lui demandèrent comment elle avoit passé la nuit. — « On ne peut » pas mieux, répondit-elle. — Vous nous » avez furieusement inquiétés hier, dit » Fernand. — Je ne crois pas, continua- » t-elle, avoir jamais aussi bien dormi ; et » tout le long de la nuit, j'ai fait les » songes les plus rians. Hier, j'ai passé » une journée extrêmement agréable ; » mais quelle rencontre j'ai faite! Figure- » toi, Inès, un jeune homme dessiné » comme l'Amour, d'une taille faite au » tour, de grands yeux noirs, vifs et doux » tout à-la-fois, une fraîcheur, une mo- » destie, une tournure de visage comme » on n'en voit pas, un son de voix comme » le chant des sirènes, une démarche » noble, aisée, des manières gracieuses... » — Quel beau portrait vous nous faites » là, ma chère amie, dit Fernand! — Oh! » Fernand, s'écria Isabelle, vous savez

» que je n'exagère jamais ; on ne peut
» rien voir de plus séduisant : tout est
» beau, céleste dans ce jeune homme. —
» Et quel est le nom de l'original, de-
» manda Fernand? — Ah! Fernand, dit.
» Isabelle, il y a un peu de malice dans
» ce mot original ; je vous assure que je
» n'outre rien. Mais son nom, sa qua-
» lité, je n'en sais ma foi rien ; il étoit
» avec un bon homme qui, j'en suis sûre,
» n'est pas son père ; il a l'air trop pé-
» dant ; je crois plutôt que c'est son pré-
» cepteur, son gouverneur. »

Isabelle ensuite se mit à éclater de rire, et continua: « Je crois, sur mon honneur,
» qu'ils m'ont prise pour une femme de
» mauvaise vie ; car ils n'ont voulu ni
» entrer dans l'hôtel, ni m'apprendre
» qui ils étoient ; et quelque préoccupée
» que je fusse, lorsque je frappois pour me
» faire ouvrir, j'ai fort bien entendu qu'en
» se retirant, ils rioient comme des in-
» sensés. Le jeune homme, passe ; mais ce

» pédagogue, il lui appartient bien de faire
» de ces éclats de rire. Ah ! Inès, le joli
» mari que ce seroit pour toi ! Il est en-
» core au collége ; il a quatorze ans, c'est
» tout juste l'âge de convenance pour toi.
» J'ai rêvé à lui toute la nuit ; j'ai rêvé
» que j'étois à Léon dans un cabinet
» garni dans tout son contour d'une bi-
» bliothèque d'acajou qui alloit jusqu'au
» plafond, et qui auroit bien contenu
» vingt mille volumes. Mais on ne voyoit
» que des sacs d'argent au lieu de livres.
» J'étois là avec Fernand, l'évêque de
» Léon et cette bégueule de Portugaise
» qu'il s'avise d'aimer. Fernand parloit bas
» à l'oreille du prélat et avec un grand air
» de mystère. Moi, je contemplois tout
» cet argent ; j'ai demandé ensuite à la
» Portugaise d'où il venoit, et s'il étoit à
» elle. Pour toute réponse, elle s'est mise
» à sourire. Au même instant la porte
» s'est ouverte, tu es entrée avec ce jeune
» homme qui te tenoit par la main. La

» Portugaise en vous voyant entrer, a
» claqué des mains, et s'est écriée : *Ils*
» *sont mariés, ils sont mariés, la biblio-*
» *thèque d'argent est à eux.* J'ai poussé
» un cri de joie, et ce cri m'a éveillée. —
» Et l'Infant, maman, dit Inès? — Oh !
» répondit Isabelle, ne me parle plus
» de ton Infant ; je ne donne pas mon
» consentement. Il diroit comme je ne
» sais quel prince : *Je ne me suis point*
» *abaissé jusqu'à elle, je l'ai élevée jus-*
» *qu'à moi.* Fernand ne supporteroit pas
» plus que moi, qu'on se permît un tel
» langage en parlant de sa fille. — Vous
» avez raison, ma chère Isabelle, dit
» Fernand ; je vous approuve beaucoup.
» Un cavalier de quelque rang qu'il soit,
» quand il a le bonheur d'épouser une
» personne aussi accomplie que vous l'êtes,
» et que le sera un jour, je l'espère, notre
» Inès, doit s'en tenir très-honoré et croire
» que c'est lui qui s'élève ; mais, qui que
» ce soit que tu épouses, ma chère Inès,

» mets-toi bien dans la tête que le moin-
» dre sentiment de fierté que tu laisse-
» rois échapper, te perdroit dans l'es-
» prit de ton mari. Il ne doit pas croire
» qu'il t'a fait honneur en t'épousant; mais
» toi, tu dois par ta modestie, par ta
» complaisance, t'étudier à lui faire croire
» que tu te tiens honorée de l'avoir pour
» mari. — Adieu donc, mon cher Infant,
» dit Inès en riant; il n'y faut plus penser.
» — Non, non, dit à son tour Isabelle,
» plus d'Infant; d'ailleurs il n'y a pas un
» Roi, pas un empereur qui vaille mon
» jeune écolier. Soyez-en bien persuadé,
» Fernand. S'il étoit possible que vous pus-
» siez le voir... — Je n'ai pas besoin de le
» voir, répondit Fernand; je vous crois
» sur votre parole. Mais, ma chère Isa-
» belle, notre cher Lorenzo vaut bien
» aussi quelque chose. Vous ne m'avez
» pas encore demandé de ses nouvelles.
» — Je suppose qu'il se porte bien, qu'il
» arrivera sans accident, et que nous au-

» rons bientôt une de ses lettres. — Mais
» que dites-vous de l'idée qu'a votre père
» de le marier ? — Mon père a raison ;
» Lorenzo ne peut pas toujours rester
» dans le célibat : autant vaudroit qu'il se
» fît moine, comme il le disoit. Et qu'une
» femme sera heureuse avec lui ! Est-il
» possible de voir un cœur plus désinté-
» ressé, plus sensible, plus généreux? Nous
» aimons bien notre Inès ; eh bien ! je suis
» sûre qu'il l'aime autant que nous, et
» que c'est pour augmenter sa dot qu'il
» ne se marie point. — Je conçois, reprit
» Fernand, que votre père a raison. Ce-
» pendant il me paroît difficile qu'avec
» les pensées que votre père a en tête, Lo-
» renzo puisse jamais se marier. Gabriel
» veut que son fils épouse la fille d'un hi-
» dalgo de bonne maison. Cette préten-
» tion n'a rien en elle-même de dérai-
» sonnable, mais elle semble s'écarter si
» fort des idées reçues partout où il y a
» un ordre de noblesse, que de telles al-

» liances quoiqu'elles ne soient pas sans
» exemple, présentent de grandes diffi-
» cultés. Un homme de qualité ne consent
» communément à s'allier à la bourgeoi-
» sie, qu'en mettant à sa condescendance
» un prix que quelquefois on ne peut pas
» payer. Croyez-vous que la fortune de
» votre frère ?..... — Vous raisonnez
» bien singulièrement aujourd'hui. Don
» Fernand ne raisonnoit pas ainsi lorsque
» j'eus le bonheur de devenir son épouse.
» — Que dites-vous là, Isabelle ? Lors-
» que je vous demandai en mariage, je
» ne vis que vos vertus; eussé-je été assis
» sur le trône de mes aïeux, j'aurois mis
» mon bonheur et ma gloire à vous avoir
» pour compagne. En m'unissant à vous,
» j'étois sûr de mettre de mon côté tous
» les avantages, et de mériter l'approba-
» tion universelle. Grâces au ciel, j'ai
» réussi complettement. Il ne me reste
» rien autre chose à désirer, sinon que
» continuant à vous contenter du peu que

» je vaux, vous persistiez à être convain-
» cue que si je ne peux vous payer d'autre
» prix de tout ce que je vous dois, que
» la plus ardente, la plus constante, la
» plus fidelle affection, ce prix dans le
» fond, est de la plus grande valeur pour
» une épouse telle que vous. — Quel
» homme, s'écria Isabelle en laissant tom-
» ber quelques larmes! — D'ailleurs, con-
» tinua Fernand, il faut laisser les exem-
» ples particuliers, quand il s'agit du
» train général. Or, vous savez qu'il est
» dans nos mœurs, dans nos préjugés, si
» vous voulez, que Lorenzo quoiqu'ex-
» cellent homme, n'épousera point une
» fille de qualité, s'il n'est excessivement
» riche. Je vous demande donc quelle est
» sa fortune? — Sa fortune? je n'en sais
» pas plus que vous sur cela. Mon père
» est généreux, il nous aime; il ne refuse
» pas de l'argent quand on lui en demande;
» il en donne même quand on ne lui en
» demande pas; voilà tout ce que je sais.»

Andrès vint interrompre cette conversation pour avertir Isabelle que des cavaliers qui venoient de la part du bijoutier, demandoient à lui parler. Elle se leva aussitôt sur son séant, pria son mari de les aller recevoir dans le salon, ordonna qu'on servît un ample déjeûner, se leva et s'habilla à la hâte.

Ces cavaliers étoient les maîtres qu'Isabelle avoit demandés. Fernand n'en trouva d'abord que deux en passant dans le salon; les deux autres arrivèrent successivement; de sorte que lorsqu'Isabelle parée de toute son amabilité et de toute la fraîcheur dont le sommeil l'avoit embellie, se présenta, la réunion étoit complette. Ces messieurs avoient admiré les grâces naissantes d'Inès; ils furent ravis de l'air aisé, riant d'Isabelle. Celui qui auroit pu lire au fond de leur cœur, y auroit peut-être découvert que chacun d'eux se seroit borné sans regret à n'avoir que la mère pour écolière. L'air froid et réservé de Fernand sembloit seul

leur en imposer un peu. Le maître de langue française s'évertuant le premier, demanda à laquelle des deux sœurs il auroit l'honneur de donner des leçons. Cette méprise qui n'étoit vraisemblablement qu'une flatterie, ou si l'on veut qu'une galanterie, fit sourire Isabelle et la mit en bonne humeur. Elle pria ces messieurs de passer dans la salle à manger, ajoutant que là on délibéreroit sur la meilleure m[illegible] d'organiser l'éducation de l'écolière.

Dans les déjeûners que Fernand et I[illegible] belle donnoient, ils ne suivoient point l'usage de leurs compatriotes. On couvroit la table de viandes froides, de fruits, de confitures, de carafons de vins, les uns de France, les autres d'Espagne; on servoit ensuite le chocolat et le café.

Les cinq maîtres d'Inès voyant une aussi belle ordonnance, augurèrent bien du maître et de la maîtresse de la maison. Insensiblement le vin anima la conversation. « Vous le voyez, dit Isabelle, nous

» sommes de bonnes gens, sans façon. Nous
» commençons, messieurs, par vous de-
» mander votre amitié, car sans un peu
» d'amitié pour nous, il arriveroit infail-
» liblement que vous vous dégoûteriez bien-
» tôt de la pénible besogne dont vous vou-
» lez bien vous charger. — L'essentiel, dit
» Fernand, c'est que ma fille, sans être une
» savante, puisse se produire sans gauche-
» rie dans le monde, et acquérir les talens
» qui en augmentant le nombre de ses
» jouissances personnelles, contribueront à
» la rendre plus agréable au cavalier qui
» voudra bien un jour l'épouser. Elle a
» d'heureuses dispositions. Je crois impor-
» tant de ne point mettre trop de séche-
» resse dans les premières leçons qu'elle
» recevra, et de ne point trop s'appesantir
» d'abord sur des règles, des exceptions,
» qu'il est d'autant plus utile d'abréger,
» que l'usage et une conception plus mûrie
» les classent sans peine dans la mémoire.
» Qu'en pensez-vous, messieurs? Je vois

» avec plaisir parmi vous un maître de » langue française ; j'ai fort à cœur qu'Inès » la parle correctement, et puisse lire avec » facilité les écrivains qui lui ont donné » une si grande vogue en Europe. Je vois » que c'est aujourd'hui une langue à-peu- » près universelle, et qu'il n'est guère de » personne bien élevée qui ne la parle et » ne l'entende. »

Isabelle s'adressant alors au maître de langue française, lui demanda s'il étoit Français. — « Oui, certes, senora, répon- » dit-il, et du meilleur pays de France. » — De Paris? — Pas précisément, mais » du voisinage. — Encore, de quelle ville? » — De Cahors. » En disant cela, le maître se tourna vers Fernand, et ajouta : « *Al-* » *tera Roma* ; vous savez, seigneur, que » c'est ainsi qu'on l'appelle. Qui a vu » Cahors, a vu la capitale du monde ; il » n'a pas besoin de passer les Alpes. — » Mais, seigneur, dit Fernand, comment » appelez-vous la rivière sur laquelle votre

» Cahors est situé ? — Votre seigneurie » demande sur quel fleuve ? — Eh bien ! » fleuve, soit. — Le Lot. — Le Lot ! Mais » le Lot n'est pas la Seine. Votre Cahors » est donc le Cahors capitale du Quercy. » Dans ce cas, il n'est pas si voisin de » Paris ? — Je vous demande pardon, sei- » gneur ; il n'est éloigné de Paris que d'un » peu plus de cent lieues. — C'est que » l'on dit, reprit Isabelle, que dans vos » provinces éloignées, il règne un jargon, » un patois grossier, et qu'en général on » y a un très-mauvais accent. — *Jesus* » *Maria !* s'écria le maître, comment peut- » on dire cela ? Eh ! senora, c'est de » Cahors qu'est sorti le plus grand écrivain » de France. — Qui ça, demanda Fer- » nand ? Attendez que je devine. Mal- » herbe ? — Bah, mieux que ça. — At- » tendez encore. Corneille ? Bah, bien » mieux que ça. — Ah ! j'y suis, m'y voilà ; » je n'y pensois pas. C'est Rotrou, oui » Rotrou, auteur de la sublime tragédie

» de Venceslas, écrivain plein de génie et » de verve. — Bon, vous vous moquez; » c'est mille fois mieux que ça. — Je » ne devine pas. Qui donc ? — Clément » Marot. Et remarquez de plus qu'avec moi » l'on a un avantage qu'on n'a avec aucun » autre maître de langue française, parce » que le talent de parler cette langue plus » purement qu'on ne la parle à la cour, » est héréditaire dans ma famille. Depuis » deux cents ans, nous sommes de père » en fils, de l'académie des jeux floraux » de Toulouse. — Comment vous nomme- » t-on, demanda Isabelle ? — M. le che- » valier de Reganhac. — Seigneur cheva- » lier, continua Isabelle, comment se fait- » il que vous soyez en Espagne ? — Que » sais-je ? Le caprice, la fantaisie, la » jeunesse, le désir d'instruire les autres » de ce qu'ils ne sauroient pas sans moi, » mille petites choses comme cela, qui » toutes ensemble, font une bonne raison; » vous me comprenez, seigneur Fernand;

» *intelligenti*

» *intelligenti pauca.* — *Intelligo*, répon-
» dit Fernand, quoique vos *pauca* ne
» soient pas trop clairs. Mais, dites-moi,
» seigneur chevalier, avez-vous été à Paris ?
» — Pas absolument ; mais j'ai eu un frère
» qui a eu envie d'y aller ; il avoit même
» déjà fait partir sa malle, quand tout-à-
» coup il a été attaqué de la petite-vérole
» et il est mort; jugez de mon désespoir.»

Oh ! pour le coup, Isabelle n'y tint pas ; un rire bruyant s'échappa de sa bouche ; les éclats en furent immodérés ; elle s'agitoit, se balançoit sur sa chaise ; elle vouloit parler et ne le pouvoit pas. Un éclat de rire prenoit la place du mot qu'elle essayoit de prononcer. Enfin elle articula en recommençant mille fois : « Quel homme
» que ce chevalier de Reganhac ! Qu'il est
» plaisant avec sa mort et son désespoir ! »
Ces mots prononcés, les éclats de rire recommencèrent. Inès et tous les convives se laissèrent aller aux mêmes accès de gaieté. Fernand lui-même en perdit toute

sa gravité. « Sur mon honneur, disoit-il à » Isabelle, il faut nous féliciter de ce que » Lorenzo n'est pas ici ; il en mourroit sur » la place. » L'habitant de Cahors seul ne rioit pas ; il parcouroit froidement des yeux les plats qui étoient sur la table, se versoit tranquillement à boire, et buvoit rasade à la santé des rieurs.

Son sang-froid ne faisoit qu'accroître l'accès de gaieté où l'on se trouvoit ; personne n'y tenoit plus ; Inès en étoit tombée sur le parquet et s'y rouloit. Fernand en pleuroit, et frappoit des grands coups de poing sur la table. C'étoit un vacarme qui s'entendoit au loin. Andrès que tout ce bruit effrayoit, entra inopinément ; il resta interdit en voyant d'une part le flegme du maître de langue française, et de l'autre les convulsions de gaieté du reste de la compagnie. — « Mon cher Andrès, lui dit » Isabelle en faisant effort sur elle-même » pour contenir ses éclats de rire, fais ton » compliment de condoléance au seigneur

» chevalier de Reganhac; son frère est » mort; il en est au désespoir. »

Andrès pour qui tout cela étoit une énigme, alloit se fâcher et déclamer contre la sorte de scandale qu'une conduite aussi bruyante excitoit dans tout l'hôtel, et presque dans la rue, lorsque Fernand d'un ton de maître, lui ordonna de se retirer. Il n'en fut que plus porté à gronder; et dit en se retirant : « Voilà de beaux » maîtres et de beaux exemples pour la se- » nora Inès. On se repentira un jour de » ne l'avoir pas mise au couvent. »

Enfin un peu de calme, car on ne peut pas toujours rire, succéda à tant de bruit. Fernand profita de la tranquillité qui commençoit à se rétablir, pour se remettre entièrement, et demanda à l'homme de Cahors, en combien de temps il estimoit qu'Inès pût entendre et parler passablement le français. — « En combien de » temps, dit Reganhaç? Je vous jure sur » ma parole de gentilhomme, qu'en quinze

» jours ni plus ni moins, je vous la mets » en état de faire un calembourg. »

A ce mot de calembourg qu'elle n'entendoit pas, Isabelle recommença ses éclats de rire. — « Un calembourg, di- » soit-elle ! Que va-t-il montrer là à ma » ma fille ? O le drôle d'homme ! Ah ! » ma pauvre Inès, si pour savoir le fran- » çais, il faut que tu fasses un calembourg, » j'aime mieux que tu t'en tiennes à la » langue de ton pays où les femmes ne » font pas de calembourgs. — Par Saint- » Jacques, disoit Fernand, il est tout-à- » fait plaisant ; il nous fera mourir de rire. » — Il n'y a pas de *gracioso* (1), repre- » noit Isabelle, qui vaille celui-là ; je » l'aime de tout mon cœur. Tous les gens » de Cahors, seigneur chevalier, sont-ils » aussi plaisans que vous ? Si jamais je vais

(1) On appelle ainsi un bouffon de comédie, et il n'y a point en Espagne, de bonne comédie, sans bouffon.

» en France, ma première visite sera pour
» votre ville. — Gardez-vous bien, senora,
» dit Fernand, d'aller à l'*altera Roma*.
» Portée, comme vous l'êtes, à la gaieté,
» vous seriez prise là d'un rire inextin-
» guible. »

Fernand s'adressant ensuite aux quatre maîtres à la fois, leur dit : — « Je vois » que le seigneur Reganhac nous a mis » hors d'état de traiter d'affaires. Je sens » que moi-même je n'ai point assez de » calme pour régler entre vous les rangs. Je » vous prie de vouloir bien vous charger » vous-mêmes de cette besogne. Inès sera » prête pour le travail tous les jours, » dès huit heures du matin, excepté les » jeudis et les dimanches. Arrangez-vous » en conséquence. Nous ne dînons jamais » avant deux heures ; vous pourrez donc » venir tous les quatre dans la matinée ; » vous aurez de la marge ; vous aurez la » bonté de choisir entre vous, les heures, » afin que l'un ne vienne pas en même

» temps que l'autre ; il importe peu , je » crois , pour l'instruction d'Inès , que ce » soit une leçon de musique ou de danse » qui commence , que c'en soit une de » dessin ou de langue qui succède à » une de musique ou de danse. On con- » viendra avec chacun de vous en parti- » culier du prix de la leçon. »

Fernand ayant ainsi signifié ses intentions, les maîtres saluèrent et se retirèrent. Peu après leur départ , Andrès vint dire qu'il y avait encore là une personne qui entendoit donner des leçons.—« C'est une » senora, ajouta-t-il, qui ne fera pas au- » tant rire que ceux qui sont sortis ; elle » est toute noire.—Faites entrer la femme » noire , dit Isabelle. » Elle entra , et dit qu'elle venoit de la part du bijoutier de la place Mayor, pour montrer à une petite demoiselle , la broderie. On lui présenta Inès à qui elle trouva une jolie taille , la peau blanche et fine , et des doigts arrondis par l'amour. — « Est-ce que vous

» vous connoissez à tout cela, dit Isabelle?
» — Pourquoi pas? — C'est que vous êtes
» toute lugubre ; on diroit à vous voir,
» que vous n'avez jamais examiné que des
» grilles de couvent. Vous avez l'air d'une
» religieuse; auriez-vous fait vœu de porter
» l'habit de je ne sais quel monastère? —
» Je n'ai jamais fait, senora, un semblable
» vœu. Mes vêtemens sont noirs, parce
» que je suis veuve. — Quoi vous avez eu
» un mari? — Je vais être à mon troi-
» sième. — Y a-t-il long-temps que le
» second est mort? — Quinze jours pleins.
» — Comme vous vous hâtez!..... — Je
» ne puis faire autrement : pendant que je
» cours la ville pour donner des leçons, il
» faut que quelqu'un garde la maison. —
» Avez-vous beaucoup d'écolières, lui de-
» manda Fernand? — Plus que je n'en
» peux faire, seigneur. — De quelle classe
» sont-elles? — Je suis admise dans les
» meilleures maisons de Madrid, et par-
» tout où je vais, on vous certifiera que

» l'on m'y voit avec le plus grand plaisir.
» — Je n'en doute pas.—Eh bien ! senora,
» veuillez donner vos soins et votre amitié
» à notre Inès. Les maîtres qui vous ont
» précédé, ont pris toute la matinée ;
» prenez l'après-midi ; vous pourrez com-
» mencer dès quatre heures, et dès de-
» main. » .

Tout étant ainsi arrangé, il fallut s'occuper de pourvoir Inès de livres, de cahiers, de crayons, de tout ce qui seroit nécessaire pour les diverses leçons qu'on vouloit lui faire prendre. Les maîtres vinrent d'abord assez régulièrement ; celui de langue française avoit choisi l'heure qui précède le repas. Ce choix n'étoit pas désintéressé ; il s'étoit flatté qu'en prolongeant sa leçon jusqu'à ce qu'on vînt avertir Inès que le repas étoit servi, il arriveroit souvent qu'on l'inviteroit à dîner. Il ne se trompa pas dans son calcul ; ses originalités plaisoient beaucoup à Isabelle qui finit par ne pouvoir plus se passer de lui ; de sorte

qu'on en vint à lui dire qu'il auroit, tous les jours, son couvert mis à la table de Fernand.

Ces commencemens donc de l'éducation d'Inès n'alloient point mal, et faisoient bien augurer pour l'avenir. Tous les maîtres rendoient un compte avantageux et flatteur des dispositions de leur écolière. Isabelle s'étoit fait une règle d'assister à chacune de leurs leçons. Cette assiduité et les facéties du chevalier de Reganhac, l'attachoient tellement à la maison, qu'on eût cru qu'elle avoit une véritable antipathie pour la vie active. Insensiblement son zèle se ralentit autant par la monotone continuité de cette vie sédentaire, que parce que les divers maîtres, fidèles à leur routine, finissoient après bien des débats, par ne pas vouloir adopter la méthode qu'elle avoit imaginée pour l'instruction. Il y avoit quinze jours qu'ils donnoient des leçons, et ce qui persuadoit à Isabelle que sa méthode valoit mieux que celle de

ces maîtres entêtés ; c'est qu'Inès en étoit encore à ne pouvoir prononcer en français le mot *écueil* ; elle y voyoit trois syllabes, et ne savoit encore comment se tirer de la dernière ; elle prétendoit qu'il étoit impossible que la syllabe *eil* fît jamais *eueil*, et comme Isabelle la soutenoit dans cette prétention, le maître se fâchoit quand on en étoit à cette prétendue troisième syllabe ; mais il rioit aux larmes quand Inès articuloit ce qu'elle appeloit la seconde syllabe du mot *écueil*. Ses progrès dans les autres genres d'instruction n'étoient guère plus rapides.

Quand Isabelle fut un peu rendue à elle-même par la lassitude que commençoit à lui donner la nouvelle occupation qu'elle s'étoit faite, elle porta ses regards vers Léon, et se trouva toute étonnée de n'avoir reçu encore aucune lettre de son frère ; ce silence lui donna de l'inquiétude ; elle la manifesta à Fernand, et lui déclara que pour sortir de toute incertitude, elle étoit

décidée à faire un voyage à Léon où elle iroit toute seule, pour qu'Inès qu'elle laisseroit avec lui, n'interrompît point le cours de ses études. Fernand approuva sa pensée, et dit que si en effet sous huit jours, Blanca et Vincente qu'on avoit mandés, n'arrivoient point, elle feroit fort bien de se mettre en route.

Avant que ces huit jours fussent expirés, les deux domestiques arrivèrent; ils apportèrent tout ce qu'on avoit oublié à Léon, de nouveaux cadeaux que Lorenzo envoyoit à son beau-frère, à sa sœur, à dona Maria, et une foule de bagatelles pour Inès et ses camarades. Tout cela étoit accompagné d'une lettre dont voici la teneur:

« Les petits présens entretiennent » l'amitié; j'envoie pour tout le monde, » je n'ai oublié qu'Andrès; je n'ai pensé » à lui que quand les voyageurs étoient » partis; ce sera pour une autre occasion. » Parlons de nos affaires: mon père m'a

» fort grondé de mon voyage et de mon
» séjour à Madrid. Il dit qu'une manufac-
» ture ne peut pas aller sans l'œil du maître;
» qu'il faut travailler et recueillir avant de
» jouir ; que ton existence dépendant de
» lui et de moi, c'est à moi à améliorer et
» non à détériorer sa fortune. Il s'est fort
» fâché aussi de ce que j'avois paru à Ma-
» drid et à la cour, comme un polisson ;
» c'est ainsi qu'il s'exprime. Il dit que si
» j'eusse eu du cœur, j'aurois dû profiter
» de cette circonstance, pour montrer aux
» courtisans, par un grand faste, ce que
» son industrie sait engendrer. C'est sur-
» tout contre toi, ma pauvre sœur, que
» sa colère est le plus allumée ; il prétend
» que tu as toute la tournure et toutes les
» manières, non pas d'une bourgeoise,
» mais d'une fille de boutique ; que tu
» ne donneras à ton Inès que des idées
» mesquines et basses ; que puisque tu as
» eu le bonheur d'épouser un hidalgo qui
» par sa naissance, ses qualités et sa bonne

» mine, étoit appelé à épouser une prin-
» cesse, tu n'es pas excusable de te rendre
» indigne de cette élévation. Tu vois que
» les sermons sont pour nous, et les com-
» plimens pour Fernand ; c'est son benja-
» min ; il l'aime, je crois, plus que toi,
» plus que moi, plus qu'Inès. Enfin il
» jure que si cela continue, c'est-à-dire,
» que si on n'environne pas don Fernand
» de toute la dignité qui est convenable à
» son nom, il n'enverra plus d'argent. Il
» n'est plus ici ; il est retourné à Burgos ;
» je n'en suis guère plus avancé, car il ne
» m'en persécute pas moins à chaque
» courrier, pour que je me décide à me
» marier. Et avec qui veut-il me marier ?
» je n'en sais rien. Ma future est-elle vieille
» ou jeune, laide ou jolie, bossue ou
» droite ? je l'ignore. Elle est de haute
» naissance, et c'est à Lisbonne qu'on la
» rencontre ; voilà tout ce qu'on a bien
» voulu m'apprendre. Je soupçonne le
» cher frère de ton mari, le révérend don
» Louis, de brasser tout cela, car il me

» prêche aussi dans toutes ses lettres pour » que je me marie, et je sais qu'il est en » correspondance suivie avec mon père, » avec notre évêque, et encore avec cette » dona Augustina que le prélat tient au » couvent. Quelle rage de vouloir marier » les gens malgré eux ! A-t-on jamais rien » vu de pareil ?

» Laissons là cette déplaisante matière ; » et pour changer de propos, je t'annonce » que tu auras bientôt la visite du sei- » gneur Alfonse Langarez, frère du très- » affectueux Isidro Langarez. Il est dans » ma destinée de me rencontrer toujours » avec cet original. Dans la dernière au- » berge où je m'arrêtai avant d'arriver à » Léon, pour souper et coucher, je ne » trouvai pas un œuf à manger ; je mou- » rois de faim : ce qui l'augmentoit, c'est » que je voyois tourner à la broche une » excellente volaille. On me dit qu'un ca- » valier qui étoit arrivé avant moi, l'avoit » apportée, et qu'il alloit la manger. Je » demandai s'il n'avoit que cela pour son

» souper; on me répondit qu'il étoit abon-
» damment pourvu de vivres. Je le fis alors
» prier de permettre qu'un négociant qui
» venoit de Madrid, soupât avec lui. Sa
» réponse que l'hôte me rapporta, fut
» qu'il ne souperoit pas plus avec un né-
» gociant qu'avec un juif. Cette insolence
» me révolta. Je ne répliquai rien, mais
» je pensai en moi-même que puisque cet
» impertinent avoit ample provision de
» vivres, il falloit qu'il se passât de sa vo-
» laille. Je fis monter dans ma chambre
» du pain et du vin; et tandis que l'hôte
» étoit occupé à mettre mon modeste cou-
» vert, j'enlevai la broche; je fis couler la
» volaille sur un plat, et tenant ma proie
» à la main, je gagnai tranquillement ma
» chambre. L'hôte étonné me demanda
» ce que j'allois faire; je lui répondis que
» j'allois souper. Il me regarda froidement,
» et me supplia de lui faire savoir au-
» moins ce qu'il falloit qu'il dît au cava-
» lier à qui cette volaille appartenoit; je
» le chargeai de lui dire que c'étoit l'usage

» des négocians de couper les vivres aux » insolens. L'hôte retiré, je fermai ma » porte en dedans, je posai mes deux pis- » tolets sur la table, et je me mis à dé- » couper ma volaille. Un moment après » grand bruit à la porte; c'étoit mon voya- » geur qui sans mot dire, la frappoit avec » une énorme bûche. L'impatience me » prend; je cours ouvrir, et je saisis mon » homme au collet. C'étoit Alfonse Lan- » garez qui partit d'un grand éclat de » rire en me voyant. Il m'embrassa; nous » réunîmes notre souper; nous nous mîmes » à la même table; nous bûmes largement, » et nous jasâmes une grande partie de la » nuit. Il me conta qu'il avoit été à Léon » depuis que nous l'avions vu..... Mais » comme tu apprendras de sa propre » bouche tout ce qu'il me dit de son frère, » du ministre, de notre évêque, de dona » Augustina, il est inutile que je t'en en- » tretienne ici; ce seroit beaucoup trop » long.

» Mais dis-moi, chère Isabelle, est-ce

» que je ne te verrai pas un peu ici? A
» quoi sert-il d'être frère et sœur, si l'on
» est toujours à mille lieues l'un de l'autre?
» Ton Inès étant sous les yeux de son
» père, peut bien continuer ses leçons
» sans toi. D'ailleurs il faut que tu viennes.
» Les domestiques que tu as laissés ici,
» meurent de faim; tu ne leur as point
» donné d'argent en partant, et tes four-
» nisseurs qui disent n'être point payés,
» ne veulent plus rien fournir à tes gens.
» Les domaines de Fernand ont besoin
» aussi de ta présence.

» Adieu, Isabelle; sois-moi toujours
» bonne sœur; j'embrasse ton excellent
» mari, et un million de fois ta chère
» petite Inès.

» *Signé* LORENZO COELLOS. »

Quelques jours après l'arrivée de cette lettre, Isabelle en reçut une de son père, ainsi conçue:

« Tu ne veux donc pas, ma chère en-
» fant, me faire ton petit compte. Il con-
» viendroit bien pourtant de savoir où

» nous en sommes. Je fournis sans cesse
» de l'argent, et vous n'en vivez pas moins
» mesquinement, Fernand et toi. Rien ne
» se paye. On pousse les hauts cris à Léon,
» et je pense bien qu'il en est de même à
» Madrid parmi ceux qui ont des rela-
» tions avec toi. C'est un désordre qui ne
» peut contribuer en rien à ta félicité. Il
» doit affliger ton mari, et il est d'un mau-
» vais exemple pour ta fille. Ce n'est pas le
» tout que de dépenser l'argent ; l'essen-
» tiel c'est de savoir le dépenser. Il faut,
» ma chère fille, te servir de ce que je te
» donne, je crois, assez libéralement,
» pour rendre heureux ton mari, ta fille,
» tes domestiques, tous ceux qui te rendent
» des services. Tu dois à ton mari un état
» de maison qui lui donne de la considé-
» tion, à ta fille une éducation qui lui
» procure un mari aussi accompli que l'est
» don Fernand. Tes gens ont droit d'at-
» tendre que tu leur payes exactement
» leurs gages, et en outre, des gratifica-
» tions quand leur zèle les a méritées.

» Tous ceux qui te rendent des services » doivent être payés rondement et sans » retard. Prends garde, ma chère enfant, » de ne pas faire descendre sur ta tête » les malédictions que Dieu lance dans son » Evangile contre celui qui retient le sa- » laire de l'ouvrier.

» Pour conclure donc, ma chère fille, » je veux que tu fasses ton bilan, afin que » je paye tout, et que tout étant payé, je » puisse tracer la marche dont on ne devra » plus s'écarter.

» Quand tu écriras à ton frère, j'entends » que tu le presses vivement de prendre » une femme. Tu vois par ta propre ex- » périence, combien il y a de douceur » dans un bon mariage, et qu'en t'en rap- » portant entièrement à ma volonté, tu » t'es trouvée parfaitement heureuse. Je » veux que Lorenzo fasse de même. A son » âge, et avec ce que je ferai pour lui, » quand on n'est pas marié, on n'est qu'un » vaurien. Jamais d'ailleurs, je ne laisserai » gouverner par un étranger l'établisse-

» ment que j'ai créé. Mon fils me succé-
» dera, et après lui ce sera à perpétuité
» un Coellos qui en aura la direction. Telle
» est ma fantaisie. Il est des entreprises
» dont le plus grand succès dépend du
» nom de celui qui les dirige. La mienne
» est de cette nature. Tant que ce sera un
» Coellos qui en aura la direction, elle
» prospérera, les ouvriers seront habiles,
» et les marchands joindront la vénération
» à la confiance. Si elle venoit à décheoir,
» comment ceux qui ne l'auroient pas vue
» dans sa prospérité, pourroient-ils juger
» de l'habileté de l'inventeur? Il n'y a
» qu'un Coellos qui puisse lui conserver
» tout son éclat; et aussi long-temps qu'il
» y aura des Espagnols, ce sera un Coellos
» qui lui imprimera le mouvement.

» Quant à la répugnance que montre
» Lorenzo pour épouser une personne
» qu'il ne connoît pas, c'est une répu-
» gnance qui n'a pas le sens commun.
» Connue ou inconnue, il faut qu'il l'é-
» pouse, puisque je le désire. Il feroit beau

» voir un fils refuser d'obéir à son père ;
» ce seroit une nouveauté en Espagne.
» Que risque-t-il de s'en rapporter à moi ?
» il ne s'en trouvera pas plus mal que toi.
» C'est ton beau-frère, don Louis que
» j'estime beaucoup, qui conduit cette
» affaire. Seroit-il sage de se méfier de ses
» lumières et de son amitié ?

» Quand donc verrai-je un échantillon
» des progrès de ton Inès ?

» Adieu, mon Isabelle, sois sûre que je
» réglerai toujours mon affection sur celle
» que tu porteras à ton mari ; et souviens-
» toi que quoique tu me sois infiniment
» chère, tu ne seras plus ma fille, le jour
» où il aura à se plaindre de toi.

» Je t'embrasse comme je t'aime.

» *Signé* GABRIEL COELLOS. »

A cette lettre étoit joint un petit billet pour don Fernand, qui ne contenoit que ce peu de mots :

« Comme je vois, seigneur et très-
» cher fils, que vous faites à Madrid un
» séjour plus long que vous ne pensiez,

» et que je crains que vous ne manquiez » d'argent, je vous envoie une lettre de » crédit sur mon banquier que j'en ai » prévenu. Votre discrétion ne me per- » met pas de vous donner aucune instruc- » tion sur l'usage que vous devez en faire. » Je vous remercie et suis plus reconnois- » sant que je ne puis vous le dire, de » votre bonne conduite avec mon Isa- » belle. »

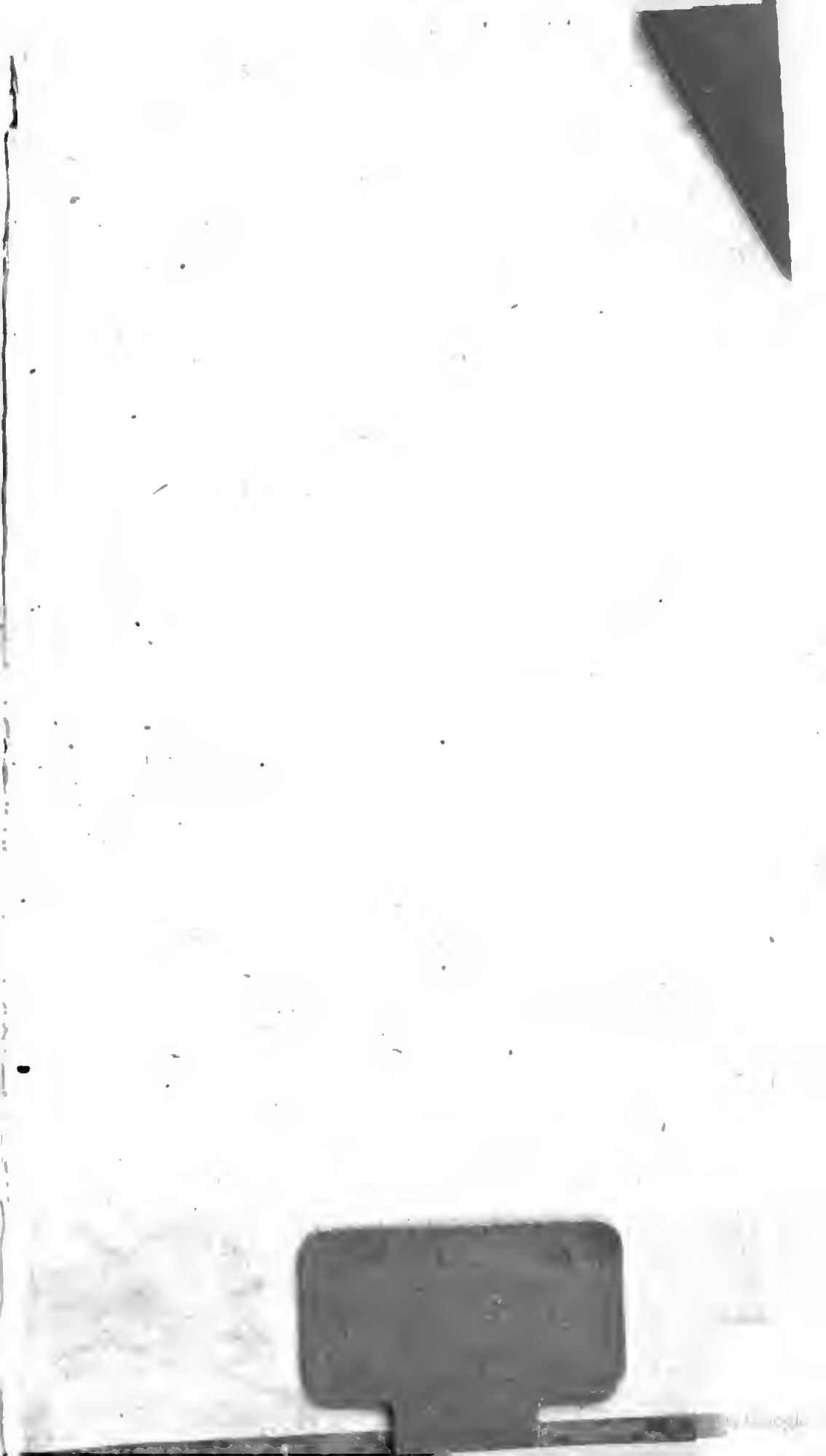
Ce billet comme on pense bien, causa la plus vive joie à Isabelle. Elle embrassa avec transport Fernand, en lui disant : » Jamais, ni mon père, ni mon frère ne » vous aimeront autant que je vous aime, » parce qu'ils ne connoissent pas comme » moi tout ce que vous valez. » Fernand attendri, disoit : « Est-il possible qu'on » m'aime ainsi? Qu'ai-je fait? Dans quelle » famille eussé-je trouvé une telle épouse, » un tel beau-père, un tel beau-frère ? » J'aime Isabelle, disent-ils; j'aime ses pa- » rens. Eh! qui n'aimeroit pas d'aussi bons » cœurs? » Inès prit aussi sa part du con-

tentement que ressentoient Isabelle et Fernand. Elle fouilla dans la poche de son père, en tira une tabatière qui portoit le portrait de Gabriel, et baisa mille fois cette chère image.

Andrès, Blanca et Vincente étoient présens à la lecture de ces lettres; car dans cette famille, les domestiques en savoient autant que les maîtres. Isabelle s'adressant aux deux derniers, leur dit qu'elle les remercioit des bonnes nouvelles qu'ils avoient apportées, et de ce qu'ils avoient bien voulu venir à Madrid. « Il faut, ajouta-t-» elle, que je vous en témoigne ma recon-» noissance. » En disant cela, elle se leva et les embrassa cordialement. Andrès qui sentoit le désir d'être honoré d'une semblable caresse, se dérida, et dit à Isabelle : « Quant à moi, senora, vous ne m'aimez » que quand je suis malade. — En santé, » comme en maladie, mon cher Andrès, » répondit Isabelle; toujours, toujours, » même lorsque tu grondes. » Et elle l'embrassa comme les deux autres. Fernand et

Inès suivirent l'exemple d'Isabelle. Lorsqu'Inès s'approcha d'Andrès, celui-ci lui dit : « Pour vous, petite espiègle, vous » m'embrasserez deux fois ; vous me devez » bien cela pour la peine que vous me » donnez de vous dire sans cesse vos » vérités. — Deux fois, répondit Inès ; » mille si vous voulez ; jamais assez pour » vous prouver combien je vous aime, et » combien je suis reconnoissante. — Très- » bien, dit Isabelle en baisant Inès au » front. Fort bien, ma fille ; voilà comme » il faut être, toujours caressante avec ses » vrais amis ; voilà comme on est aima- » ble. »

Cette petite scène de famille terminée, chacun des domestiques alla à sa besogne, plus joyeux que s'il eût reçu une gratification quadruple de la valeur d'une année de ses gages.

FIN DU PREMIER VOLUME.

369149